



JEAN PAUL GIRAUX

# L'allée du vingt et autres faits divers

*Nouvelles noires*



**EDITINTER**

*En couverture : Les bulles, acrylique de Colette Giraux*

**L'ALLÉE DU VINGT**

***ET AUTRES FAITS DIVERS***

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

- *L'allée du vingt et autres faits divers*, nouvelles noires, Éditinter 2002.
- *La lettre de Pithiviers*, roman, préface de Maurice Rajsfus, Éditinter 2003.
- *L'Amérique et les yeux du poisson rouge*, policier, Éditinter 2006.
- *Le poinçonneur avait les yeux lilas*, préface de Jean Joubert, polarenpoch'éditinter, nouvelle édition 2007.
- *Le chimpanzé de Rio*, proses brèves, nouvelle édition augmentée, Éditinter 2008

JEAN-PAUL GIRAUX

# L'allée du vingt

et autres faits divers

*nouvelles noires*

Éditinter

EDITINTER

© Éditinter, 2002  
ISBN 2-914227-86-8

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays*

Les événements ont besoin de décors pour exister. Pourquoi pas tel gros immeuble sur les “maréchaux” ?

Dans la plupart des cas, l’histoire colle aux lieux où elle se déroule, comme une sangsue. Dans d’autres, on voit bien que l’histoire s’émancipe, prend ses distances, s’aère jusqu’à ne plus maintenir qu’un lien théorique avec le cadre de départ.

Convention ? Invention ?



## L'ALLÉE DU VINGT

*Mieux vaut une fin effroyable qu'un effroi sans fin.*

Pierre Leulliette, *Les enfants martyrs*

Il s'était promis de ne plus jamais remettre les pieds dans le quartier, et il était là, en plein après-midi, à observer l'immeuble depuis la petite terrasse du café d'en face, "*Chez Valibus*". Combien de temps après ? Cinq ans presque jour pour jour ! Cinq années passées à tenter de réapprendre à vivre normalement, cinq années à essayer de reconstruire une image à peu près acceptable de lui-même !

Et il n'avait toujours pas tourné la page !

L'immeuble, c'étaient huit étages de briques et de ciment, élevés au milieu des années trente en bordure des "maréchaux", avec l'allure carrée des citadelles ! Rien d'étonnant à ça, d'ailleurs, puisqu'il avait été bâti, tout le monde le savait, sur l'emplacement des anciennes fortifications. Et les pans coupés qui adoucissaient les angles n'y pouvaient rien. Pas plus que les lourdes loggias et les balcons massifs qui s'efforçaient de rythmer les façades.

Les stigmates des origines, en quelque sorte !

Un gros village aussi, presque une petite ville, avec ses entrées multiples et une quinzaine d'escaliers où se croisaient un millier de personnes, peut-être davantage.

En bordure du large trottoir, des grilles hautes et noires s'ouvraient, au centre, sur des cours avec plates-bandes et bassins à poissons rouges, qui distribuaient, de façon à peu près symétrique, les masses imposantes de la construction. Elles communiquaient toutes entre elles. Deux grandes portes étaient prévues pour les camions de déménagement, les ambulances ou les voitures de pompiers. Une petite, naguère toujours ouverte à l'intention des locataires et de leurs visiteurs, était aujourd'hui fermée en permanence et commandée par un digicode, devant la loge du gardien.

Il traversa le boulevard au milieu des voitures pour aller éprouver la crédibilité de ce dispositif nouveau pour lui. Ensuite, il se donna le temps d'hésiter avant de se diriger vers l'une des deux entrées qui se trouvaient de part et d'autre de ces grilles centrales.

Naturellement, il choisit l'entrée de gauche, la seule qui comptait pour lui, la plus monumentale aussi, avec son hall dallé, doté de grands tapis-brosses et protégé par une porte haute, massive, à structure métallique, et vitrée. Il s'approcha, jusqu'à appuyer son front sur un des lourds battants, pour constater à travers les vitres que les aménagements intérieurs se limitaient à quelques bandeaux d'aluminium anodisé ajoutés ici ou là, quelques glaces et des plantes artificielles du genre ficus.

Il ricana et se surprit à parler à voix haute :

– Pour justifier une augmentation des loyers, tout ça, c'est quand même un peu mince !

Il se recula et leva la tête pour observer à nouveau les façades. Il remarqua qu'on avait aussi équipé les fenêtres de doubles vitrages dans le but évident de combattre les effets de la circulation dont la rumeur grondait dans son dos.

– Bon ! dit-il, cette fois.

Il orienta alors sa reconnaissance vers l'allée du 20 qui montait sur le flanc gauche de l'immeuble avec suffisamment d'ampleur pour reproduire, à ses extrémités, en haut comme en bas, le même système de portes et de grilles qu'au centre, et il se glissa derrière un locataire qui justement poussait la petite porte pour s'y engager.

Il passa lentement sous les fenêtres de l'appartement du rez-de-chaussée légèrement surélevé qu'il connaissait trop bien. D'abord la chambre, de son temps la vraie pièce à vivre, puis la salle de bains, les toilettes, la cuisine et, dans le pan coupé, la salle à manger avec sa lourde table centrale et, dans un angle, le lit d'appoint. Rien ne devait avoir changé et, tout en marchant, il se demandait à quoi Claire pouvait bien s'occuper, en ce moment même, derrière ses rideaux immobiles ?

Car il savait qu'elle était là.

Parvenu en haut de l'allée, il constata que rien non plus n'avait changé pour les grilles toujours fermées. En revanche, de l'autre côté des barreaux, au-delà des escaliers de granit et des murs massifs derrière lesquels s'étendait le cimetière, les arrières du bâtiment s'étaient humanisés et servaient à présent au stationnement des voitures.

Dès le début de son installation, Claire avait trouvé cette allée privée un peu inquiétante. Presque tout de suite, elle avait confié, à une amie qui s'était empressée de le lui répéter, qu'elle aurait préféré avoir devant ses fenêtres une vraie rue, avec des passants bavards ou même carrément bruyants et des voitures circulant jour et nuit.

Au lieu de ça...

Car elle disait aimer les bruits permanents à propos desquels on n'est pas toujours à s'interroger, surtout le soir, quand ils se font plus rares et plus discrets.

Des bruits bien identifiés, rassurants !

Très vite, elle prétendit avoir les plus grandes diffi-

cultés à trouver le sommeil, et cela chaque fois qu'il ne passait pas la nuit avec elle. Il se souvenait très bien qu'elle expliquait, qu'en dépit de la protection des volets de fer, de la situation légèrement surélevée de son rez-de-chaussée, certains soirs, les pas sonores d'un locataire attardé remontant l'allée ou, par exception, quelques bruits de voix sous ses fenêtres, mais surtout, par plages, soudain le silence opaque, obstiné, de l'allée, parvenaient à déclencher en elle une angoisse qui pouvait se prolonger jusqu'au matin.

Il avait d'abord affecté de rire de ces enfantillages en lui remontrant gentiment que tout cela n'était pas très rationnel. Sérieusement, qu'est-ce qu'elle pouvait craindre, derrière ses volets métalliques? Sans compter qu'il était là tous les week-ends et, dans la semaine, deux nuits sur trois.

Elle avait semblé admettre le bien-fondé de ses observations, et ils n'en avaient plus reparlé pendant un temps.

Puis, au cœur de l'hiver, à trois reprises, une en janvier, vers la fin du mois, et deux presque coup sur coup à la mi-février, des femmes seules qui remontaient l'allée pour rentrer chez elles, avaient été agressées par un grand type cagoulé qui, chaque fois, était parvenu à s'emparer de leur sac à main après les avoir bousculées et même frappées.

Du jamais vu par ici !

Pendant plusieurs jours, on n'avait parlé que de ces vols à l'arraché dans les loges des gardiens ou chez les commerçants voisins, et bien sûr au café d'en face, "*Chez Valibus*", où chacun y allait de sa théorie :

– Ce mec-là est forcément du quartier, peut-être même de l'immeuble. Il connaît trop bien les lieux pour qu'il en soit autrement !

– Non, peu probable ! Dans ce genre de boulot, on n'exerce pas à domicile. Les risques d'être reconnu sont trop grands !

Que penser ?

On avait observé que dans les trois cas, les choses s'étaient déroulées selon un scénario strictement identique. Et il s'agissait toujours d'une femme qu'une voiture particulière ou parfois un taxi avait déposée, tard dans la nuit, juste devant les grilles.

A l'époque, il n'y avait pas encore de digicode. Mais qu'est-ce que ça aurait changé? L'individu, qui devait guetter à proximité des grilles, peut-être derrière un des gros platanes du boulevard, laissait sa proie s'engager dans l'allée, la suivait d'abord à distance, puis s'arrangeait pour la rattraper un peu avant l'entrée qui se trouve tout en haut. Chaque fois, la future victime avait eu soudain conscience de cette menace imminente derrière son dos et elle s'était mise à courir.

En vain!

Une seule avait eu la force de crier et de se débattre sans pour autant décourager son agresseur : une fenêtre s'était ouverte au deuxième étage et quelqu'un avait passé la tête, mais comme les autres fois, le type à la cagoule avait pu s'enfuir avec son butin par la petite porte de la grille dont il avait le passe, un simple carré.

Un engin motorisé devait l'attendre derrière l'immeuble, à moins que l'agresseur ne fût vraiment du coin, comme continuaient d'en être persuadés certains théoriciens du bistrot. Dans cette hypothèse, il n'avait alors que quelques pas à faire pour se mettre à l'abri. Ni vu ni connu!

Il n'avait pas été possible d'établir un signalement précis de l'agresseur. La cagoule en tricot marron, avec ses découpes grossières pour les yeux et la bouche, avait focalisé l'attention des victimes. Au commissariat, on avait semblé surtout retenir qu'il s'agissait d'un individu de grande taille, mais les flics avaient quand même souligné qu'il serait bien difficile de l'identifier à partir de cette seule indication. Car pour le reste, rien ne concordait dans les déclarations souvent imprécises des victimes et de l'unique témoin.

Il faudrait s'en remettre aux hasards d'un flagrant

délict. Les flics annoncèrent des rondes, à des heures différentes de la nuit, dans le seul but de rassurer un peu les gens du quartier, car ils étaient fermement convaincus que le type en question, à la suite de sa série retentissante, aurait le réflexe élémentaire de se chercher un autre terrain de chasse.

Claire ne voyait pas tout à fait les choses de la même façon. Ses anciennes récriminations revinrent en surface, avec plus d'insistance encore. Elle disait en être au point de redouter d'avoir à rentrer le soir, après le travail, pour se retrouver toute seule dans l'appartement. Et cela sans qu'il lui fût possible à lui, son compagnon pourtant, de faire la part de ce qui, dans cette hantise, relevait d'un réel sentiment d'insécurité et de ce qui participait plutôt, il s'en rendait bien compte maintenant, d'une espèce de stratégie visant à le contraindre à s'installer chez elle à demeure. Mais le fait était là. Elle donnait à tous l'impression d'évoluer dans son propre appartement comme dans un milieu hostile.

Il avait fini par s'en alarmer :

– Un peu de surmenage, diagnostiqua le médecin qui conseilla un changement d'air. Pourquoi ne s'accorderaient-ils pas une semaine de vacances en amoureux ?

Il en avait de bonnes, le toubib ! Pourquoi ? Il n'avait qu'à demander à leurs patrons. La réponse ne faisait aucun doute !

Lui, quand il avait enfin compris que la jeune femme allait vraiment très mal, c'était de toute façon trop tard pour arrêter le fatal engrenage, d'autant qu'à ce moment précis – on était en mai – il y avait eu une nouvelle agression dans l'allée du 20.

La quatrième !

Celle-là devait tout déclencher.

Cette fois, la femme agressée s'était défendue énergiquement, et même si énergiquement qu'il avait fallu la faire admettre à l'hôpital en urgence : un bras cassé, le visage tuméfié, plusieurs côtes enfoncées, de multiples contusions sur le reste du corps, sans parler du

traumatisme psychologique.

Le type n'y était pas allé de main morte!

A nouveau, l'immeuble, indigné, fut en ébullition.

– Un massacre! avait-on commenté "*Chez Valibus*".

Ça ne pouvait pas continuer ainsi. Les riverains envisageaient de s'organiser. Il fallait agir, faire quelque chose!

C'est le surlendemain, en fin d'après-midi, qu'on était venu l'embarquer à l'imprimerie : Claire l'accusait d'être le type à la cagoule.

Rien que ça!

Y repenser le bouleversait aujourd'hui exactement comme sur le moment, quand les flics lui avaient passé les menottes. Même choc, même sensation d'oppression dans la poitrine, et le sol qui se dérobe sous les pieds.

Même intensité surtout, cinq ans après!

Il se souvenait que ses collègues avaient tous abandonné leurs bécanes et qu'ils s'étaient rassemblés dans la petite cour pavée pour le regarder monter dans la voiture de police.

Leur silence était effrayant.

Qu'est-ce qu'ils avaient pensé, alors?

Il n'en avait revu aucun. Certains l'auraient souhaité pourtant. Il le savait bien. On le lui avait assez répété. Quelques-uns lui avaient même écrit pour le lui dire. Mais sur le moment, comment expliquer que c'était au-dessus de ses forces!

Et puis après...

Il avait coupé les ponts.

Il soupira, et il se retourna pour donner un dernier coup d'œil sur l'allée qui plongeait vers le boulevard. Il décida de sortir par la petite porte du haut, celle que l'agresseur empruntait dans sa fuite, puis d'entreprendre le tour de l'immeuble en s'efforçant de marcher tranquillement.

En promeneur! Comme le type, peut-être... Il ima-

ginait ça assez bien.

Mais ensuite ?

Que ferait-il, ensuite ?

Il avait dans sa poche – il sentait le métal dur peser contre sa cuisse – de quoi solder tous les comptes. Mettre un point final à cette histoire.

Il retourna dans son passé.

Pendant ces cinq années, il avait eu le temps mille fois de réexaminer une à une toutes les circonstances, et toujours de se heurter au même mur de stupeur et d'incompréhension.

Bien sûr, Claire était cinglée, mais pas seulement. Elle ne pouvait pas avoir entièrement cru aux accusations monstrueuses qu'elle avait portées contre lui. Cette fille qui prétendait l'aimer s'était vengée de quelque chose, c'était évident, mais de quoi ? D'avoir refusé de renoncer à ce qui lui restait encore d'indépendance en s'installant à demeure chez elle, comme elle avait fini par l'exiger ?

Cela paraissait quand même assez mince !

Les flics, eux, avaient balayé d'un revers de main toutes ses tentatives d'explication dans ce sens. Sa propre compagne le dénonçait et il correspondait au signalement : il était grand et costaud. Ils ne voulaient pas sortir de là.

Alors, il avait eu droit à tout : le tutoiement méprisant, les allusions grivoises – alors, salaud, ça te fait bander d'attaquer des femmes seules ! –, le harcèlement mécanique des questions toujours les mêmes, absurdes, sans rapport avec sa vraie vie, la privation de sommeil, le chantage. Tout ! On ne lui avait même pas épargné les coups. Son entêtement à nier l'évidence mettait, paraît-il, ces messieurs hors d'eux-mêmes !

On l'avait invité à fournir des alibis valables pour les quatre nuits des agressions, car la jeune femme avait souligné le fait indéniable que, comme par hasard, il n'était justement pas chez elle ces nuits-là.

Toutes ces nuits-là !

Alors avec qui était-il ? A faire quoi ? Ces nuits-là, il ne serait pas allé faire un peu de tourisme du côté de l'allée du 20, par hasard ?

Il ne savait plus quoi dire pour se justifier. Il se contentait de nier, encore et toujours, sans espoir d'éloigner l'incompréhensible cauchemar. Comment expliquer à des gens dont la conviction était établie une fois pour toutes qu'il avait tout simplement eu envie de rester seul chez lui, ces quelques soirs-là, sans doute pour ne pas tout à fait renoncer à ses habitudes d'adolescent quand il passait une partie de la nuit à bouquiner en fumant dans son lit ?

Naturellement, ils avaient mis tout en l'air chez lui. Il avait vu les livres auxquels il tenait, tous ses papiers, à terre, piétinés. On avait épluché son emploi du temps et ses comptes avec une minutie tatillonne qui aboutissait régulièrement à des questions auxquelles il ne parvenait pas à répondre :

– Le jour de la dernière agression, la gardienne t'a vu sortir de chez toi vers 19 heures : tu n'es pas allé chez Claire, alors où ? Explique-nous la provenance des espèces qu'on a trouvées chez toi, planquées au milieu des livres ? Ça vient tout droit des sacs de tes victimes ? Tu ferais mieux d'admettre les évidences. Arrête de raconter des histoires ! Ton patron nous a certifié qu'il ne t'avait jamais payé d'heures supplémentaires au noir. Il est formel ! Ni à toi ni à aucun des employés de l'imprimerie. Alors, trouve autre chose ! Tous les témoignages sont d'ailleurs contre toi ! Tu ferais mieux d'avouer tout de suite ! De toute façon, tu finiras par craquer ! Fais-nous confiance, on t'aura ! On en a eu de plus coriaces !

Et c'était exact que les flics avaient fini par l'avoir, mais pas de la façon qu'ils espéraient, en lui faisant avouer tout et n'importe quoi !

Non, car ce qui s'était passé, c'était qu'au moment même où il avait craqué pour de bon, quand il avait soudain perdu tout contact avec la réalité, qu'il s'était réfu-

gié dans une sorte de bulle cotonneuse dans laquelle il s'était mis à flotter, étranger à lui-même et aux autres, à tout ce qui pouvait lui arriver désormais, eh bien, comme ça, subitement, il avait cessé d'intéresser ces messieurs de la police.

Un vrai miracle !

En dépit de leur belle conviction, du signalement tellement concordant, de ses explications confuses ou contradictoires et surtout de la dénonciation de Claire, voilà que brusquement ce n'était plus lui l'abominable, l'affreux, le type à la cagoule, l'agresseur des femmes seules, pour la raison bien simple que ce salaud avait eu l'excellente idée de recommencer ses exploits, toujours dans l'allée du 20 et toujours selon la même technique.

Sa signature !

Alors, lui, le coupable désigné, on l'avait froidement abandonné à sa honte et à sa déprime. Sans même un petit mot de regret !

Rien !

On le relâchait, de quoi se plaignait-il ?

Il était maintenant à nouveau sur le trottoir devant l'immeuble, prêt à refaire les gestes qu'il accomplissait cinq ans plus tôt quand il se rendait chez Claire.

Le digicode ? On verrait bien : à cette heure-là de la journée, il n'était peut-être pas en service.

Et en effet, la porte s'ouvre.

Alors, il entre dans le hall, passe dans la petite cour qu'il traverse, monte les quelques marches et s'enfonce sur sa gauche, dans l'obscurité du couloir. Quelques pas et il s'arrête pour appuyer sur le bouton de la minuterie dont il aperçoit contre le mur le voyant lumineux.

Ça fait un bruit précipité d'horloge comme si c'était le temps qu'on enclenchait et qui soudain s'affole. Trois minutes pour que tout s'accomplisse !

Il n'a plus que quelques mètres à effectuer.

A présent, il est devant la porte de Claire, en face de

l'ascenseur, et il écoute.

Elle est bien chez elle. Dans sa chambre, tout au fond de l'appartement. Elle se passe de la musique. Du Schubert : La Jeune fille et la Mort. Ses goûts musicaux n'ont pas changé. Toujours aussi gais !

Ça ira, cette fois...

Il sourit.

Il est devant la porte de Claire cinq ans après qu'elle l'a salement dénoncé à la police comme étant l'homme à la cagoule. L'ignoble agresseur des femmes seules dans l'allée du 20 !

Un anniversaire !

Alors, pourquoi hésite-t-il ?

Pendant ces cinq années, n'a-t-il pas eu cent fois le temps d'envisager avec une méticuleuse précision ce qui allait se passer quand il serait en face d'elle ?

N'a-t-il pas déjà tout prévu ? Tout arrêté ?

Il appuie sur la sonnette, trois coups brefs, comme il était convenu entre eux à l'époque.

Il entend une chaise qui bouge en raclant le plancher. Des pas légers se rapprochent. Une hésitation. Puis on fait jouer le mécanisme compliqué de la serrure de sûreté. La porte s'ouvre sur un rectangle de lumière.

Claire est devant lui, à contre-jour.

Elle le reconnaît aussitôt en même temps qu'elle aperçoit le revolver qu'il vient de sortir de sa poche et qu'il serre dans sa main droite.

Elle a tout de suite compris.

Alors, elle crie.

Elle hurle de toutes ses forces, mais elle n'a pas le temps de faire un geste, de repousser la porte, par exemple, que déjà la détonation emplit le couloir de son imparable rumeur.

Quand elle rouvre les yeux, il est étendu devant elle. Elle ne voit pas son visage parce qu'il est allongé face contre terre, mais elle sait déjà qu'elle ne parviendra

jamais plus à chasser de son esprit l'image de cette  
grosse fleur rouge qui, lentement, s'épanouit à ses pieds.

## LES CHARANÇONS

*Chez Racine, il n'y a jamais d'adversaire... Il y a des ennemis qui s'entendent pour être ennemis, c'est-à-dire qui sont en même temps des complices. La forme du combat n'est donc pas l'affrontement, mais le règlement de comptes : il s'agit de jouer à la liquidation.*

Roland Barthes, *Sur Racine*

Ce qui frappa l'inspecteur chez les Talandier, c'est que leur appartement donnait une impression d'étrange nudité, presque de vacuité, d'être comme en attente d'un événement.

Ni tableaux aux murs uniformément peints ni tapis sur le parquet vitrifié. Dans l'entrée, à même le sol, contre les plinthes, de nombreux cartons à chaussures plus ou moins bien alignés et empilés les uns sur les autres. Entrouvert, l'un d'eux laissait apercevoir la fine pointe d'un escarpin vert bouteille qui semblait vouloir s'échapper pour aller vivre sa vie ailleurs.

Si on avait dit à l'inspecteur que M. Talandier était représentant en quelque chose, il savait maintenant de quoi il retournait.

On le fit entrer dans la salle à manger : une table, des chaises et, dans un angle, un poste de télévision dont on avait coupé le son et qui laissait défiler ses images.

L'inspecteur refusa de s'asseoir devant la table encombrée de papiers et de magazines. Quelques livres aussi parmi lesquels il repéra un atlas et un dictionnaire, noms propres, noms "sales", tous les deux un peu fatigués.

– Mes instruments de travail, indiqua M. Talandier, qui avait une tête de phoque avec une moustache blonde impeccablement taillée en brosse, et de lourdes paupières.

Il s'expliqua sur ce qu'il appelait son chantier.

L'inspecteur comprit que ce gros homme, en dépit de son air déprimé – il faudrait plutôt dire éteint – se livrait à une passion moins coûteuse, mais tout aussi brûlante que le casino.

Avec son épouse, Talandier participait, par correspondance uniquement, à tous les jeux-concours qui se présentaient en y consacrant des journées entières, parfois même, avouait-il, un peu au détriment de ses activités professionnelles. Concours que la presse organise, ceux que les marques proposent au dos des emballages. De quoi fidéliser l'aimable clientèle, en l'invitant à rêver de voyages ou de voitures.

– Me croirez-vous si je vous dis qu'il nous est arrivé de gagner vingt-cinq kilos de riz? Je vous assure! Les enfants étaient encore à la maison. Nous en avons bourré un placard et nous nous préparions à en manger à tous les repas quand nous avons découvert que l'appartement était envahi par des charançons. Ces salauds-là descendaient du placard et prenaient tranquillement possession de notre appartement. Nous avons dû tout balancer! Vingt-cinq kilos! Je ne vous dis pas le travail! Les séances d'aspirateur et tout!

Pour le coup, M. Talandier s'autorisa un rire étouffé, presque silencieux, qui secouait sa silhouette arrondie et molle.

Mme Talandier, montée sur de hauts talons, aussi ronde que son mari, mais très noire de cheveux et plus tonique en apparence, eut des accents lyriques pour évo-

quer un séjour dans les îles sans qu'il fût possible à l'inspecteur de bien discerner s'il s'agissait d'une réalité déjà accomplie ou d'un rêve qui la motivait :

– Une semaine, tous frais payés aux Baléares ou dans les Antilles, vous vous rendez compte ?

L'inspecteur eut la tête de celui qui mesurait mal le bonheur que promettait une telle éventualité.

– Oh ! Il y a toujours quelques imprévus ! concéda M. Talandier avec un notable souci d'objectivité.

Lancés sur le sujet, les Talandier se révélèrent intarissables.

L'inspecteur nota que les Talandier, qui se méfiaient davantage de la concurrence que des possibles moqueries que pouvait susciter leur innocente manie, s'efforçaient de travailler en autarcie. En principe, les intervenants appartenaient toujours au cercle étroit de la famille. Mais la difficulté était que, pour certains concours, il semblait impossible de se priver totalement des experts.

Dans ce cas, les Talandier développaient une stratégie bien rodée qui consistait à utiliser principalement le téléphone pour s'adresser de façon parfaitement anonyme aux journaux, aux études de notaire, aux différentes administrations accessibles aux usagers. L'objectif était d'obtenir les renseignements souhaités sans avoir à dévoiler le motif exact de la démarche.

Il leur arrivait aussi très souvent de justifier leur demande en invoquant tel ou tel dossier que leurs enfants avaient à constituer dans le cadre des activités scolaires.

– Ça, confiaient-ils volontiers, c'est un truc qui marche presque à tous les coups ! Le scolaire est toujours un bon placement. Qui refuserait une aide à des parents débordants de bonne volonté ?

En revanche, ils préféreraient renoncer à un concours plutôt que d'avoir à réclamer la participation d'une

simple connaissance de leur entourage immédiat, et donc de se trouver dans l'obligation d'avoir à s'expliquer.

– Alors, pourquoi cette exception pour votre voisin ? J'aimerais comprendre. Vous le connaissiez suffisamment pour le mettre dans la confiance ?

– Pensez donc ! ricana le gros homme.

– Alors ? insista l'inspecteur.

Les Talandier expliquèrent que, longtemps, ils s'étaient contentés d'échanger avec leur voisin trois mots sur le temps – et encore ! – quand le hasard les faisait se croiser sur leur palier où il avait un studio minuscule à l'intérieur duquel, lui excepté, on n'avait jamais vu pénétrer personne. Un loup solitaire !

– Comme tout le monde, je savais vaguement que ce type était un ancien prof de lettres ou de philo qui avait eu des ennuis dans son boulot. Des trucs pas clairs. Mais nous n'avions pas à fourrer notre nez là-dedans. De toutes ces rumeurs qui couraient dans l'immeuble, nous avons seulement retenu qu'il trouvait difficilement à se faire embaucher dans des boîtes à bachot plutôt minables et pas trop regardantes sur le passé de son personnel. Il pouvait donc avoir envie de se faire un peu de fric avec nous.

– Ça vous inspirait confiance ? s'étonna sérieusement l'inspecteur.

M. Talandier haussa les épaules.

– Et vous n'avez pas senti la nécessité d'en savoir plus sur son passé, ce qu'il était exactement ?

– Non, pourquoi ça ? Qu'aurions-nous gagné à être indiscrets ? Il était manifestement dans la dèche. Moi, je lui offrais de l'argent en échange d'un service. En même temps, j'achetais son silence. Le contrat était équitable. D'ailleurs, ce type ne parlait à personne. Pourquoi soudain aurait-il été se répandre dans tout l'immeuble pour se vanter de nos relations et raconter ce que nous faisons ensemble ? Et puis d'abord à qui ?

– Pourtant, les gens l'ont su puisque je suis ici, fit

remarquer l'inspecteur.

– C'est vrai, mais je dois reconnaître aussi que nous tenions beaucoup à sa participation.

– Dites-moi quelle a été sa réaction à votre offre.

– Il m'a d'abord regardé avec pas mal d'incrédulité, dit M. Talandier, puis il a accepté sans faire de commentaires, sans poser de questions subsidiaires. Il a dit seulement quelque chose comme : "C'est entendu. On commence quand vous voulez!". L'arrangement financier semblait le satisfaire. Nous avons aussi pensé qu'il n'était peut-être pas mécontent d'avoir enfin l'occasion de parler avec quelqu'un de l'immeuble. Bref, nous étions bien convaincus d'avoir misé sur le bon cheval!

– C'était quoi, votre concours? demanda l'inspecteur qui se dit que, décidément, Talandier devait aussi jouer au PMU.

– Oh! Tout à fait dans ses cordes!

M. Talandier expliqua qu'il s'agissait d'un concours organisé par un hebdomadaire féminin qui proposait à ses lectrices, et cela chaque semaine pendant une période de trois mois, d'identifier une œuvre classique à partir d'une adaptation courte à laquelle le rédacteur avait donné la forme d'un fait divers contemporain.

– Astucieux, mais pas si facile! assura-t-il en tirant d'une boîte à chaussures posée sur une chaise, près de la table, un document photocopié qu'il tendit à l'inspecteur :

– Tenez, voici un exemple!

### ***Drame de la folie ou véritable règlement de comptes?***

*Dans la soirée de samedi, la police d'Orly a appréhendé, non sans quelques difficultés, un individu agité et au comportement inquiétant. Démuni de bagages, le particulier avait sur lui pour tous papiers un billet d'embarquement pour Athènes établi au nom de Monsieur O.*

*Conduit au commissariat de l'aéroport où il a été interrogé, l'homme s'est spontanément accusé d'avoir exécuté un contrat pour le compte d'une tigresse – ce sont là ses propres termes – qui lui avait mangé le cœur.*

*Impossible d'obtenir d'autres explications.*

*Monsieur O, dont les propos incohérents n'ont pas encore pu être éclaircis, a été placé sous surveillance à l'infirmerie de l'aéroport.*

*En dernière minute, nous apprenons que l'Ambassade de Grèce à Paris serait susceptible de fournir des renseignements décisifs sur cet incident qui, dit-on de source autorisée, pourrait dissimuler une véritable tragédie concernant plusieurs de ses ressortissants.*

L'inspecteur rendit la feuille en hochant la tête :

– Et alors ?

– La tragédie... la Grèce ! Ça ne vous dit rien ? demanda Talandier, vaguement déçu.

L'inspecteur laissa le gros homme triompher en révélant que le prétendu fait divers transposait le dénouement d'une célèbre tragédie de Racine<sup>1</sup>. Les rédacteurs du magazine avaient retenu le moment précis où Oreste – vous savez, le fils d'*Agamemnon* ! – sombre dans la folie après avoir assassiné *Pyrrhus*, le roi d'*Épire*, pour le compte d'*Hermione* qui veut se venger de la trahison du roi.

Le gros homme avait l'air de réciter une leçon. Il était touchant.

– Ah ! bon ! Le fils d'*Agamemnon* ! fit l'inspecteur avec une pointe de raillerie dans la voix. Il avait donc des raisons personnelles d'en vouloir à votre... *Pyrrhus* ?

– Qui ça, Oreste ? Oui, enfin, non ! Mais il espérait se faire aimer de la “tigresse” – d'*Hermione* si vous préférez – qui finit par le repousser avec ingratitude en pré-

---

*1. Est-il nécessaire de préciser au lecteur qu'il s'agit d'*Andromaque*, tragédie en cinq actes et en vers de 1667 ?*

tendant n'avoir jamais commandité un tel crime.

Il se tourna vers sa femme avec un sourire qui se voulait plein de finesse :

– Un parfait exemple de mauvaise foi féminine !

– D'où la folie de *Monsieur O* qu'on retrouve à Orly dans tous ses états, conclut l'inspecteur avec un air modeste.

C'était bien ça !

L'inspecteur avait tout bon.

Il évita cependant l'occasion qui lui était donnée de briller davantage en refusant de se lancer dans l'examen détaillé des autres transpositions. Il se contenta d'enregistrer que la participation du professeur pouvait bien avoir été d'autant plus déterminante que les œuvres ciblées n'étaient pas toutes de première notoriété ou bien encore qu'elles avaient été l'objet d'un habillage subtil qui avait rendu l'identification malaisée.

– C'est vrai, concéda Mme Talandier sur un ton pincé. Mais nous ne l'avons pas fait travailler sous la menace, et il a été largement rétribué. Je peux vous l'assurer.

– Et puis, attention ! ajouta M. Talandier. Le plus souvent, sa contribution s'est limitée à orienter nos recherches, à nous mettre sur les bons rails. Pas davantage ! Il a encore fallu se procurer les œuvres et surtout les lire pour vérifier le bien fondé de ses hypothèses. Rien n'était évident ! Savez-vous qu'avec mon épouse nous avons passé des jours et même une partie de nos nuits à parcourir les Mémoires de Saint-Simon pour retrouver l'anecdote qui pouvait avoir inspiré l'un des douze faits divers du concours ?

– Ce qui est sûr, et ce n'est quand même pas rien, fit remarquer l'inspecteur, c'est que vous avez fini par décrocher le gros lot. Ça, je vous félicite !

M. Talandier fit la grimace.

L'inspecteur insista :

– Dites donc, je me suis laissé dire que le prix attribué au premier lauréat ne se limitait pas cette fois à quelques kilos de riz infesté par d'affreuses petites bestioles ! Un appartement de cent mètres carrés, pierre de taille et jardins intérieurs : on ne se moque pas de vous !

Les Talandier semblaient pourtant complètement accablés.

– Et d'ailleurs, je vois que vous vous préparez à déménager, poursuit l'inspecteur en jetant à nouveau un regard circulaire sur les murs dénudés de la pièce. C'est pour bientôt, je suppose ? Vous devez être impatients. Non ?

Il y eut un long silence avant que le gros homme à la tête de phoque se décidât à reprendre la parole :

– Eh bien, voilà, M. l'inspecteur, à l'heure qu'il est, contre toute logique, les organisateurs du concours refusent purement et simplement de nous remettre notre prix.

– Comment ça, M. Talandier ? feignit de s'étonner l'inspecteur

Le gros homme éclata :

– L'autre nous a fait le coup des charançons ! Le salaud est sorti de son placard pour nous bouffer notre appartement !

– Alors là, expliquez-vous clairement !

M. Talandier ravala une sorte de douloureux sanglot :

– Oh ! mais c'est très simple. Quand cette crapule a eu connaissance des résultats, il a aussitôt couru à la direction du magazine avec un avocat qu'il a sorti de je ne sais où. Là, il a fait un cinéma pas possible en jurant ses grands dieux que nous nous étions mis d'accord avec lui sur un partage et qu'il entendait maintenant faire reconnaître ses droits sur l'appartement par toutes les parties en présence, et cela préalablement à la remise du prix. Une précaution légitime et que tout le monde comprendrait, disait-il avec un air faux jeton comme pas deux. Vous vous rendez compte d'un saligaud !

– Il avance des arguments valables pour soutenir ses exigences ?

– Aucun, bien sûr! Où irait-il les chercher? Il se contente de faire état d’une participation aux recherches que personne ne lui conteste pour réclamer abusivement ce qu’il appelle “sa part du gâteau”. Naturellement, il oublie de dire que nous l’avons déjà payé pour ça! Point à la ligne! Du coup, le magazine suspend la remise de l’appartement en nous invitant, lui et nous, à trouver un terrain d’entente. Comme si c’était possible de s’entendre avec un escroc!

L’inspecteur considéra en souriant les deux Talandier tremblants d’indignation.

– Il me semble que là, vous noircissez un peu le tableau, non? Je me suis laissé dire que la direction du magazine avait donné un mois à votre voisin pour rassembler les preuves de ce qu’il avance et qu’à défaut l’appartement vous serait attribué sans autre délai.

Les Talandier se firent plus conciliants :

– C’est vrai, dit M. Talandier, mais un mois c’est long! Et puis avec un type comme ça, il faut s’attendre à tout. Faites-lui confiance!

– Vous voulez dire que le bougre serait bien capable de trouver autre chose pour prolonger les délais et même définitivement compromettre la remise de votre prix? traduisit l’inspecteur.

Il sembla réfléchir, puis il ajouta :

– Je crains bien que vous ayez raison!

Les Talandier levèrent sur lui un regard identique, à la fois inquiet et interrogateur. Qu’est-ce qu’il avait derrière la tête, ce flic. D’ailleurs, il était là pour quoi au juste? Pas seulement la routine, comme ils avaient voulu le croire!

Pour l’instant, il avait un air vraiment désolé que les Talandier hésitaient à interpréter.

Il dit :

– Ah! Je suis vraiment navré pour vous, mais la nouvelle que j’ai à vous donner risque bien, en effet, de ne pas arranger vos affaires. Pour être franc, je suis même persuadé du contraire.

Et l'inspecteur s'offrit encore le luxe d'un soupir :  
– Figurez-vous qu'on vient de retrouver par hasard, tout à fait par hasard, le cadavre de votre voisin dans une décharge de la banlieue est !

Les Talandier s'étaient figés.

– Vous ne voulez pas savoir ce qui lui est arrivé ?

– Si, si, bien sûr ! parvint à articuler M. Talandier.

L'inspecteur s'empressa :

– On pense que votre voisin – et collaborateur ! l'inspecteur insista – a été transporté à cet endroit dans le coffre d'une voiture. Je vous rassure tout de suite, il était déjà mort. Remarquez, ça n'a pas dû être une tâche facile que de l'enfouir sous les gravats et les détritrus. Même à deux, vous imaginez un peu le travail ! Et puis voyez comme la vie est parfois bizarre ! Ce cadavre aurait très bien pu rester là à pourrir pendant une éternité sans que personne ne s'en inquiète. Chaque année écoulée aurait ajouté sa couche supplémentaire de sédiments sur le mystère de sa disparition. Hein, quand on y pense, ça laisse rêveur !

Il marqua une pause pendant laquelle il sembla s'intéresser à l'écran de télévision où se succédaient, toujours en silence, des images de sable fin et d'eau transparente :

– Mais voilà, il a suffi de trois écolos ameutant les riverains en clamant haut et fort que cette décharge sauvage allait assassiner la nappe phréatique pour qu'à cet emplacement précis – pas cinquante centimètres plus à droite ou cinquante centimètres plus à gauche – on s'avise d'entreprendre un sondage. Et pan ! On tombe en plein sur un cadavre. Le vôtre ! Enfin, celui de votre voisin et collaborateur. La fatalité toute nue ! Racine, je vous dis ! Évidemment, il n'avait pas ses papiers sur lui. mais vous aviez raison, ce type-là a eu par le passé quelques petits démêlés avec la justice. Alors avec ses empreintes... C'est ainsi que nous avons pu remonter jusqu'ici, son dernier domicile, et jusqu'à vous par conséquent. Une chance !

L'inspecteur choisit à nouveau de s'interrompre pour considérer les deux Talandier, maintenant complètement résignés. Et il les tint comme ça un moment sous son regard avant de reprendre presque sur le ton de la confiance :

– Voyez-vous, on a d'abord pensé qu'il avait été tué par balle, car on avait immédiatement repéré un trou sanguinolent au niveau de la tempe gauche. Eh bien pas du tout ! C'était une erreur ! Là-dessus, le légiste est formel : le trou en question a été provoqué – écoutez-moi bien ! – par une tige de six à huit centimètres dont l'extrémité fine devait être métallique. Quelque chose comme le talon aiguille d'une chaussure de femme dont on se serait servi pour frapper avec une violence incroyable. Vous vous rendez compte ? Je suis certain que vous serez de mon avis pour admettre que les meurtriers devaient avoir quelques raisons d'en vouloir au professeur... ou alors, peut-être, se croire dans l'obligation impérieuse de le réduire au silence !



## LE PETIT CERCUEIL

*Dans le meurtre, le difficile n'est pas de tuer.  
C'est de ne pas déchoir.*

André Malraux, *La Condition humaine*.

Exactement en face, séparés par un long couloir qui donnait sur un escalier de bois montant dans les étages, l'épicerie Cloup et le café Valibus se rattachaient à notre immeuble par un cordon ombilical richement irrigué de clients et d'habitues.

En découvrant les deux établissements, dont l'apparence était accordée à la laideur des temps, quelqu'un d'étranger au quartier aurait certainement jugé incompréhensible cette espèce d'attraction qu'ils continuèrent d'exercer, tout au long des années noires et encore longtemps après, sur les gens qui logeaient de ce côté-ci du boulevard.

Ce serait oublier que, pendant l'Occupation, la circulation sur les "maréchaux" ne coupait pas comme aujourd'hui les deux côtés de la rue par un flot ininterrompu de pare-chocs menaçants. Il faut se rappeler qu'on traversait à gué et tranquillement en dépit de quelques gazogènes poussifs.

La vraie pollution était ailleurs !

Ce serait surtout méconnaître une réalité parfaitement repérée par ceux qui ont vécu à cet endroit ces

temps calamiteux, à savoir que, pendant toute la durée de la guerre, il y eut toujours chez Valibus quelque chose à mettre dans les verres et qu'il ne fut jamais dans les stratégies commerciales du père Cloup de laisser sans emploi les produits réputés introuvables qu'un circuit miraculeux acheminait jusque dans son arrière-boutique.

C'est une justice à leur rendre !

Après Stalingrad, il devint évident pour tous les gens un peu clairvoyants – et pour le plus grand nombre ce fut aussi le temps de s'en réjouir – que les Allemands étaient en train de perdre la guerre.

En attendant la confirmation qu'apporterait le débarquement allié quelque part sur les côtes normandes, on suivait, sur une grande carte de l'Europe, la progression de l'Armée Rouge en fonction des données de la B.B.C. Le déplacement minutieux des petits drapeaux rouges procurait des satisfactions intraduisibles dans la langue de l'Occupant ou celle des collabos.

La même, à peu de choses près !

C'est d'ailleurs en raison de ce louable souci d'information un peu crédible que, dans les salles obscures, il ne fut bientôt plus possible de passer les actualités officielles sans rétablir la lumière – à défaut de la vérité – à moins de faire la part trop belle aux débordements des loustics perturbateurs : coups de sifflet, cris d'animaux, remarques saugrenues lancées à la cantonade.

Ces gens-là ne respectaient rien !

Pas même les chasubles brodées et les soutanes qui s'empressaient sur l'écran autour du vieux Maréchal-nous-voilà !

C'est vers cette époque que le Père et l'Oncle, perdant toute prudence et sans doute échauffés par leur partie de cartes ou quelque polémique de comptoir, se

mirent à proclamer, devant un petit blanc qui avait échappé aux réquisitions, qu'il y aurait des comptes à régler à la Libération.

Sur l'instant, ces propos vengeurs anticipaient quelque peu sur l'événement. Sans effet sur le Cafetier qui se contenta de hausser les épaules, ils eurent cependant une influence détestable sur la bonne conscience de l'Épicier qui se prit à entrevoir qu'on ne lui pardonnerait peut-être pas les services éminents qu'il pensait rendre à la communauté, ni l'honnête fortune que lui valait sa participation dévouée à la survie de ses compatriotes. Enfin, de ceux qui étaient suffisamment friqués, car pour les autres, ils pouvaient bien crever.

Tout en amassant un joli pécule, que les mauvaises langues le soupçonnaient d'entasser dans des lessiveuses aux dimensions respectables, l'Épicier méditait douloureusement sur l'ingratitude des gens quand il reçut un supplément de désagrément sous la forme d'un petit cercueil.

Un choc !

Celui-là était un modèle réduit particulièrement soigné qui était arrivé gentiment par la poste pour signifier à son destinataire, suivant une tradition déjà bien établie, qu'il devait s'attendre à quelques sérieux ennuis quand les Allemands ne seraient plus là.

Par malheur, ils étaient encore dangereusement présents, ce qui n'empêcha pas cet épiciers philanthrope de porter plainte au commissariat le plus proche, par-devant les auxiliaires zélés de ces messieurs, en dénonçant les propos subversifs du Père qui avait, en la circonstance, le tort supplémentaire d'être menuisier de son état.

Le crime était signé !

Je me souviens que ce jour-là arrivèrent chez nous deux messieurs avec le même feutre, le même imperméable et le même air engageant.

Ils demandèrent le chef de famille.

Ne précisant pas immédiatement le but de leur visite, ils firent habilement parler le Père et établirent aussitôt et de façon indiscutable qu'ils étaient tous les trois originaires du même petit patelin, Saint-Médard d'Excideuil pour être tout à fait précis, que ça s'arrosait, et que, en dépit des malheurs des temps, rien n'empêchait d'évoquer, en patois et devant un verre, une enfance trop brève – on travaillait dès onze ans, dans les familles pauvres du Périgord! – les sabots qui claquent sur le chemin de l'école et, dans les poches, pour seul viatique, les poignées de châtaignes chaudes qui réchauffent les cuisses.

Comme il faut savoir écarter les sujets qui fâchent, il ne fut plus question du petit cercueil.

Cependant, sans doute pour respecter une sorte de rituel professionnel, les deux policiers ne purent s'empêcher de pratiquer ce qu'il faut bien appeler – quoique rapide et superficielle – une perquisition, et ils tombèrent immédiatement sur la carte aux petits drapeaux rouges, le cadre câblé qui était censé améliorer l'écoute de la radio anglaise et, dans l'armoire, mal dissimulées sous une pile de linge, les saintes reliques que la Mère avait cru pouvoir conserver.

Je veux parler des fascicules du Livre I du Capital.

L'antenne miraculeuse devait rester en service jusqu'à la fin de la guerre tandis que la carte des opérations eut l'occasion de s'enrichir du second front tant espéré.

Mais il avait fallu consentir au sacrifice du mauvais livre dont les morceaux disparurent sous la cataracte de la chasse d'eau.

Sacrilège!

Karl Marx résista d'ailleurs joliment avant de sombrer.

Et puis – autre désastre, et irréparable celui-là – la réserve de tabac, que le Père et l'Oncle avaient consti-

tuée dans le haut d'un placard en prévision de restrictions plus radicales encore, fut cyniquement raflée par les deux missi dominici du commissariat qui appliquèrent, en la circonstance, la règle qui veut qu'un bienfait ne soit jamais perdu.

De braves flics, on vous dit !

– Et l'Épicier, tu ne dis rien de l'honnête Épicier ?

Je vous rassure tout de suite, le vieux saligaud passa la Libération sans encombre. Certes, on peut imaginer qu'il se fit quelques soucis quand la rumeur courut, bien vite démentie, que pour réduire la masse des billets en circulation et permettre à la République de prélever sa dîme sur les fortunes frauduleuses de l'Occupation, on allait pratiquer l'échange forcé des billets.

Mettez-vous à sa place !

On devait d'ailleurs faire une première et fort douloureuse tentative dans cette direction avec les billets de 5 000.

Puis la menace s'éloigna définitivement avec la démission de je ne sais plus quel intégriste des finances, et l'Épicier put couler encore de très beaux jours, car la pénurie se prolongea, autorisant encore de jolis petits trafics jusqu'à ce matin d'octobre où sa nièce le retrouva dans son lit, tout à fait mort, presque méconnaissable, le visage écrasé à coups de marteau par un meurtrier qui n'avait pas fait dans la dentelle.

Il fut à nouveau question de cercueil, mais aux dimensions exactes du vieux qui, cette fois, n'était plus en mesure de s'en offusquer d'aucune façon.

On était dans les tout derniers jours d'octobre et l'avion de Marcel Cerdan venait de s'écraser aux Açores. Les journaux ne parlaient que de ça ou, à la rigueur, de Mme Irma qui clamait à tous les vents qu'elle avait vu l'accident comme je vous vois dans sa boule de cristal et qui se reprochait avec des accents déchirants de n'en avoir rien osé dire sur le moment, la pauvre conne :

La voyante qui aurait pu empêcher  
la tragédie des Açores !

Ben, voyons !

En tout cas, dans ce contexte de drame national, pas question de s'intéresser à un médiocre fait divers de quartier qui passa à ce point inaperçu que nous-mêmes, de l'autre côté du boulevard, occupés que nous étions comme tout le monde à pleurer Marcel<sup>1</sup>, nous aurions pu ignorer cent sept ans la fin sordide du vieux, si deux flics en imper mastic, les frères jumeaux de ceux que nous avons connus sous l'Occupation, n'étaient venus à nouveau se planter devant notre porte et se suspendre à notre sonnette.

Ils avaient dû recueillir – le voisinage ou les archives, allez savoir ! – des échos de l'histoire pas si vieille du petit cercueil, et ils s'étaient dit qu'il y avait peut-être quelque chose à glaner de ce côté-là. Rien ne se perd dans la police. Il y a toujours des renseignements vous concernant qui attendent sagement quelque part l'occasion d'être utiles.

Cette fois, ce n'était plus mon père, mais moi-même qui eus l'avantage d'exciter la curiosité professionnelle de ces Messieurs, à cause du petit cercueil cela va sans dire et des menaces proférées naguère à l'encontre de l'Épicier, mais aussi en raison de mon profil singulier.

Il paraît que mes dix-huit ans plutôt sportifs et mes cinquante-huit kilos tout mouillé étaient une sorte d'idéal, et les flics parurent aux anges quand un petit coup d'œil à ma chambre leur fit découvrir ma collection de *Détective* empilés sur une étagère et, dans un

---

*1. Le 21 septembre 1948, avec des centaines de milliers de Français, on s'était relevé au milieu de la nuit, pour écouter à la radio, depuis Jersey-City, la retransmission du combat à l'issue duquel Cerdan ravit son titre de champion du monde des moyens à l'Américain Tony Zale. Et encore le 15 juin 1949, pour la défaite de Cerdan – blessé – devant Jake La Motta. L'avion du 28 octobre, celui des Açores, c'était pour la revanche attendue !*

placard, la paire d'espadrilles aux semelles de corde que j'avais rapportée du Midi, l'été précédent.

Ils auraient bien aimé compléter la panoplie par une paire de gants quelconques, mais on ne peut pas tout avoir.

J'en profitai pour observer comment ces deux-là fonctionnaient, et notamment celui qui semblait être le chef, un homme tout en os, au nez pointu et aux pommettes saillantes, qui me fit aussitôt penser à Pinocchio. L'autre, un grand type avec une brosse stricte sur la tête, se contentait de faire de la figuration intelligente en se penchant de temps à autre vers son patron pour lui glisser quelques mots mystérieux à l'oreille.

Un joli couple !

Pinocchio mettait en œuvre, avec une belle dose d'optimisme quant à ses capacités d'enquêteur, une implacable logique : selon lui, ma famille avait un contentieux avec l'épicier qui remontait à la guerre et moi, le grand fils, je pouvais très bien avoir été l'instrument du règlement de comptes annoncé.

Vu comme ça, c'était lumineux !

Mais il prétendait aussi s'appuyer sur les faits.

Ce soir-là, Berthe, la nièce de l'Épicier, une jolie fille de vingt ans apparue récemment et que les érudits locaux avaient aussitôt appelée *Berthe au petit pied* par opposition à l'autre qui menait train royal et que chante Villon avec les *Dames du Temps jadis*, était allée au cinéma du coin, à la séance de 21 heures, avec une amie de son immeuble.

On y donnait un vieux Gary Cooper des familles.

Le cinéma étant à deux pas, vers minuit au plus tard, les deux amies étaient de retour.

Selon ses déclarations, la nièce avait circulé un moment dans l'appartement, qui se situait juste au-dessus de la boutique, sans rien constater d'anormal. Puis elle s'était couchée, persuadée que le vieux Cloup ronflait paisiblement dans sa chambre. Une chambre qui donnait, non pas sur le boulevard comme celle de Berthe, mais sur

une petite cour crasseuse à l'arrière de l'immeuble.

La chère enfant, qui travaillait dans une grande parfumerie près de l'Opéra, s'était levée à 7 heures, comme à son habitude.

A cet instant, elle avait pensé que l'Épicier n'était pas rentré des halles où il se rendait de bonne heure presque chaque jour pour ses achats. Rien d'étonnant à cela et toujours aucune raison de s'inquiéter si bien que, finalement, elle ne devait découvrir le corps du tonton qu'un peu après huit heures.

Aussitôt sur les lieux, la police avait établi sans coup férir que l'assassin s'était introduit chez l'Épicier par la fenêtre de la chambre laissée entrouverte. Tout indiquait que le type s'était hissé sur le toit en fibrociment du local aux poubelles, puis qu'il avait utilisé, pour une courte escalade, une descente d'eau en fonte. Les volets en fer n'étaient jamais tirés. Il fut admis que la qualité d'acrobate professionnel n'était pas vraiment requise pour réussir l'opération. Un type un peu sportif pouvait avoir fait l'affaire !

A priori, le meurtrier avait emprunté exactement le même chemin pour s'enfuir puisque la nièce avait retrouvé la porte palière normalement bouclée à son retour du cinéma. Cette circonstance capitale avait été confirmée par son amie qui l'avait entendue déverrouiller la porte tandis qu'elle-même poursuivait sa montée dans les étages. On pouvait faire confiance à cette demoiselle qui avait gardé un souvenir très précis de sa soirée. La preuve en était que depuis l'escalier, en se retournant pour un au revoir de la main, elle se rappelait très bien avoir vu, devant sa porte, Berthe en train de ramasser son sac qui venait sans doute de lui échapper. Et elle avait parfaitement remarqué que son amie tenait en main la clef qu'elle se préparait à introduire dans la serrure.

Les policiers avaient également noté que la petite cour aux poubelles n'était plus éclairée depuis plusieurs jours en raison d'une ampoule défailante qui attendait

son remplacement. Dans ces cas-là, c'est connu, les proprios ne sont jamais tellement pressés ! Ce n'est pas comme pour les loyers. Voilà qui avait sans doute bien facilité l'exécution de l'épouvantable homicide.

Enfin, l'arme du crime, retrouvée sur place, au pied du lit, sortait tout droit de la boîte à outils de la victime.

Mais les choses étaient loin d'être aussi simples que l'auraient souhaité Pinocchio et son éminence grise.

Les habitués de *Chez Valibus*, qui en savaient largement autant que les inspecteurs, s'étonnaient de quelques petits détails. De l'absence de vol déclaré, par exemple, alors que de notoriété publique, le père Cloup dormait sur un matelas cousu d'or. Également que vraiment personne dans la cour n'eût rien entendu à l'heure pas si tardive où on le refroidissait gentiment, c'est-à-dire entre dix et onze, alors que la jolie Berthe était encore au cinéma à se pâmer devant Gary Cooper en suçant un esquimau glacé.

L'esquimau entraîna d'ailleurs toute une série de considérations plus ou moins scabreuses qui les éloignèrent un moment du sujet. Quand ils y revinrent, ce fut pour remarquer avec une certaine perplexité que les flics avaient été dans l'incapacité de relever une seule trace un peu significative sur le trajet supposé de l'assassin, ou bien encore pour épiloguer sans fin sur le fameux marteau :

– Il est arrivé comment, celui-là ? Difficile d'imaginer l'assassin en train de demander poliment au vieux l'autorisation d'emprunter son marteau avant de lui démolir le portrait ! Deux secondes, s'il vous plaît ; elle est où, votre boîte à outils ?

On était bien d'accord !

– Pourtant, si le manche est, comme il a été dit, marqué à ses initiales, on n'y peut rien changer : c'est le marteau du tonton, un point c'est tout !

Pinocchio apercevait le malaise, mais il suivait son

idée, et dans un premier temps, son idée, c'était moi, sans qu'il fût possible de discerner clairement s'il lançait sa ligne au hasard ou bien s'il cherchait une autre façon de passer le temps.

Il est vrai que je pouvais présenter à ses yeux certaines qualités pas tout à fait négligeables. D'abord, j'étais un coupable disponible. Il suffisait de traverser le boulevard. Ensuite, avec mon adhésion supposée à la vindicte familiale dont l'inspecteur ne semblait pas un instant pouvoir imaginer qu'elle se fût quelque peu refroidie depuis le temps, j'étais l'incarnation d'une possible vendetta. Enfin, j'avais un vague profil de sportif tout en appartenant à la catégorie des légers ou des plumes, il ne savait plus très bien.

– Et alors ?

– Alors ! Mais ça suffit amplement à justifier l'absence de traces sur le toit du local aux poubelles comme sur le tuyau de descente des eaux !

– Ah bon ?

– Oui ! La légèreté du funambule ! triompha Pinocchio qui étayait son raisonnement en me balançant sous le nez ma paire d'espadrilles.

Il en était là !

Puis, il ajouta en me tapotant l'épaule presque affectueusement :

– Pour les mains, il est logique de penser que le meurtrier avait des gants. Ce n'est pas à un fidèle lecteur de Détective que je vais apprendre ce qu'est le b. a. ba du métier d'assassin !

Évidemment !

Heureusement pour moi, Pinocchio décida que ma tête de bon élève ne cadrait peut-être pas bien avec un meurtre aussi sordide.

Il lui venait des idées comme ça !

Et puis, plus sérieusement, il y avait l'énigme que posait l'instrument du carnage. Car le marteau brouillait

toutes les pistes. Pinocchio, qui n'était pas tout à fait un pantin, reconnaissait que ce n'était pas l'arme habituelle des règlements de comptes. Certes, il était toujours possible d'innover, dans ce domaine comme dans d'autres. Mais quand même !

Par ailleurs, la préméditation devenait difficile à soutenir avec un assassin qui avait attendu d'être sur place pour choisir l'arme du crime. Les beloteurs et les copains du baby-foot, qui se retrouvaient Chez Valibus, avaient raison de s'accorder là-dessus.

Du coup, on revenait au scénario tellement classique que c'en était écoeurant du cambrioleur surpris qui prend ce qu'il a sous la main, n'importe quoi, par exemple un marteau traînant là par hasard, pour faire taire une victime pas tout à fait consentante.

C'était un peu décevant.

Et puis ce n'était pas tellement plus satisfaisant, car il fallait aussi tenir compte des conclusions du légiste qui venait encore compliquer les choses en prétendant que l'oncle de Berthe avait été tué dans son sommeil sans avoir pu manifester son désaccord.

Pinocchio décida de retraverser le boulevard pour revenir à Berthe *au petit pied*. Futé comme il était, il avait fini par se rappeler que c'était elle qui empochait le pactole après la mort du vieux.

A qui profite le crime...

Comme il n'était pas de bois, Pinocchio finit aussi pas se rendre compte que la fille était bien balancée, peut-être un peu trop parfumée à son goût, mais plutôt jolie, et sachant s'habiller.

Berthe *au petit pied*, c'était vite dit !

Il était probable que l'argent du tonton avait déjà servi à autre chose qu'à rembourrer les matelas ou remplir les fameuses lessiveuses.

S'il avait un peu fréquenté le café *Valibus*, il aurait même su qu'elle était toujours très présente dans les

conversations des habitués, jeunes et vieux, où elle était l'occasion d'une interminable polémique. Il y avait ceux qui ne lui pardonnaient pas ses allures de reine inaccessible et qui manifestaient leur dépit en prétendant avec indignation que la salope se laissait sauter par le vieux Cloup.

Une seule explication, le fric, et c'était révoltant !

Mais, les plus nombreux, surtout parmi les petits mecs du baby-foot, étaient des inconditionnels qui répondaient à toutes les critiques en présentant la pauvre chérie comme une innocente victime tout en fantasmant à voix haute sur le thème inépuisable de ses qualités visibles et supposées.

Alors, il n'était pas rare d'assister à quelques empoignades convenues où tel habitué du café, pas beaucoup moins jeune que les autres, se croyait autorisé à calmer le jeu sur un ton exagérément protecteur :

– Allons, du calme, les gars ! Vous vous faites du mal ! Admettez que vous n'avez pas les épaules assez larges pour un si joli petit lot ! En attendant d'avoir grandi, laissez opérer les vrais hommes ! Renoncez à l'impossible ! Vous verrez, le soulagement est immédiat !

Le sermon se terminait sous les huées.

Personnellement, je retirais un certain prestige un peu mêlé d'envie pour avoir été aperçu, un soir ou deux, en train d'échanger quelques mots sur le boulevard avec Berthe *au petit pied*.

Depuis, j'entretenais mon crédit en me refusant à éclaircir le mystère de mes relations avec la jolie fille, même si les parties de baby-foot étaient trop souvent, de la part des copains, l'occasion d'allusions auxquelles je me gardais de répondre autrement qu'en haussant les épaules ou avec le sourire faux jeton de celui qui sait ce qu'il sait mais qui entend rester discret.

Et puis voilà que ce jour-là, alors qu'il y avait foule autour du baby-foot pour suivre une partie bien enga-

gée, Pinocchio fit une apparition chez Valibus et s'arrêta au bout du comptoir devant un petit blanc.

Il était seul, sans sa conscience avec son air coincé et son tapis-brosse sur la tête. Tout le monde avait aussitôt remarqué l'inspecteur et personne n'avait manqué de le suivre du coin de l'œil alors qu'il s'installait. Pas même, penchés sur le baby-foot, les deux joueurs qui lui tournaient pourtant le dos aux trois quarts.

J'étais en défense avec les rouges, et j'avais contre moi en attaque, du côté bleu, un gars qu'on trouvait tous un peu trop frimeur avec un côté redresseur de torts qui en agaçait plus d'un, à commencer par moi, mais joueur étourdissant qui tirait aussi vite que son ombre comme ce Lucky Luke dont on se passait les premiers albums.

Cette fois encore, Lucky faisait son numéro et la balle circulait à toute vitesse sans jamais se laisser intercepter : de la haute voltige !

La nouveauté cependant, ce fut que, sans s'arrêter de jouer et comme s'il n'avait pas senti le grand nez du policier pointé dans son dos, il se lança à voix haute dans un commentaire qui n'avait rien à voir avec la partie engagée sous nos yeux, mais avec celle qui nous importait tout autant, plus peut-être, et dont l'issue serait une autre mise à mort.

– Les flics sont vraiment nuls ! dit-il d'entrée, pour créer l'ambiance.

Puis il s'adressa à moi :

– Comment tu l'appelles ton pantin ? Pinocchio ?

Le silence se fit aussitôt chez Valibus tandis que Lucky, sans cesser de manœuvrer ses joueurs et toujours très à l'aise, poursuivait :

– Entre nous, les gars, je peux vous révéler une chose. Votre Pinocchio n'a rien compris à rien. Vous voulez savoir comment il a été refroidi, le vieux saligaud ? Écoutez-moi : c'est enfantin ! A première vue, votre Berthe *au petit pied* n'est pas dans le coup puisque le crime a eu lieu pendant qu'elle se fabriquait un alibi en technicolor. Du solide, c'est entendu ! Mais avant de

partir, bras dessus, bras dessous, avec la nunuche de son immeuble, la jolie Berthe a quand même pu prendre quelques petites dispositions qui pourraient bien changer la donne.

La balle n'arrêtait pas de tourner.

Il poursuivit :

– Un exemple : puisqu'il est acquis qu'elle a fermé la porte à clef en partant, imaginons un instant, rien qu'un instant, qu'au lieu de remettre cette clef dans son sac, elle ait eu l'idée toute simple, mais géniale, de la glisser sous le paillason. Vous me suivez, jeunes gens ? Supposons maintenant qu'avant de laisser le tonton à la tristesse de son sommeil solitaire, elle ait disposé, au cas où et bien en vue, un marteau tout frais sorti de sa boîte à outils.

Il ricana :

– Là, notre petite chérie aurait pu faire un effort pour trouver mieux. J'en conviens ! Avec ce marteau, l'exécution de la vieille crapule se trouve ravalée au rang d'un vulgaire bricolage ! C'est une faute de goût qui étonne l'observateur le moins impartial.

Pendant quelques instants, on n'entendit rien d'autre que le bruit de la petite balle qui roulait et rebondissait dans les pieds des footballeurs bleus. Il était patent que les rouges étaient dépassés par les événements.

Il reprit :

– Continuons, si vous le voulez bien, nos petites suppositions : un peu avant onze heures, l'assassin arrive sur le palier. Il sait évidemment où trouver la clef. Tranquillement, il ouvre la porte de l'appartement, car on ne lui a pas non plus caché que le tonton avait aussi le sommeil lourd. Il s'empare du marteau qui est quelque part sur une table ou ailleurs, qu'importe, mais bien en vue, il pénètre dans la chambre que la lumière du séjour suffit à éclairer, s'approche du lit où l'attend sa victime qui rêve à ses trafics habituels, frappe de toutes ses forces et à plusieurs reprises, en visant la tête. Car il n'est pas question que le vieux chnoque puisse

encore jouer les délateurs : une fois suffit largement !

La petite boule insaisissable sembla encore accélérer ses mouvements d'électron libre entre les pieds des demis et des avants bleus.

Il poursuivit :

– Dans ma version, l'assassin n'est pas tout à fait au bout de ses peines. Il doit encore abandonner les lieux discrètement sans oublier de fermer la porte à clef puis de remettre en place cette clef, sous le paillason. Important, ça ! Car vers minuit, quand notre petite Berthe rentrera du cinéma, elle doit pouvoir compter sur cet instrument du destin. A cette occasion, elle s'est d'ailleurs réservé un rôle intéressant, bien conçu pour plaire à Pinocchio, et qui consistera à récupérer la clef tout en donnant l'impression au témoin de service qu'elle n'a pas fait autre chose que se baisser pour ramasser son sac tombé sur le tapis brosse. Joli, non ? Le scénario est alors presque bouclé : Berthe doit encore rentrer dans l'appartement de l'oncle, vérifier que le travail a été convenablement exécuté, ouvrir la fenêtre de la chambre pour laisser croire à ces crétins de flics que le meurtrier a pénétré par là, puis aller se coucher non pas pour rêver à la silhouette nonchalante d'un cow-boy de cinéma, fût-il Gary Cooper, mais à un autre justicier, un vrai cinglé qui a pris le maximum de risques pour la débarrasser d'un vieux dont chaque regard sur elle lui semblait comme une offense, un crime de lèse-majesté !

La boule était à présent immobilisée dans les pieds de l'avant-centre bleu tandis que le café *Chez Valibus* cherchait à reprendre ses esprits, un peu comme un boxeur sonné après un uppercut ou un direct qu'il n'a pas vu venir. Tenez, Tony Zale au bord de l'abandon à la dernière reprise !

Puis une voix se risqua à crever le silence qui s'était installé :

– Et alors, c'est qui, d'après toi, l'assassin, je veux dire le justicier ?

– Oh! Mais dites donc! Ce n'est pas moi le flic!  
protesta Lucky Luke.

Et au même instant, la boule de liège, propulsée avec une force et une précision imparables, transperça ma défense et vint se planter dans mes buts où elle claqua comme une sentence.

## LA FILLE DU QUATRIÈME

*Celui qui ne consent pas à son néant est un  
malade mental.*

*Cioran, Précis de décomposition*

De ce côté-ci de la cour, pour se défendre des premières chaleurs de juin, les persiennes métalliques étaient fermées ou, pour le moins, à peine entrebâillées. Il entraînait bien assez de lumière : ici, on était plein sud !

En face, les gens avaient préféré laisser les fenêtres largement ouvertes en espérant un peu d'air. Et le fait est que les rideaux, qu'on avait généralement pris soin de tirer, bougeaient de temps à autre.

Il s'était accoudé à la fenêtre avec une marlborough dont il soufflait machinalement la fumée dans l'entrebâillement des volets. En même temps, son regard balayait la cour silencieuse et s'attardait sur les alvéoles qu'ici ou là les appartements en vis à vis offraient au voyeurisme des locataires.

Il savait qu'elle était là, un étage plus bas.

Il la vit en effet qui prenait un bain de pieds dans une bassine qu'il supposa remplie d'eau froide. Avec cette chaleur déjà estivale, elle avait besoin de se rafraîchir les idées !

Cette réflexion le fit ricaner.

Ce n'était pas la première fois qu'il la surprenait depuis sa fenêtre. Avec les beaux jours, ça se produisait même de plus en plus souvent. Pour dire les choses comme elles étaient, il s'arrangeait pour la guetter dès qu'il était seul chez lui.

C'était devenu une sorte de rite.

Évidemment, il n'avait jamais osé lui adresser la parole quand il lui arrivait de la croiser sur le trottoir devant l'immeuble, près du métro ou du kiosque à journaux, ou n'importe où ailleurs dans le quartier. Qu'est-ce qu'il lui aurait dit ? Pour elle, il le sentait bien, et ça lui mettait la rage au ventre, il était totalement transparent.

Pire, inexistant !

Cela ne l'empêchait pas, lui, de la connaître assez bien.

Il s'était renseigné.

Elle s'appelait Nicole. Son âge ? Il ne savait pas ! Mais il avait bien vu qu'elle n'allait plus au lycée depuis plusieurs mois. Qu'est-ce qu'elle faisait à présent ? Rien, apparemment. Il y en a qui se la coulent douce ! Ce qu'il avait pu vérifier à plusieurs reprises, c'est qu'il y avait un type qui se pointait chez elle quand ses parents étaient sortis et qu'elle l'introduisait dans sa chambre. Une fois, il les avait vus en train de se peloter. Il n'y avait pas besoin d'être grand clerc pour imaginer à quoi ils avaient joué ensuite. Quand il était tombé là-dessus, il s'était senti furieux contre le monde entier. Heureusement qu'il ne l'avait pas rencontrée ce jour-là, il aurait été capable de la frapper.

Il revint au spectacle du jour !

Nicole s'était installée face à la fenêtre, en plein milieu de sa chambre. Dans son dos, un large divan était appuyé contre le mur du fond. A sa droite, des magazines étaient empilés sur une chaise. Avait-elle conscience d'avoir mal assujetti les rideaux et que quelqu'un pouvait ainsi l'observer dans son intimité ?

Il ricana à nouveau.

Il avait son avis sur la question !

Il arrêta son regard sur la tache rouge d'une affiche de cinéma qu'il avait déjà remarquée à une autre occasion. Elle était juste au-dessus du lit. Une tache bizarre qui lui faisait penser à une main ensanglantée. Puis il reporta son attention sur la fille qui, à présent, cachait en partie son visage derrière quelques mèches échappées d'un chignon approximatif, rassemblé au-dessus de la tête.

La blouse de la fille, ample et boutonnée à la diable, était largement remontée sur les cuisses. Il était certain qu'elle ne portait pas de sous-vêtements. La blouse avait glissé le long du bras et découvrait presque entièrement le sein. Assise sur une sorte de fauteuil bas, les pieds dans l'eau, Nicole se tenait dans une attitude d'abandon qui tout à la fois le fascinait et le révoltait.

Il pressentit que quelque chose d'inédit allait se produire.

Il attendit.

La fille demeura encore un instant le buste en avant et les deux mains derrière la nuque. Puis il la vit dégager la main droite qui redescendit le long du corps en passant sur sa poitrine, puis sur son ventre, avant d'aller se loger entre les cuisses qui s'étaient écartées. Cette main se mit alors à s'animer d'un mouvement lent et régulier qui se prolongea un long moment. Il vit son corps se tendre puis soudain se relâcher tandis que la main remontait avec la même lenteur pour trouver immobilité et repos vers le haut de la cuisse.

Puis, brusquement, la fille se leva et, sans s'essuyer les pieds qui laissèrent des marques bien visibles sur le plancher, courut jusqu'à la fenêtre où elle ajusta les rideaux.

Le spectacle était terminé !

Il se dit qu'il aurait du mal à s'en remettre.

Elle venait carrément de se caresser devant toute la

cour ! Si ça se trouvait, la petite salope l'avait repéré et savait pertinemment qu'il était là à la regarder. En réalité, c'était pour lui qu'elle avait fait son putain de cinéma. Par provocation ! Pour lui prouver qu'elle disposait de son cul à sa guise et que lui, le minable, le refoulé qui guettait les filles derrière ses volets et qui se soulageait dans son slip, il ne comptait pas.

Il n'existait pas !

Oui, c'était bien ça, il voyait clair dans son jeu pervers. A l'instant, de part et d'autre de la cour, il n'y avait eu qu'elle et lui qu'elle voulait humilier et dont elle prenait le regard en otage en se masturbant sous son nez.

Il sentit qu'il ne se débarrasserait pas facilement de cette idée-là, qu'elle allait le poursuivre longtemps, le persécuter.

D'ailleurs, ça finissait toujours comme ça !

Il avait de plus en plus chaud. Alors, il alla fouiller fébrilement dans le premier tiroir de la commode où il mettait ses mouchoirs, et sa main se crispa sur le laguiole qu'il avait rangé là.

Il venait de l'acheter. Il observa avec satisfaction la lame, longue et effilée, dont il fit jouer le cran d'arrêt. Puis il glissa le couteau replié dans la poche de son pantalon.

A présent, il savait ce qu'il allait faire. La petite pute d'en face ne s'en tirerait pas si facilement. Elle devait payer pour ses provocations, son mépris, pour tout.

Il allait lui apprendre à vivre !

Sur le palier, il ne prit pas le temps d'attendre l'ascenseur. Il plongea dans l'escalier dont il descendit les marches quatre à quatre. En bas, il n'eut pas la moindre hésitation. Il tourna à gauche, dans la cour centrale, et remonta l'allée en longeant les bâtiments d'un pas décidé. Il sentait le poids du couteau contre sa cuisse.

Il trouva tout de suite l'escalier de Nicole.

L'ascenseur attendait dans la pénombre du couloir. Il manœuvra les portes de la cabine avec un minimum de bruit en dépit de sa fébrilité.

Il appuya sur le bouton du quatrième.

La cabine monta avec une lenteur exaspérante. Il gardait la main dans sa poche. Il se disait, avec une rage froide qui lui serrait la poitrine, qu'il n'était pas possible de se laisser bafouer sans réagir. Il savait très bien ce qu'il voulait faire. Pas question de revenir là-dessus !

Il débarqua sur un palier totalement silencieux.

Il resta quelques secondes sans bouger à écouter. Quelle était la porte de la petite pute ? Il se décida au hasard pour celle de droite. Il appuya une première fois sur la sonnette. Rien. Une seconde fois puis une troisième.

A cet instant, en s'ouvrant brusquement, la porte de l'appartement d'à côté le fit sursauter. Il se tourna en direction du bruit, et il se trouva face à face avec la fille toujours en savates, mais qui avait reboutonné sa blouse et qui lui dit en indiquant la porte de ses voisins :

– Inutile de t'exciter, ils sont en vacances !

Il resta planté devant elle, complètement ahuri.

Qu'est-ce qu'il finit par bredouiller ?

Elle lui jeta un coup d'œil étonné, haussa les épaules, puis referma tranquillement sa porte avant qu'il eût esquissé le moindre geste.

A présent, il se sentait tout à fait mal. C'était toujours comme ça avec lui. Il aurait voulu... et puis rien !

Il s'en prit aux circonstances.

Ça aussi, c'était habituel. Mais qui pourrait contester qu'il s'était trouvé complètement déstabilisé par cette saloperie de porte qui s'était ouverte sans prévenir ? Et cette voix soudaine, celle de Nicole sur laquelle il ne comptait plus : *Inutile de t'exciter, ils sont en vacances !* Sur quel ton, elle avait dit ça !

Tout en dégringolant l'escalier, il ne pouvait pas non plus s'empêcher de se demander avec angoisse si Nicole avait eu le temps de le reconnaître.

Mais l'avait-elle seulement regardé ?

Il fallait qu'il pense à autre chose. Il lui sembla que le mieux serait de sortir de l'immeuble et d'aller faire un tour quelque part, dans le quartier, n'importe où.

Mais loin d'elle !

Sur le boulevard, il fut désagréablement surpris par la rumeur des voitures et l'éblouissante lumière de juin. Il faisait trop chaud, il y avait trop de lumière, trop de bruit !

Il dut faire un effort pour poursuivre.

Combien de temps marcha-t-il sans but, de préférence à travers les petites rues peu fréquentées à cette heure de l'après-midi, un dimanche ? Toutes les boutiques étaient fermées. Ici, même les voitures étaient rares. Les gens devaient somnoler devant la télé.

Pour voir quoi ?

Le couteau était toujours dans sa poche, mais sa crise était passée. Bien passée. Il en était certain. A présent, s'il avait chaud, s'il sentait sa chemise se mouiller dans le dos et sous les bras, c'était qu'il n'aurait pas dû s'encombrer d'une veste, voilà tout.

Ça n'avait plus rien à voir avec la petite salope du quatrième qui s'exhibait les pieds dans la flotte et les cuisses écartées.

– *Inutile de t'exciter !* avait dit Nicole.

Elle ne manquait pas d'air !

Dans une petite rue, il avisa un bistrot où il entra timidement. Il distingua deux ou trois clients en plus des habitués d'une table de beloteurs qui jouaient dans la pénombre. Tous regardèrent dans sa direction. Il aurait voulu éviter ça, mais il avait du plomb brûlant dans la bouche.

Il fallait affronter l'épreuve.

Il resta debout devant le comptoir où il commanda, d'une voix mal assurée, un panaché qu'il but presque d'un trait. Le patron était un gros mec à casquette et à bretelles qui lui jeta un regard soupçonneux. Il avait envie de repartir très vite, mais il eut quand même le courage de demander un autre panaché. Il avait trop soif

et il était un peu fatigué aussi.

Il se risqua à jeter un œil autour de lui, tout en palpant les poches de sa veste pour se donner une contenance. L'attitude décontractée de celui qui a décidé d'en griller une tranquillement et qui cherche son paquet de sèches ! Il finit par le sortir, mais il dut constater qu'il n'avait pas de feu.

Une blondasse, qu'il n'avait pas osé regarder en entrant, pencha vers lui un décolleté généreux, allongea un bras nu et potelé, avec des taches de rousseur, et posa une boîte d'allumettes sur le comptoir à côté de son demi.

Sans un mot.

Elle souriait en le dévisageant d'un air complice. Tout en gardant les yeux sur lui, elle trempait des lèvres épaisses et fardées dans un liquide sombre.

Il bredouilla un vague remerciement, s'y reprenant à deux fois avant d'allumer sa marlborough d'une main qui tremblait. A nouveau, il se savait tout à fait ridicule. Et il s'en voulait vraiment d'être là.

– Encore une salope ! se dit-il, alors que la grosse fille laissait échapper un rire forcé en jetant, par-dessus son épaule, un regard de connivence vers la salle.

Puis il la vit se rapprocher de lui et il l'entendit lui adresser la parole avec une voix aux accents traînants où elle mettait des tonnes d'allusions :

– Ça chauffe, aujourd'hui, hein ?

Elle poussa son verre près du sien, à le toucher.

Il la regardait faire, horrifié.

– On m'appelle Nicki, dit-elle.

Il la dévisagea avec un air égaré que la fille interpréta comme une invitation à s'expliquer.

– Nicole, si tu préfères, dit-elle, conciliante. Mais Nicki, c'est quand même plus gentil, non ?

A nouveau le bistrot retentit du rire idiot de la fille.

C'est à ce moment précis qu'il lui planta son laguiole dans le ventre, jusqu'à l'abeille de métal qui bloque le cran d'arrêt.



## BEL CANTO

*Comme c'est bizarre, curieux, étrange!  
Alors, Madame, nous habitons la même  
chambre et nous dormons dans le même lit,  
chère Madame. C'est peut-être là que nous  
nous sommes rencontrés!*

Ionesco, *La cantatrice chauve*.

On ne voudra pas le croire à cause de son nom, mais pour de bon, Mme Verdi donnait des leçons de chant. Elle exerçait dans son appartement même, au troisième étage, à toute heure et en toute saison.

Été comme hiver.

Mais dès les premiers beaux jours, sans crainte de la rumeur qui montait du boulevard et qui atteignait en biais le flanc gauche de l'immeuble après avoir traversé l'esplanade devant le lycée, c'était toutes fenêtres ouvertes que Mme Verdi pratiquait son art.

Car c'est ainsi qu'elle désignait les vocalises et autres roucoulades monstrueuses par lesquelles elle se signalait à son environnement, les siennes propres n'étant pas moins infernales que celles de ses disciples mâles ou femelles qu'elle accompagnait avec un guide-chant geignard.

L'immeuble en tremblait sur ses fondations.

Pas seulement à cause de la puissance vocale de tel

baryton-basse ou de telle soprano coloratur venus exercer leur art implacable sous l'autorité magistrale de Mme Verdi, mais aussi en raison de la colère des voisins qui, de guerre lasse, finissaient par se soulager de leur indignation contre les cloisons ou sur les tuyaux du chauffage central en improvisant un concert de percussion avec tout ce qui leur tombait sous la main, balais, instruments de cuisine, outils divers, etc., dès que la teneur de l'air en décibels et les vibrations du béton parvenaient à un niveau jugé par eux intolérable.

Une sorte de thérapie par le bruit ou, si on préfère, un contre-feu musical !

A plusieurs reprises, des pétitions avaient circulé dans l'escalier de Mme Verdi et même au-delà, recueillant des signatures rageuses. Mais le gérant s'obstinait à faire la sourde oreille – un comble ! – aux récriminations des locataires, sous prétexte que le caractère artistique des activités de ce professeur de *bel canto* aurait dû inciter les plaignants à plus de compréhension. Il ne manquait d'ailleurs pas de faire observer aux signataires, en s'appuyant sur des données statistiques difficilement vérifiables, qu'il restait heureusement dans l'immeuble encore suffisamment d'amateurs de belles choses pour se sentir conforté dans son attitude.

De fait, on comprit que le gérant était un passionné de musique lyrique. On sut même de bonne source qu'il était toujours fourré à l'Opéra-Bastille depuis son ouverture récente, et certains rapportèrent, par plaisanterie, qu'un soir, il avait failli recevoir sur le coin du nez un fragment détaché de la façade sans doute en raison des traumatismes vocaux que lui font subir les artistes maison. Ils avancèrent également l'hypothèse que c'était à la suite de cet incident regrettable, qu'à la direction des monuments parisiens, on avait décidé d'emballoter l'édifice avec ces filets astucieux qui témoignent encore si joliment des ressources infinies du génie français en matière d'architecture.

Toujours est-il que, sur le terrain, la gardienne de l'immeuble ayant échoué dans toutes ses tentatives de conciliation, et puisque le gérant ne voulait rien entendre pour, sinon interdire, du moins réglementer une pratique qui exaspérait le voisinage, personne ne fut vraiment étonné quand il revint aux locataires que Mme Verdi s'était présentée au commissariat du quartier pour déclarer qu'elle avait reçu des menaces de mort et qu'elle portait plainte contre X.

Les choses prenaient une fâcheuse tournure.

D'après les rumeurs, elle avait reçu plusieurs lettres anonymes confectionnées selon les règles du genre avec des mots soigneusement découpés dans des journaux ou des magazines et collés sur des feuilles sans en-tête selon un ordre significatif.

Dans le cas de Mme Verdi, et dans un premier temps du moins, toutes s'efforçaient de faire passer le même message simple et solennel :

*SI TU NE METS PAS UNE SOURDINE, SALOPE,  
ON VA TE FAIRE PASSER DÉFINITIVEMENT  
LE GOÛT DU BEL CANTO*

Ce n'était pas très élégant, peut-être, mais ça disait bien ce que ça voulait dire !

Curieusement, le seul dans l'immeuble à ne pas prendre les choses tellement au tragique était M. Verdi, le mari, un homme minuscule au physique comme au moral qui, en toute circonstance, abritait son nez pointu sous un feutre démodé, de préférence marron.

A l'entendre, il était évident que ces lettres anonymes n'étaient qu'une mauvaise plaisanterie de potache et que son épouse aurait été bien inspirée de les traiter par le sulfate de mépris car, comme lui-même, elle pouvait se douter qu'aucun de ses voisins immédiats, ceux des premières loges en quelque sorte, n'était

capable de mettre pareilles menaces à exécution, ni même seulement de s'abaisser à les proférer. Selon lui, le X en question cherchait à amuser la galerie, ce qui n'était pas véritablement inquiétant.

Il était si convaincu du fait, qu'il s'arrêtait volontiers pour froidement examiner les choses avec ses infortunés voisins quand il les rencontrait sur le trottoir de l'immeuble, n'hésitant pas à les tenir exactement informés des derniers messages, toujours aussi peu amènes, que son épouse venait de recevoir.

Ils en riaient ensemble, ce qui contribuait à détendre l'atmosphère et rendait à ce conflit de voisinage, pour quelques instants du moins, des proportions plus humaines. Il semblait pourtant à quelques-uns, bien loin d'approuver l'esprit de conciliation de M. Verdi, que le petit homme se rendait coupable de collaboration avec l'ennemi, un ennemi peut-être pas aussi inoffensif qu'il affectait un peu légèrement de le croire.

Une chose était certaine, les lettres anonymes, toutes postées dans le quartier, continuaient d'arriver dans l'immeuble à un rythme soutenu. Rien que dans la dernière semaine, celle qui avait suivi le dépôt de la plainte au commissariat, le corbeau en avait adressé une demi-douzaine, et ceux finalement assez nombreux qui en eurent connaissance remarquèrent que le ton avait tendance à s'exacerber, ce qui semblait donner raison aux pessimistes qui prévoyaient de fâcheux dérapages.

Dans sa rage de dénonciation, le corbeau s'en prenait à présent au trop conciliant M. Verdi lui-même auquel il reprochait de ne pas s'occuper suffisamment de sa tonitruante épouse. Pour se faire bien comprendre, il n'hésitait pas à mettre en cause la possible défaillance de ce qu'il appelait joliment sa *petite musique de nuit*. Dans cette hypothèse, et pour dire les choses aussi crûment que dans certaines lettres, Mme Verdi devenait carrément une mal baisée qui, par malheur, compensait son infortune conjugale, non pas en collectionnant les amants, comme il aurait été logique et donc excusable,

mais hélas en pourrissant la vie du voisinage.

En bref, par ses roucoulades sauvages qui traversaient les cloisons, Mme Verdi criait purement et simplement à la face du monde son immense frustration.

L'appel au secours de la Castafiore !

C'était là une théorie audacieuse dont l'immeuble eut la révélation toujours grâce aux bons soins de M. Verdi qui répercutait l'information sans appliquer la moindre censure, y compris quand le corbeau s'adressait directement à lui pour recommander le remède qu'un tel diagnostic imposait :

*A TOI DE L'ÉBLOUIR AVEC TA PETITE FLÛTE,  
ELLE EN RESTERA ENFIN SANS VOIX*

Et le corbeau d'ajouter, toujours menaçant :

*A BON ENTENDEUR, SALUT !*

De son côté, pour avoir l'air de faire quelque chose en réponse à la plainte de la dame, le commissaire du quartier dépêcha sur place un vieux flic un peu fatigué qui trouva d'abord suffisant de se faire offrir un café par la gardienne, sans perdre son temps à interroger les voisins de Mme Verdi.

Il en saurait toujours assez comme ça.

Il se sentit quand même dans l'obligation de passer chez la plaignante qui le reçut sans trop de façons, dans sa cuisine, au moment du repas du soir.

Il n'entendit qu'elle car, au bout de la table, le petit mari de la Castafiore, sans chapeau mais en veste d'intérieur, le nez pointant à peine au-dessus de son assiette, ne réussit pas à placer un seul mot. Mme Verdi répondait à toutes les questions d'une voix sans réplique, sans se soucier des vellétés d'intervention de son pitoyable mari que l'inspecteur voyait se tortiller sur sa chaise avec une impatience qu'il refoulait douloureusement.

Et si ce minable avait quelque chose d'important à raconter ? se demandait le policier en descendant l'escalier. Peu probable, mais enfin, on ne sait jamais !

Il se dit qu'il devait chercher à le revoir seul.

Il irait donc le rencontrer sur les lieux de son travail, une société d'assurances qui occupait plusieurs étages dans un immeuble bourgeois du 1er arrondissement. Comme ça, le commissaire ne pourrait pas encore prétendre qu'il se contentait d'attendre la retraite !

Il s'y pointa en fin de matinée.

On lui indiqua le bureau de Verdi dans lequel, lui dit-on, celui-ci avait l'habitude de rester pendant la pause de midi pour y avaler un sandwich et une bière qu'il transportait chaque jour dans sa petite serviette.

Il ne pouvait pas le rater.

L'inspecteur frappa, ouvrit la porte, passa la tête, et se risqua dans le bureau qu'il trouva tout à fait vide. Pour une fois qu'il faisait du zèle ! C'était bien sa chance ! Mais il se dit que Verdi ne devait pas être loin en constatant que son chapeau était resté là, accroché bien en vue à un portemanteau sur pied.

L'inspecteur soupira et se mit en demeure de l'attendre sur place.

Pour tuer le temps, il jeta machinalement un coup d'œil par-ci, par-là, déplaça une pile de dossiers sur un élégant sous-main en cuir fauve, ouvrit un tiroir, un autre, et finit par tomber sur un carton à chaussures dont la présence en cet endroit lui parut aussitôt insolite.

Il souleva le couvercle.

Et il dut se rendre à l'évidence : le matériel qu'il avait sous les yeux démontrait sans ambiguïté aucune que le corbeau, qui engageait Mme Verdi à mettre une sourdine et conseillait à M. Verdi de faire valoir ses droits conjugaux avec un peu plus de vigueur, n'était autre que M. Verdi lui-même !

L'inspecteur avala sa salive :

– Attends un peu ! se dit-il. Tu rêves ou quoi ? Voilà quelqu'un qui accepte de passer pour un pauvre type

aux yeux de tous dans son propre immeuble ! Mieux, il organise la chose ! Avec lettres anonymes et tout le tremblement ! Mais enfin, dans quel but ce cirque incroyable ? Seulement pour désarmer le ras-le-bol des voisins en amusant la galerie ? Ce n'est quand même pas parce qu'il compte ainsi obtenir de sa bourgeoise ce qu'il revendique sur l'air des lampions dans les lettres anonymes qu'il lui adresse !

Le mieux serait évidemment de lui poser la question.

Après ça, on verrait bien.

Le carton à chaussures sous le bras, l'inspecteur décida de partir à la recherche de son singulier client à travers l'établissement que la pause de midi n'avait pas vidé de ses employés.

A la réception, on fut catégorique : Verdi n'avait pas quitté les lieux. D'ailleurs, il ne sortait jamais pendant l'heure et demie de fermeture. Il était quelque part dans le bâtiment, mais où ? Aucun moyen de le savoir en lançant un appel. On n'était pas équipé pour ça.

L'inspecteur commençait à fatiguer. Et puis son estomac commençait à le titiller sérieusement.

Par acquit de conscience, il demanda :

– On ne peut pas échapper à votre vigilance ? Je veux dire, ici, il n'y a pas d'autre sortie possible ?

L'employé eut un sourire de connivence :

– Je vous rassure. M. Verdi est encore dans nos murs. Il y a bien une issue de secours aux archives, mais personne ne l'emprunte jamais. Pas plus lui qu'un autre ! C'est un truc pour faire plaisir aux pompiers.

– Vous pouvez quand même me montrer cette sortie ? demanda piteusement l'inspecteur qui voyait arriver les heures-sup avec terreur.

Tout ça allait le mener jusqu'où ? Le petit avorton commençait à l'agacer sérieusement.

Ce qu'on désignait ici par les "archives" était une petite pièce libre d'accès et tapissée de classeurs métalliques jusqu'au plafond. Tout au fond, surmontée d'un

bloc lumineux avec la mention “sortie de secours” bien visible, s’ouvrait en effet une porte également métallique qui se verrouillait exclusivement de l’intérieur.

Installée à mi-hauteur, une barre de couleur rouge permettait, par simple pression, de déverrouiller la porte qui donnait sur les arrières du bâtiment. Un groom mécanique assurait en principe la fermeture automatique de la porte qu’il était alors impossible d’ouvrir de l’extérieur.

En principe !

Car ce jour-là, comme le constata l’inspecteur, quelqu’un avait glissé un mince morceau de ferraille entre cette porte et son huisserie dans le but évident d’interdire à la serrure de s’enclencher normalement. Pour le policier, il ne faisait aucun doute que l’étrange M. Verdi était sorti par là discrètement et qu’il comptait réintégrer le bâtiment avec la même discrétion !

Que faire ? Attendre le bonhomme derrière la porte pour obtenir les explications qui s’imposaient ?

Il préféra se mettre à l’abri d’éventuelles critiques, ouvrir le parapluie comme il aimait à dire, en appelant le commissariat.

Une chance, le commissaire fut tout de suite au bout du fil :

– Qu’est-ce que je fais, patron ?

– Le client est absent de son bureau depuis combien de temps ? A ton avis ?

L’inspecteur baissa les yeux vers sa montre :

– Il n’était déjà plus là quand je l’ai demandé la première fois à la réception... Il n’était pas encore midi, alors ça peut faire une bonne heure !

– Bon dieu ! Quand tu as trouvé son attirail, tu n’as pas compris que tu tenais là l’alibi que ton petit mec se tricotait gentiment ? J’envoie du monde.

Puis il ajouta en grommelant :

– Espérons qu’il ne sera pas trop tard !

Quand les flics se pointèrent dans l'immeuble au troisième étage, M. Verdi était sur le palier. Il sortait de chez lui et il avait encore le trousseau de clefs dans la main.

Il eut un mouvement de recul, et il bredouilla :

– Ah ! vous avez fini par l'avoir, le corbeau !

Pourquoi avait-il dit ça ? Il ne serait jamais en mesure de s'en expliquer.

Il venait de prendre une douche et il puait l'eau de toilette. Il n'avait pas son feutre marron sur la tête, mais ils trouvèrent sur lui un coupe-papier effilé, avec une lame soigneusement aiguisée et un manche gainé de cuir fauve, comme celui de son sous-main, au bureau.

Un très bel objet !

– Et la Castafiore ?

– Ah ! celle-là, la pauvre, elle ne fera jamais plus trembler l'immeuble avec ses roucoulandes et celles de ses élèves ! On l'a trouvée sur son lit, encore tiède, mais tout à fait morte, avec une trentaine de fines blessures sur le corps, dont certaines avaient à peine saigné.



## LE CANARD DE SUSE

*La boutique d'un libraire : le cimetière des vivants et des morts.*

Le Dictionnaire des Précieuses

Contre le flanc droit de l'immeuble, à la différence du flanc gauche avec son allée privée, montait une vraie rue où passaient librement les voitures et les gens, une rue avec une plaque et un nom inscrit dessus.

Tout en haut, l'entrée était au 7 ou au 9, on ne savait pas trop, car les deux numéros figuraient sur le mur, de part et d'autre d'une porte unique à deux vantaux, lourde et vitrée, comme toutes les portes d'entrée de l'immeuble, avec son digicode en alu brillant, comme partout.

A mi-chemin, des grilles noires s'élevaient au-dessus d'un mur d'appui, et offraient aux regards une trouée à travers les cours et les jardins

Des commerces étaient regroupés dans la partie basse de la rue, à proximité du boulevard : une boutique de mode, une agence de voyages et une librairie proposant le neuf et l'ancien.

L'installation de cette librairie avait été un événement et ses proportions inhabituelles, l'occasion d'une

première surprise : avec ses étroites vitrines, la boutique se présentait bizarrement comme un rectangle trop long ou, si on préfère, un couloir un peu large qui menait à une caisse unique derrière laquelle le libraire attendait.

Certains y verraient – mais après coup, c’est toujours plus facile – l’amorce de quelque chose qui ressemblait à une fatalité.

L’autre source d’étonnement ne fut pas tant le libraire lui-même, dont la longue silhouette n’était pas à ce point en dehors des normes, que sa façon très personnelle de gérer l’espace disponible.

En effet, ce barbu, au regard noir et toujours un peu ironique, qui se levait à la rencontre des clients en déployant un corps onduleux, pratiquait, en matière de rangement, une technique personnelle plutôt apparentée à l’empilement et même à l’entassement. A cela près que le libraire, M. Malaval, savait toujours où se trouvait telle ou telle livraison que de nouveaux sédiments étaient aussitôt venus recouvrir.

D’ailleurs, la vérité oblige à reconnaître que ce désordre envahissant ne prit pas tout de suite une ampleur catastrophique.

Le mur de droite en entrant, avec ses hauts rayonnages, resta longtemps parfaitement accessible à la curiosité des clients, même s’il leur fut très vite difficile de se croiser sur le parcours étroit qui permettait d’accéder à la caisse, s’obligeant à des contorsions grotesques pour éviter les contacts inconvenants et les frottements trop prolongés. Par ailleurs, la perte d’espace à l’intérieur de la boutique se trouva d’abord largement compensée par une conquête partielle du trottoir, devant la librairie, avec la mise en place, sous un store haubané, d’un présentoir dans lequel les gens pouvaient fouiller librement. Un bric-à-brac où surnageaient quelques polars, des recueils de poésie ou, plus inattendus, des ouvrages d’ésotérisme.

Il faut dire aussi que, peu après son installation, le nouveau libraire entreprit d’adresser tous les trois ou

quatre mois, aux clients dont il possédait les adresses à Paris et en province, un catalogue d'une trentaine de pages dans lequel il proposait, dûment répertoriés, avec descriptif et indication du prix, des éditions originales, anciennes ou modernes, des manuscrits ainsi que des autographes.

On pouvait enfin aussi bien lui commander des ouvrages récents que lui confier la recherche d'éditions rares ou épuisées qui ajoutaient à l'encombrement du décor en attendant tranquillement leurs destinataires.

Dans ces conditions, tout le monde prévoyait qu'il ne serait bientôt plus possible de pénétrer sans danger dans la librairie où les cartons d'expédition, les livres et les revues s'accumulaient en élevant, à hauteur d'homme, de chancelantes murailles, de part et d'autre d'une allée toujours plus étroite qui menait – mais pour combien de temps encore ? – vers le fond ténébreux de la boutique. Là où, de préférence, se tenait le libraire, parfaitement à l'aise au pied de ces menaçantes falaises qu'il ne semblait à vrai dire pas voir.

Des clients facétieux prétendirent que M. Malaval leur faisait penser à cet insecte, mangeur de fourmis, qui creuse dans le sable une sorte d'entonnoir au fond duquel il guette ses proies. Mais la comparaison parut déplacée en ce qui concernait cet homme d'apparence plutôt pacifique, même s'il y avait parfois dans son regard quelque chose d'insaisissable et peut-être – finalement – d'un peu inquiétant.

Et puis un matin, le déballage fit défaut sur le trottoir de la rue. La librairie resta fermée bien au-delà de l'heure habituelle d'ouverture.

On se dit que le libraire avait le droit d'être souffrant. Ce qui intrigua cependant, ce fut, autant qu'on pouvait en juger à travers les mailles du rideau métallique qui protégeait les vitrines, que l'amoncellement semblait bien avoir pris des proportions nouvelles,

comme si la masse des livres s'était subitement gonflée dans la nuit, avait atteint ses hautes eaux, puis qu'elle s'était répandue dans la boutique en submergeant le reste de l'espace.

Un raz de marée !

La gardienne du 9, où le libraire vivait seul dans un petit deux pièces, affirma que son locataire n'était pas chez lui. En tout cas, il ne répondait pas à ses coups de sonnette insistants.

Et si le libraire était toujours dans sa boutique, victime d'un malaise depuis la veille ?

Il parut légitime d'alerter la police !

Mais il pouvait aussi, tout simplement, avoir été dans l'obligation de s'absenter sans avoir jugé utile ou possible d'avertir quelqu'un ou de mettre un mot sur la porte de son magasin.

On se souviendrait un peu plus tard qu'il était dans ses habitudes de se faire remplacer quand il lui arrivait de quitter la librairie l'après-midi. Depuis quelques mois, il employait à cette fin une jeune étudiante, toujours la même, qui louait une chambre chez une vieille dame de l'immeuble. Tout le monde l'appelait Babette, et on lui trouvait beaucoup de mérite à ne pas se départir de son délicieux sourire au cœur de la déprimante pagaille que lui réservait son patron.

Toujours est-il qu'en fin de semaine, lorsqu'on découvrit le cadavre du libraire enseveli sous l'avalanche, on repensa à la jeune personne et on fut désolé – et quand même un peu surpris – d'apprendre qu'elle venait justement d'abandonner sa vieille dame sans laisser d'adresse.

Au commissariat du quartier, on s'était d'abord contenté d'envoyer sur place un inspecteur pour évaluer la situation et prendre la température du voisinage.

Le flic réussit à établir au moins une chose : la boutique ouvrait, sur ses arrières, dans un couloir de l'im-

meuble, par une petite porte en fer qui éviterait d'avoir à s'attaquer au rideau à grosses mailles de la devanture.

Un bon serrurier suffirait.

Ce fut un argument décisif en faveur d'une intervention que les commerçants voisins réclamaient avec de plus en plus d'insistance et que pouvait en effet justifier l'aspect chaotique de la boutique tel qu'on le percevait de l'extérieur.

– Il lui est arrivé quelque chose ! prophétisait la gardienne.

C'est ainsi que, de cet amoncellement de livres, les flics avaient fini par retirer un cadavre barbu dont le signalement correspondait en effet à celui du libraire.

De ce point de vue, pas de surprise !

En revanche, l'homme n'avait pas été victime d'un quelconque malaise, comme on pouvait le penser a priori. Il présentait un enfoncement de la boîte crânienne au niveau du temporal gauche, et on ramassa, tombé à ses côtés, l'objet dit contondant qui avait servi à le frapper mortellement : un presse-papiers en bronze d'un kilo et demi, de forme ovoïde et figurant un canard au col renversé vers l'arrière avec, sur le flanc et en creux, un alignement vertical de caractères cunéiformes au graphisme élégant. Il s'agissait d'une reproduction d'un poids de l'antique ville mésopotamienne de Suse. Il venait d'une boutique du Louvre, et plusieurs clients se rappelèrent l'avoir aperçu sur le comptoir, à côté de la caisse.

L'hypothèse la plus probable était que l'assassin avait été introduit par sa victime dans la librairie après la fermeture. Ils se connaissaient ou, sans se connaître, ils s'étaient donné rendez-vous dans la boutique. Ils avaient discuté tranquillement un long moment puis, pour une raison inconnue, le visiteur s'était saisi du presse-papiers qui était à sa portée.

Un seul coup avait suffi.

On supposait que l'assassin s'était alors emparé du portefeuille et des clefs du libraire, celles de la boutique

et celles de l'appartement, puis qu'il avait provoqué l'avalanche sous laquelle on avait fini par retrouver le cadavre, avant de quitter les lieux par la petite porte de derrière, qu'il avait pris le temps de reverrouiller.

Il s'était ensuite rendu dans l'appartement du libraire où il avait effectué des recherches parmi ses papiers. Autant qu'on pouvait en juger, l'argent ne semblait pas avoir été la motivation du meurtrier.

Il fut également admis que le poids de Suse dont il s'était armé avait pu être manié, peut-être pas aussi aisément, mais avec autant d'efficacité par une femme que par un homme. Enfin, homme ou femme, il n'avait laissé aucune trace permettant de l'identifier ou simplement d'orienter l'enquête.

Ni sur les lieux du crime ni dans l'appartement du malheureux libraire.

Évidemment, les flics se préoccupèrent de retrouver cette mystérieuse Babette qui s'était volatilisée le lendemain même du meurtre sans donner d'explication.

Dans l'après-midi, disait sa logeuse.

En fait, ils se contentèrent de lancer un avis de recherches dont il fallait attendre les effets incertains.

Certes, ils avaient un signalement assez précis de la jeune fille, mais aucune photo, un nom d'emprunt et rien qui ne permît aux enquêteurs d'orienter leurs investigations vers une famille, des amis ou même de simples relations.

La vieille dame qui vivait seule au milieu de ses souvenirs – beaucoup de livres d'art impeccablement alignés dans de hautes bibliothèques – avait agréé cette locataire sur sa seule bonne mine sans même s'assurer de son identité.

– Une madone à la Botticelli, M. l'inspecteur ! avait-elle déclaré.

L'inspecteur voulait bien, jugeant tout aussi inutile de reprocher à cette vieille dame son imprudence que de

l'ennuyer en l'informant que le mot inspecteur, dont elle semblait se gargariser, n'était plus tout à fait dans l'air du temps. Et puis il se connaissait : il se serait senti dans l'obligation de lui expliquer en long et en large pourquoi, lui, il trouvait l'innovation plutôt nulle.

Pensez donc ! Des grades, comme chez les guignols de la gendarmerie ! Comme à l'armée !

D'ailleurs, inspecteur ou pas, il avait plutôt bien aimé la justification de la vieille dame qui lui avait en quelque sorte suggéré sa première interprétation des faits.

Car une madone, eh bien justement, c'était tout à fait ça ! Une madone dont on savait qu'elle n'avait pas travaillé chez son patron le jour du meurtre, mais qui avait très bien pu se charger d'une course pour lui et donc avoir une excellente raison de passer à la librairie dans la soirée.

Disons au moment de la fermeture.

Pour l'inspecteur, c'était bien simple. Comme le rideau était déjà baissé, la fille s'était pointée à la porte de derrière. Le libraire l'attendait. Logique ! Jusqu'à vingt heures trente, peut-être un peu plus, ils avaient parlé gentiment. Qu'est-ce que ces deux-là s'étaient dit ? Peu importait ! Une chose était certaine : jusqu'à cette heure-là, la librairie était bien fermée, mais plusieurs locataires de l'immeuble qui rentraient affirmaient avoir aperçu à travers la vitrine une faible lumière qui provenait du fond de la boutique. Ensuite, black-out total. Les déclarations recueillies à ce sujet se recoupaient parfaitement.

A ce moment-là, l'autopsie le confirmait sans ambiguïté, le libraire était déjà étendu sous plusieurs couches de littérature.

Ce qui s'était passé ?

Rien n'interdisait de penser que le barbu, attendri par son tête à tête avec sa jeune et jolie employée, avait soudain manifesté un peu trop d'empressement. La madone s'était défendue. Logique ! Il avait voulu insis-

ter, et il s'était récupéré au niveau de la tempe gauche le bronze du Louvre qui, en dépit de ses qualités esthétiques, avait le tort de traîner par là. Pas de chance ! L'inspecteur imaginait une scène rapide, presque sans bruit.

Logique ?

En réalité, l'inspecteur qui aimait tant le mot, n'était pas si sûr de la chose. Il voyait bien que sa version ne parvenait pas à prendre en compte la totalité des faits, comme par exemple le sang-froid presque professionnel du meurtrier. Un meurtrier ou une meurtrière qui avait pris soin de provoquer l'avalanche des livres sur le cadavre, de s'emparer des clefs, d'éteindre les lumières et de verrouiller la petite porte donnant sur le couloir, tout ça avant de s'en aller tranquillement visiter l'appartement de sa victime.

Voilà qui ne cadrait guère avec l'idée que l'inspecteur se faisait d'une madone à la Botticelli !

– Mais alors, pourquoi avait-elle fichu le camp, celle-là ?

Du côté de M. Malaval, les choses semblaient beaucoup plus simples

Son itinéraire était à première vue sans mystère.

Famille aisée de province. Études secondaires sur place, à Bourges. Études universitaires à Paris. La Sorbonne. Il avait eu vingt ans en 68, mais aux manifs et aux barricades, il avait préféré les bouquins, ce qui le conduisit d'ailleurs à prolonger ses études le plus longtemps possible : lettres, histoire de l'art, histoire des religions.

Le type était bardé de diplômes, parfaitement inutiles aux dires de ses parents qui finirent par lui couper les vivres pour le contraindre à quitter sa situation d'éternel étudiant. Résultat, ils ne se virent plus guère, et le jeune homme assura désormais lui-même le financement de son quotidien en effectuant différents petits

boulots, le plus souvent en rapport avec les milieux de l'édition : traductions, lecture et mises en forme de manuscrits, etc. Rien de bien reluisant !

Puis retour à Bourges pour se marier à la fin des années soixante-dix. Avec une ancienne copine de lycée. Ce mariage, qui lui donnait une associée, combiné à l'apport inattendu d'un petit héritage – une lointaine cousine – lui permit d'acheter sa première librairie. C'est là qu'il expérimenta les stratégies commerciales poursuivies avec beaucoup moins de succès à Paris où la concurrence était plus forte : achats de livres par lots dans les ventes officielles ou à des particuliers, vente sur catalogue, recherche d'éditions rares ou épuisées. Son ex-épouse avouait ne pas avoir supporté ce qu'elle appelait avec une certaine emphase *sa gestion anarchique des stocks*. Et on comprenait très bien à quoi elle faisait allusion en observant l'entassement chaotique des ouvrages dans la librairie actuelle. Mais elle reprochait également à son mari de vouloir se lancer dans l'édition d'obscurs auteurs du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup>, elle ne savait plus très bien. Peut-être même des auteurs libertins !

– En tout cas l'aventure, et l'échec assuré ! disait-elle.

L'inspecteur ne parvint pas à démêler si ce désaccord d'ordre professionnel ne masquait pas une incompréhension de nature plus complexe et plus profonde. Toujours est-il que le couple avait fini par se séparer – à l'amiable, précisait-elle, mais ça veut dire quoi, très exactement ? – après seulement quelques années de vie commune.

Cette femme au visage rond et un peu ingrat avec ses grands yeux tristes s'animait cependant pour préciser certaines choses.

Elle aussi disait M. l'inspecteur :

– Croyez-moi, M. l'inspecteur, j'étais vraiment heureuse de me débarrasser enfin de cette maudite librairie qui me gâchait la vie, et bien décidée à m'orienter vers

d'autres activités. Lui, il ne rêvait que d'une chose : s'installer à Paris pour recommencer ! C'est un peu par lâcheté, pour avoir la paix, que j'ai accepté de réinvestir dans une nouvelle boutique. Celle que vous connaissez. J'ai toujours su que c'était une erreur !

Elle eut un rire retenu.

– Un prêt amical ? demanda l'inspecteur.

– Oui, si vous voulez ! Mais pas un cadeau pour autant. Il n'y avait pas de raison ! Un contrat a été dressé devant notaire. Et comme j'imagine que vous allez me poser la question, je vous précise que le remboursement devait intervenir ces jours-ci et que j'étais justement à Paris pour lui confirmer ce qu'il savait depuis longtemps, qu'il n'y aurait pas de report d'échéance. J'exigeais mon argent à la date prévue, un point c'est tout.

– Une somme importante ?

Elle hocha la tête :

– Quand même, trois cent mille francs !

– Nous avons examiné ses comptes : vous saviez qu'il n'était pas en mesure d'honorer ses engagements ?

– Il prétendait que si, mais qu'un délai de quelques mois lui permettrait de surmonter un problème momentanément de trésorerie. Je ne l'ai pas cru et, de toute façon, j'étais bien décidée à refuser.

– Vous l'avez donc rencontré pour lui signifier votre refus ?

– Oh ! Il savait déjà à quoi s'en tenir par mes lettres. Mais c'est vrai, comme je voulais que les choses soient bien claires, surtout qu'il ne s'imagine pas que je pouvais encore changer d'avis, je suis passée à la librairie pour lui confirmer ma résolution. Il ne fallait plus qu'il spéculât sur ma faiblesse habituelle. Il n'avait qu'à se débrouiller autrement !

– En empruntant à ses parents ?

Elle le regarda interloquée :

– Vous les connaissez ? Ça, je peux vous affirmer que pour rien au monde il ne se serait abaissé à leur

demander de l'argent. Ils auraient été trop contents !

– En vendant, peut-être ?

Elle s'esclaffa :

– Lui, vendre sa librairie ? Vous plaisantez !

– Alors, houleuse, la rencontre ! suggéra logiquement l'inspecteur.

Elle s'empressa de répondre :

– Même pas ! Il savait très bien dire les pires vacheries sans élever la voix. C'était même sa spécialité !

L'inspecteur se dit qu'elle cachait mal sa rancœur sous le ton forcé de la dérision.

Il demanda :

– Et ça s'est passé précisément quand, cette dernière entrevue avec votre mari ?

– Mon "ex" ! corrigea-t-elle, un peu agacée.

Puis elle laissa encore passer quelques secondes avant de répondre à la question de l'inspecteur :

– Dans l'après-midi. Celle qui a précédé sa mort !

Mais elle ajouta aussitôt, avec dans la voix une sorte de colère :

– Je sais, mais c'est comme ça !

Le ton excédé de quelqu'un qui entendait aller au-devant de toutes les objections !

Mme Graffin, ex-épouse Malaval, situait son passage à la librairie au milieu de l'après-midi, et elle jurait avoir quitté son ex-mari, pas très content d'elle certes, mais en parfaite santé, et cela avant la fermeture. Elle ne se souvenait même pas avoir aperçu ce poids en forme de canard dont on lui disait que c'était l'arme du crime.

Le malheur pour elle était de ne rien pouvoir prouver qui interdirait à l'inspecteur de l'impliquer dans un des scénarios dont il avait le secret. Pour lui, si Mme Graffin avait rendez-vous ce jour-là à la librairie avec son "ex", ce n'était pas du tout au milieu de l'après-midi comme elle le soutenait, mais bien après la fermeture comme il était logique entre deux personnes qui avaient

à débattre d'une question de la plus haute importance sans risquer d'être dérangées.

L'inspecteur retenait toujours l'hypothèse que les préliminaires s'étaient déroulés dans le calme, puis que les choses s'étaient gâtées lorsque l'ex-épouse avait confirmé qu'il ne serait pas question pour elle de transiger. Elle voulait son fric! On avait alors échangé quelques vérités pleines d'aigreur. Logique! Mais à ce jeu-là, il se disait qu'on était en droit d'imaginer Mme Graffin moins créative ou plus vulnérable que son "ex" :

– Ma pauvre fille, regarde-toi et tu verras que...

Bref, à court d'arguments, rageuse, elle s'était saisie du presse-papiers qu'elle prétendait ne pas avoir vu – évidemment! – et elle avait éteint une fois pour toutes dans le regard noir du libraire cette petite flamme ironique qu'elle n'avait jamais pu voir s'allumer sans se sentir agressée, humiliée peut-être!

Une version qui aurait pu tenir la route, si elle n'était pas venue, une fois encore, buter sur le comportement trop bien maîtrisé du meurtrier, et donc peu compatible – l'inspecteur en avait conscience – aussi bien avec un geste de colère de l'ex-épouse qu'avec un réflexe d'autodéfense de l'ex-employée.

D'autant qu'il restait toujours à expliquer la fouille de l'appartement! Du tourisme, dans le seul but de donner le change? Pour y chercher quelque chose de précis, mais alors quoi?

Et puis comment définir – enfin, dans l'hypothèse où la culpabilité de Mme Graffin serait retenue – le rôle de l'insaisissable Babette dont il était difficile d'attribuer la disparition à une simple coïncidence?

En attendant des nouvelles de ce "témoin" capital, les enquêteurs examinèrent avec une certaine minutie les papiers du libraire et, en priorité, son carnet d'adresses.

A première vue, rien ne permettait d'orienter utile-

ment l'enquête à partir de ces données-là. Comme il était à prévoir, de nombreux clients se situaient en Région Centre ou dans les pays de la Loire. La ville de Bourges et les localités toutes proches, mais aussi Orléans, Nevers et la Charité sur Loire, étaient bien représentées.

Puis ils eurent la curiosité de s'intéresser au dernier catalogue que le libraire venait d'expédier. Il en restait plusieurs dizaines d'exemplaires qu'il avait l'habitude de réserver à sa clientèle de passage.

Remarquable était le soin apporté à la rédaction des courtes notices présentant ouvrages ou documents. Malaval y soulignait la rareté des éditions originales ou des exemplaires de tête, numérotés et signés, qu'il proposait. La présence des illustrations, des photographies, était soigneusement rapportée. Même la qualité du papier, l'aspect et l'état de la couverture étaient évalués avec précision et apparente objectivité. Il n'était pas rare de lire : *exemplaire défraîchi ou quatrième de couverture tachée, manque la page de faux titre, dos fragile, etc.*, au même titre que : *bel exemplaire, élégante deuxième édition, très bon état*, ou encore : *état exceptionnel*, etc. Naturellement, tout envoi autographe signé faisait l'objet d'une mention spéciale, souvent d'une citation : "*à Jean Tortel, très affectueusement Paul Éluard*", et quelquefois d'une reproduction en fac-similé qui pouvait occuper une demi-page du catalogue.

Du beau travail !

Les prix attirèrent ensuite l'attention des enquêteurs. Généralement modestes, autour de quelques centaines de francs, ils pouvaient atteindre plusieurs milliers de francs et bien au-delà puisqu'il leur arrivait de dépasser le million de centimes. Pourtant, en une occasion, unique dans ce dernier catalogue et donc remarquable, la mention du prix avait été remplacée par l'invitation : *nous consulter*.

Interrogée à ce propos, l'ex-épouse avait confirmé que ce n'était pas une pratique habituelle du libraire qui

attribuait sans doute à ce document particulier une valeur exceptionnelle.

Il s'agissait d'un manuscrit.

*Le Coudray Armand – Testament olographe du grand écrivain régional, daté de l'hiver 1994, soit quelques mois avant son décès. Cet exemplaire manuscrit, aux dimensions d'un feuillet recto verso, sera utilement confronté à sa version notariée. On y verra que la dilection d'Armand Le Coudray pour l'occultisme et l'ésotérisme l'avait conduit à envisager, pour sa succession, d'étonnantes dispositions. Document éclairant sur la vie et l'œuvre d'un écrivain contemporain très médiatique. Pour le prix, nous consulter.*

Aucun inspecteur n'avait eu la tentation de lire les sagas interminables par lesquelles Armand Le Coudray évoquait sa province du Berry en s'employant à retrouver, à travers la trame des existences modernes, les survivances d'une tradition archaïque un peu inquiétante, parfois inavouable.

Mme Graffin, qui pratiquait l'écrivain, leur expliqua que le credo de Le Coudray était que les peuples, comme les individus, ne guérissent jamais de leur jeunesse, ce qui l'autorisait à raconter, dans un contexte moderne, des histoires de rebouteux et de "jeteux de sort" qui rencontraient pas mal de succès. Elle avançait qu'il y avait une large clientèle pour ces récits bien construits dans lesquels son sens du mystère faisait bon ménage avec une écologie vague qui avait l'avantage de caresser les nostalgies de ses lecteurs.

Ses récentes déclarations en faveur de l'occultisme et des médecines parallèles avaient eu un vrai retentissement. On l'avait alors beaucoup vu sur les plateaux de télévision où il avait surpris par sa maigreur et ses cheveux rares. L'explication en serait donnée un peu plus tard, avec son décès. Dans les années quatre-vingt, déjà, mais avec moins de véhémence, il est vrai, il avait accordé publiquement son soutien à une ministre qui venait de créer une Fondation de recherche sur les "thé-

rapeutiques alternatives”, avant de sombrer dans un délire mystique qui fit les délices des médias et d’être impliquée dans l’affaire “du sang contaminé” où elle se distingua avec sa formule inoubliable : “*Responsable, mais pas coupable*” !

Armand Le Coudray venait d’atteindre la cinquantaine quand on avait annoncé son décès au printemps dernier. La presse, écrite ou parlée, avait évoqué un cancer du poumon contre lequel il s’était battu pendant plus de deux ans. Elle s’était également fait l’écho de la polémique qui avait surgi quand la famille avait décidé de disperser le fonds de sa bibliothèque consacré aux sciences occultes et à la tradition ésotérique.

Il était logique de supposer que c’était après s’être porté acquéreur d’un ou plusieurs lots des livres de l’écrivain, que Malaval avait découvert, peut-être glissé entre deux pages, le testament olographe d’Armand Le Coudray qu’il offrait à la vente dans son dernier catalogue.

Et puisqu’on en était aux suppositions, pourquoi ne pas imaginer qu’il y avait dans ce testament quelque chose que la famille entendait ne pas laisser divulguer ?

La présentation très allusive du libraire suggérait fortement cette possibilité.

L’idéal aurait été d’avoir sous les yeux ce document. Dans l’espoir de le retrouver, la librairie et l’appartement de Malaval avaient été passés au peigne fin par une escouade de flics.

Sans résultat !

Dans ces conditions, pouvait-on penser que le vol du testament avait été le véritable motif du crime ? Que quelqu’un avait voulu s’emparer du précieux document en évitant d’avoir à payer la somme sans doute jugée exorbitante que le libraire exigeait pour la transaction ?

Mais alors, qui ?

Les policiers se préparaient à interroger Mme Le

Coudray sur cette délicate question, quand l'épouse de l'écrivain, prenant les devants, demanda à être entendue par le juge d'instruction chargé du dossier, auquel elle ne se présenta pas seule, mais en compagnie de sa fille Élisabeth.

La mystérieuse Babette était retrouvée !

Les journaux titrèrent sur ce coup de théâtre et s'employèrent à donner, en dépit du secret de l'instruction, une idée assez précise de la déposition des deux femmes.

*Armand Le Coudray étant décédé en avril 1995 ab intestat, sa succession avait été normalement dévolue à sa fille Élisabeth, dite Babette, et, pour la quotité disponible, à Mme Le Coudray, qui bénéficiait d'une donation entre époux.*

*En septembre, la succession venait de se régler quand Mme Le Coudray reçut de M. Malaval, libraire à Paris, une lettre par laquelle il lui signifiait avoir découvert un testament olographe de l'écrivain, dûment daté et signé.*

*Le libraire soulignait à la fois l'intérêt littéraire et l'importance juridique d'un document qui, d'après lui, désignait comme légataire un empirique, auteur d'un traitement miracle contre le cancer.*

*Le nom du charlatan (le mot est de Mme Le Coudray) n'était pas mentionné.*

*Le libraire précisait dans cette lettre qu'il avait cru plus correct d'offrir en priorité à la veuve du grand écrivain la possibilité d'acquérir ce document capital avant de se résoudre à l'inscrire à son prochain catalogue, qui sortirait en décembre, suivant ses procédés commerciaux habituels. Le montant de la transaction ainsi suggérée n'y figurait pas.*

*Contact pris par téléphone avec le libraire Malaval, Mme Le Coudray avait su qu'il exigeait deux cent mille francs pour un document qu'il refusait de confier à une expertise. Il aurait fallu faire confiance à ce maître*

*chanteur d'un nouveau genre (L'expression est encore de Mme Le Coudray) !*

*C'est alors qu'Élisabeth Le Coudray avait imaginé de se loger à proximité de la librairie, puis de se faire embaucher par le libraire qui recrutait volontiers des étudiantes, surtout quand elles étaient jolies. Son objectif était, pour le moins, d'obtenir une photocopie de ce testament qui paraissait tomber du ciel, même s'il n'était guère contestable que l'écrivain, se sachant condamné, avait eu recours à quelques praticiens des médecines parallèles et jusqu'à de vulgaires guérisseurs. Les deux femmes ne faisaient d'ailleurs aucune difficulté pour admettre qu'elles auraient préféré éviter que sa maladie et ses souffrances fussent livrées à la curiosité du public.*

*Ainsi, à la suite de cette lettre et pendant trois mois, d'octobre à décembre 1995, Mlle Le Coudray avait tenté en vain d'inventorier le fouillis insensé et décourageant de la librairie où elle pensait pouvoir trouver le testament. Elle avait même participé à la mise au point minutieuse du catalogue sans pour autant avoir eu seulement l'occasion d'apercevoir le fameux document qui y était inscrit.*

*Désormais convaincue de ne pas pouvoir aboutir, Mlle Le Coudray se préparait à profiter des vacances de Noël pour mettre un terme à une entreprise sans espoir quand la charmante vieille dame qui la logeait lui avait annoncé la fermeture incompréhensible de la librairie et l'intervention probable de la police. Babette avait aussitôt décidé de disparaître afin de ne pas risquer d'avoir à justifier de son identité.*

*Elle insistait sur ce point capital : au moment de sa disparition, absolument personne ne soupçonnait qu'un meurtre pouvait avoir été commis sur la personne du libraire et on se contentait d'évoquer un possible malaise. Pour elle, il s'agissait uniquement de sauvegarder son incognito !*

*A partir de là, l'enquête s'était enlisée.*

Il était vite apparu aux enquêteurs que depuis toujours, Armand Le Coudray entretenait des relations suivies avec toute une nébuleuse de guérisseurs, rebouteux, radiesthésistes, magnétiseurs, naturopathes, empiriques de tout acabit, dont il connaissait les officines, y compris celles qui se dissimulaient parmi les écarts discrets de la campagne berrichonne.

Ils établirent qu'il consultait très régulièrement une voyante de haute volée ayant pignon sur rue à Bourges et qui ne se gênait pas, depuis le décès de l'écrivain, pour confier aux journaux locaux qu'elle lui avait depuis longtemps annoncé ce cancer du poumon qui devait l'emporter. Il est vrai que l'exploit pouvait paraître assez mince puisque ce client-là, avant son opération, devait fumer même dans ses rêves, à en juger par la couleur de ses doigts et sa façon fébrile d'allumer une sèche avec le mégot incandescent de la précédente.

Ils avaient pourtant réussi à localiser un généraliste parisien, interdit d'exercer, qui avait été en relation avec Armand Le Coudray pendant sa maladie. Ce docteur en médecine, aux allures de gourou, possédait une résidence en Sologne d'où il continuait de proposer un traitement contre le cancer qui excluait chirurgie et chimiothérapie, allait jusqu'à bannir les médicaments antidouleur, en vertu du principe étonnant qu'il fallait *"laisser les cellules mauvaises se concentrer dans la tumeur"*.

Ça ne s'invente pas !

Le plus fort était que ce type avait encore des partisans en dépit des mises en garde des plus grands spécialistes et de tous les grelots que lui accrochait la justice !

L'écrivain avait très bien pu tenter l'expérience, peut-être même à l'insu de son épouse et de sa fille qui ne désiraient manifestement pas éclairer la police sur ce point précis. Mais il fut de toute façon impossible d'établir le fait. Une garde à vue prolongée ne permit pas davantage de faire craquer ce médecin radié qui mettait

une intelligence certaine au service de sa paranoïa. Il fallut renoncer à l'inculper même si les données vérifiées de son emploi du temps n'éliminaient pas formellement l'éventualité d'un aller retour jusqu'à Paris le jour de la mort du libraire.

Elle n'était pas si vieille dame que ça. Combien? Soixante-douze? Soixante-treize? Charmante, ça oui, avec ses cheveux blancs et son tailleur gris.

Souriante. Élégante.

Elle était venue demander le jeune inspecteur – tu parles, quarante ans, facile! – qui l'avait interrogée à propos de Babette et de M. Malaval.

– Malaval, vous savez bien, le grand barbu qu'on a retrouvé sous les livres de sa librairie!

L'inspecteur était là. Ça tombait bien!

Il s'était empressé pour accueillir la vieille dame.

Il l'avait fait asseoir à côté d'un ordinateur qu'elle avait regardé d'un air soupçonneux.

– Je vous écoute, Madame, dit l'inspecteur.

Elle tourna la tête vers lui et sourit gentiment :

– Oh! C'est très simple! Monsieur l'inspecteur. Je suis venue vous dire que c'est moi qui ai tué M. Malaval, le libraire, avec le canard de Suse. Le presse-papiers si vous préférez!

Il encaissa le coup. Logique! Mais il se reprit aussitôt et l'invita à poursuivre.

– Je vois bien que ça vous étonne! Vous vous dites que je ne peux pas avoir fait ça, que je suis trop vieille ou pas assez forte pour ça, que sais-je? Détrompez-vous! C'est bien moi!

– Mais pourquoi? Comment? interrogea doucement l'inspecteur. Expliquez-moi... J'aimerais comprendre.

Elle prit le temps d'une longue respiration :

– Babette, enfin Mlle Le Coudray, est restée chez moi à peu près pendant trois mois. Trois mois de bonheur, M. l'inspecteur! Voyez-vous, elle n'était pas

comme toutes les autres jeunes filles qui ont habité chez moi. Et pourtant toutes ont su se montrer charmantes à leur façon. Mais avec elle, c'était différent, elle était d'une autre nature.

Elle essuya avec coquetterie une poussière imaginaire sur le revers de son tailleur gris.

– Comment vous expliquer les choses? Comprendrez-vous si je vous dis que, sans lui ressembler vraiment, Babette m'a tout de suite rappelé la fille que j'ai perdue dans un accident de voiture. Elle avait à peu près son âge, sa gentillesse, ce côté à la fois raisonnable et spontané. Quand vous m'avez interrogée la première fois, je crois vous avoir parlé d'une madone à la Botticelli.

Elle sourit :

– Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Car Babette n'est ni un tableau de maître ni une gravure de mode, mais une jeune fille bien réelle, bien vivante, attentive aux autres, à la fois chaleureuse et réservée, et pour toutes ces raisons, vraiment attachante.

Elle dut sentir que l'émotion risquait de la gagner, car elle s'accorda une pause de quelques instants avant de poursuivre calmement :

– Bref, peu avant... disons la fatale soirée, elle m'a annoncé qu'elle ne reprendrait pas sa chambre chez moi après les vacances de Noël. Ce fut un choc! C'est aussi à ce moment-là qu'elle m'a révélé qu'elle m'avait menti. Qu'elle m'avait donné une fausse identité. Elle en était désolée. Je lui ai dit que je m'en doutais un peu et que ça n'avait aucune espèce d'importance. Babette, c'était suffisant. Mais elle tenait quand même à se justifier. Alors elle m'a longuement parlé du testament. De l'attitude trouble du libraire. De sa déception à elle de ne pas avoir pu au moins jeter un coup d'œil sur ce document douteux.

Il interrompit l'audition pour aller lui chercher une boisson chaude. Elle aurait peut-être préféré continuer sur sa lancée, mais elle s'empara machinalement du

gobelet en carton que l'inspecteur avait placé devant elle et se mit à boire à petites gorgées élégantes.

Elle reprit :

– Je connaissais assez bien le libraire Malaval auquel je commandais régulièrement les ouvrages qui m'intéressaient. J'ai donc décidé d'aller bavarder un peu avec lui. Il ne pouvait pas me refuser ça. J'ai choisi l'heure de la fermeture pour avoir toutes les chances de le trouver seul et je me suis présentée à la petite porte de derrière qui ouvre en bas de mon escalier. Vous la connaissez : c'est très pratique. M. Malaval m'a aussitôt invitée à entrer dans son repaire. Il m'a dit avec un sourire qui m'a semblé un peu forcé que c'était le jour des visites inattendues, car il venait justement d'en finir avec celle, moins agréable selon lui, de son ex-épouse. Nous avons encore parlé de choses et d'autres et puis...

L'inspecteur nota qu'à ce moment le regard clair de la vieille dame avait pris une étrange fixité :

– Vous savez, je n'avais rien prémédité. Les choses se sont enchaînées d'elles-mêmes. J'ai d'abord posé quelques questions anodines sur le testament d'Armand Le Coudray. Malaval s'est montré tout de suite réticent, presque désagréable. Pour quelqu'un qui parlait volontiers avec ses clients, il faut croire que ce n'était pas le bon sujet de conversation. J'ai insisté en lui demandant de me montrer le document. Il m'a dit sèchement qu'il regrettait, mais qu'il ne prenait pas le risque de laisser dans sa boutique un manuscrit de cette importance. Il le conservait bien au chaud dans son appartement. Ce fut très exactement sa formule. J'ai voulu au moins savoir à quel prix, il comptait le négocier. Il n'en était pas question non plus ! Curieux, non ?

La vieille dame raffermi sa voix avant de continuer :

– J'étais trop bien partie pour en rester là. Il était clair qu'en dépit de sa présence dans le catalogue, le prétendu testament de l'écrivain n'était pas destiné au tout venant de la clientèle. Babette m'en avait assez dit

pour comprendre que Mme Le Coudray était bien l'unique cible du libraire. Le document lui était réservé à un prix qui ne regardait personne d'autre ! Son attitude à mon égard le confirmait. Pourtant, j'ai voulu en avoir le cœur net.

Elle reposa son gobelet avec précaution sur le bureau de l'inspecteur et sa voix entra dans un autre registre, son ton devint cinglant, exactement comme si elle avait encore le libraire devant les yeux :

– Dites-moi, M. Malaval, n'y aurait-il pas, derrière tout ça, un vilain petit chantage ? Enfin, vous savez fort bien qu'il n'y a pas de version notariée de ce testament qui risquerait, s'il était authentique, de remettre en cause tout ou partie de la succession. Alors, vous êtes un maître chanteur, M. Malaval ?

Puis elle retrouva tout son calme :

– A son visage et à ses yeux soudain parcourus par une sorte de colère froide, j'ai compris que j'étais peut-être en danger. Il n'a pas haussé le ton, mais il a prétendu me mettre dehors et je crois bien qu'il m'a dit d'une voix sifflante, méconnaissable, que je n'étais qu'une vieille conne qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Je vous assure ! Comme en même temps, il me poussait brutalement vers la sortie, j'ai été déséquilibrée, et il me semble bien que ma main s'est raccrochée à ce presse-papiers dont on a tant parlé... Vous savez, le canard de Suse ! Pour le reste, vous êtes au courant. Les clés... L'appartement... Il est bien sûr inutile de vous préciser que le testament en question n'existe plus ! De toute façon, c'était un faux !

Elle était à nouveau, détendue, souriante.

Ce fut au tour de l'inspecteur de reprendre ses esprits :

– Mais pourquoi venir maintenant ? Ce n'est pas... très logique !

– Pourquoi ? Difficile à dire ! M. l'inspecteur.

Elle sembla fouiller au plus profond d'elle-même :

– Des remords ? Peut-être bien, mais je n'en suis pas

certaine. De toute façon, ce type était une crapule. Non, plutôt les effets imprévus d'une solitude devenue encore plus insupportable depuis la disparition de Babette. Me croirez-vous si je vous dis que son départ précipité, a été pour moi un peu comme si, à nouveau, je revivais la disparition de ma propre fille? Et cette fois, je n'avais plus personne auprès de moi pour me soutenir... Ni présence. Ni coup de téléphone. Rien! Vous voyez ce que je veux dire?

Sa voix se perdit dans un long silence au bout duquel elle ajouta de sa voix douce et dans un sourire :

– Et puis, maintenant, je sais qu'elle viendra me voir.

L'inspecteur laissa paraître son étonnement. Alors, elle dit tranquillement :

– Oui! Quand je serai en prison!



## LE “SESQUE” DES ANGES

*Le crime est l'ultime échec de la parole.*

J-M Bessette, *Sociologie du crime.*

Après les faits divers, ce que je préfère dans les journaux et les magazines, c'est le courrier des lecteurs.

A une époque, j'ai sérieusement envisagé de me lancer dans une étude qui aurait porté sur les publications de toute une année relevées dans un journal d'information générale et plusieurs magazines spécialisés. Grâce aux contributions de quelques amis, j'avais même commencé à rassembler une belle documentation.

Mais je ne disposais pas d'assez de temps, ma santé me donnait déjà pas mal de soucis, et j'ai dû renoncer, comme il arrive souvent avec les projets, y compris ceux qui nous tiennent le plus à cœur.

Ça partait bien, pourtant, car la matière est abondante !

C'est que sur tous les sujets que l'actualité propose, les lecteurs ont une étonnante capacité à réagir. Il n'est pas de domaine où ils s'estiment incompétents, et la sélection effectuée par les journalistes fait régulièrement émerger les formulations les plus percutantes, que ce soit dans la louange ou dans l'indignation.

L'humour, parfois grinçant, y tient une place prépondérante, ce qui suffit peut-être à expliquer l'attrait que ces courriers exercent sur les autres lecteurs.

Sur moi-même, en tout cas !

Toujours est-il qu'il n'était resté de mes projets qu'un gros dossier serré par une sangle, qui squattait le haut d'un placard en attendant de finir à la poubelle.

J'évoque cette éventualité, car je sais à présent que me défaire de ces papiers inutiles et encombrants eût été de beaucoup préférable.

Mais alors comment aurais-je pu m'y résoudre ?

Je venais d'emménager dans l'immeuble depuis un mois à peine quand une jeune femme d'une trentaine d'années, une institutrice qui vivait seule tout comme moi-même, y avait été retrouvée étranglée dans son appartement.

En s'appuyant sur les déclarations policières, les journaux expliquaient que la jeune femme était certainement montée dans l'ascenseur en compagnie de son assassin qui avait dû s'arrêter soit à l'étage précédent soit à l'étage suivant pour rejoindre ensuite discrètement sa future victime au moment précis où elle ouvrait sa porte. Le scénario tout à fait plausible était qu'il avait brusquement surgi derrière elle, qu'il l'avait poussée dans son entrée et qu'il l'avait aussitôt étranglée avec la solide cordelette de nylon qu'on avait retrouvée sur les lieux.

Personne n'avait rien vu, rien entendu. Rien ne semblait avoir été dérobé dans l'appartement, et la jeune femme n'avait pas subi de violences sexuelles. Mais on l'avait retrouvée allongée sur le dos à même le sol, la jupe bizarrement remontée sur la tête et la petite culotte descendue à mi-cuisses.

Le meurtrier avait ensuite quitté l'appartement en laissant les clefs sur la porte.

C'est ce qui avait alerté les voisins.

Le fait divers s'étala dans la presse avec une photo, toujours la même, sur laquelle on voyait l'institutrice sourire timidement à l'objectif.

Pour moi, cette photo fut un choc.

Je ne connaissais pas la personne qui y figurait, mais j'avais le sentiment étrange de l'avoir déjà vue. Il est vrai que nous habitons le même escalier et que depuis un mois que j'étais là, j'avais très bien pu la croiser sur son palier, la rencontrer chez la gardienne ou même dans l'ascenseur.

Comme son meurtrier !

Mais non, ce n'était pas ça. Je l'avais déjà rencontrée, sans doute plusieurs années auparavant, oui, mais autre part que dans notre immeuble, et je ne pouvais éviter de me laisser envahir par une sorte de malaise que venaient encore renforcer les circonstances sordides de sa mort, et notamment tous les détails obscènes rapportés avec complaisance par les journaux sur la disposition du corps tel que l'avait abandonné l'assassin.

Cette femme, je l'avais déjà rencontrée, c'était pour moi une certitude, mais où ?

La réponse me fut encore fournie dans les jours qui suivirent par la presse qui indiqua que cette institutrice avait participé avec sa classe de maternelle, au début des années quatre-vingt-dix, à une émission télévisée sur l'éducation sexuelle. On précisait que cette émission, qui s'était déroulée en plusieurs séquences, avait fini par susciter pas mal de polémiques.

Cette fois, les choses étaient claires !

Je me souvenais à présent de cette série intitulée "*Lesque des anges*" et consacrée à l'éducation sexuelle des tout jeunes enfants. Il y avait été beaucoup question de petites graines. Les enfants avaient été invités à observer le comportement intime des lapins ou des hamsters, je ne sais plus trop, et au bout du compte, sous la conduite de la maîtresse, ils avaient été amenés à baisser leurs culottes afin de pouvoir à loisir comparer les particularités de leurs jeunes anatomies.

La maîtresse qui dirigeait les opérations, il n'y avait aucun doute possible, c'était cette jeune femme qui venait d'être sauvagement étranglée et dont la photo se trouvait aujourd'hui dans tous les quotidiens. Quant aux

réactions provoquées par cette émission, je me dis que je serais bien malheureux si je n'en trouvais pas quelques traces dans mon gros dossier, parmi les "courriers" de l'époque.

Ce ne fut pas un mince travail que d'inventorier plusieurs centaines de feuilles sur lesquelles j'avais collé les coupures de presse récoltées, en les accompagnant parfois de quelques brefs commentaires, mais en omettant d'y faire figurer clairement la date de parution et le thème abordé.

Sans la ressource de me repérer rapidement sur des titres comme c'est possible avec des articles, je me trouvais dans l'obligation d'au moins parcourir tout ce que j'avais rassemblé et qui avait paru en vrac sous les rubriques *On nous écrit*, *Ça va mieux en le disant*, ou simplement *Courrier des lecteurs* ou même *Courrier* tout court. Je dois aussi reconnaître – alors qu'un mot, le plus souvent, aurait pu suffire à identifier le thème de chacun – que je me laissais presque toujours prendre au piège de ces billets singuliers dont j'avais totalement oublié le contenu et que je finissais par relire de bout en bout.

Certains étaient pourtant assez longs, en dépit des coupures pratiquées, comme on le voit aux pointillés qui jalonnent un courrier en provenance de Bretagne, et que j'avais sans doute sélectionné pour son humour involontaire :

*Je tiens à vous informer de mon indignation après la lecture du "Jésus" de Jacques Duquesne, ouvrage dont vous avez rendu compte de façon scandaleusement favorable dans votre dernier numéro... Que reste-t-il de la vérité des Évangiles à travers les élucubrations de cet hérétique? Non seulement ce monsieur ose contester la virginité de Marie en la dotant d'une flopée d'enfants, mais il fait de Joseph un pauvre crétin dont la femme a été engrossée par un petit loubard – appelé Saint-Esprit*

*par ironie, sans doute en raison d'un médiocre Q. I. On se croirait dans un film de Pialat ! Sous la plume diabolique de ce monsieur qui se dit catholique – Mon Dieu ! – la vierge des cathédrales n'est plus qu'une vénus de banlieue, une triste madone des H.L.M !... A-t-on le droit de fouler ainsi au pied les choses les plus sacrées ?... A-t-on le droit de recommander un tel livre sans trahir la confiance de ses lecteurs... ?*

*Armand Le Moal*

Mais le plus souvent, l'auteur du courrier mettait en œuvre une stratégie où la brièveté du propos et un humour bien contrôlé lui donnaient quelques chances supplémentaires d'être publié sans même avoir à subir ces amputations toujours redoutées :

*Vous faites état de l'hospitalisation du Président des États-Unis, épuisé – dites-vous – par les efforts consentis en faveur de la guerre du Golfe. Pensez-vous pouvoir ainsi nous attendrir ? Il conviendrait plutôt de nous le montrer rongé par le poids de ses remords tandis qu'il déclarerait à Mme Barbara Bush, sa femme, venue à son chevet : quelle connerie la guerre, oh Barbara !*

*Claude Touret*

*Votre chroniqueur rapporte les propos suivants de Woody Allen : "Le cerveau est mon deuxième organe préféré". Alors, je m'interroge ? comment identifier l'autre organe qui mérite les préférences du cinéaste ? S'agirait-il du cœur ou bien faut-il envisager quelque chose de plus bas ? Hélas, je me rends compte que le mot "bas" est ambigu puisqu'il peut aussi bien servir à préciser une localisation : ex. Demain, elle enlève le bas, qu'à marquer une intention péjorative : ex. Dans cet animal, il n'y a pas de bas morceaux. Que dire ? Je vous en supplie, éclairez-moi ! Ne me laissez pas dans ma terrible incertitude !*

*Antoine Pernet*

*Je lis qu'en Italie, on a décidé "d'offrir" au contribuable la possibilité de verser à l'Église un don égal à 0,8% du montant de ses impôts sur le revenu. C'est, indiquez-vous, pour cette raison qu'on entend désormais là-bas des publicités du genre : "Sans ton aide, on ne peut pas faire de miracle !" Ne croyez-vous pas qu'il serait plus honnête d'ajouter : "Avec ton aide, non plus, d'ailleurs !"*

*Louis Vernier*

En dépit de mes flâneries à travers la masse de ces documents que je retrouvais avec trop de plaisir, je finis par tomber sur celui dont je prévoyais qu'il me fournirait une clef pour comprendre et peut-être même élucider l'assassinat de l'institutrice.

Dès les premiers mots, je sus que j'avais vu juste.

En affectant ironiquement de réclamer, au nom des enfants déculottés, une réciprocité de la part de la maîtresse, et de s'interroger sur les principes qui l'avaient autorisée à s'exclure elle-même de ce strip-tease pédagogique, il apparaissait clairement que l'humour de ce billet qui s'attaquait au "sesque des anges" n'était que l'alibi mal dissimulé d'une inquiétante et dangereuse agressivité.

Pour dire les choses crûment, il me semblait évident que, sous couvert d'ironie, l'auteur de ce courrier contestataire, un certain Daniel Maujean de Paris, devait à sa propre frustration les motivations réelles et profondes de sa critique. N'osait-il pas déclarer dans son billet :

*"Tout petit à l'école, j'étais comme tous mes petits camarades, très intéressé par ce qu'il pouvait y avoir sous les jupes de ma maîtresse... Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu percer ce fabuleux secret..." ?*

Selon moi, la solution était là !

Pour tout comprendre, il suffisait de rattacher ces propos à l'étrange mise en scène qui avait suivi le

meurtre de l'institutrice : cette jupe relevée sur le visage comme un voile opaque et ce sous-vêtement tiré vers le bas qui découvrait le sexe disaient clairement que la mort de la jeune femme avait été la juste sanction de son impudeur, le prix qu'elle avait dû payer pour son inadmissible transgression !

Ce fut ce qui m'incita à écrire au commissaire de police du quartier en lui adressant, collé sur une feuille déjà un peu jaunie, le courrier de ce Daniel Maujean qu'il saurait retrouver, je n'en doutais pas, avec un mot d'accompagnement qui détaillait les attendus théoriques de mon ingénieuse hypothèse.

La suite fut pour moi totalement incompréhensible.

Quarante-huit heures plus tard, sous la conduite d'un juge d'instruction qui se montra toutefois courtois et presque bienveillant, les flics débarquaient chez moi en m'accusant tout simplement d'être l'assassin de l'institutrice dont le seul tort avait été, selon eux, d'habiter dans mon escalier.

Ils avaient bien reçu ma lettre, merci !

Ils semblaient également très bien connaître mes différents séjours en maison de santé et, pour un peu, les doses de tranquillisant qu'on m'y aurait administrées. Ils avaient soigneusement étudié mon emploi du temps et pensaient avoir formellement établi que j'étais dans l'immeuble à l'heure supposée du crime. Pour achever de me confondre, après avoir fouillé mon appartement en mettant tout en l'air, ils prétendirent qu'il manquait soixantedix centimètres à une drisse en nylon de douze mètres que je venais d'acheter pour changer les cordelettes du séchoir à linge qui se remonte au-dessus de la baignoire.

Comme je voulais encore protester de mon innocence, le juge m'expliqua qu'à l'évidence j'avais refoulé l'acte dont on m'accusait, et cela au point de l'avoir complètement évacué de ma mémoire, mais que, malheureusement pour moi, j'avais en quelque sorte

signé mon crime avec ce bout de corde et en dévoilant ce qu'il appelait avec un contentement certain mon *identification obsessionnelle à l'auteur du courrier*.

Je le regardai avec étonnement.

Il me montra quelques lignes, indiscutablement écrites de ma main, qui figuraient au dos de la feuille que j'avais adressée au commissaire et auxquelles je n'avais prêté aucune attention lors de mon envoi.

J'avais rédigé ça quand ?

Et puis quelle importance cela pouvait-il avoir ?

– Vous reconnaissez votre écriture ?

Comment faire autrement !

Et je lus avec perplexité ce commentaire oublié qui, paraît-il, me dénonçait mieux qu'un simple aveu :

*Je me dis que je n'ai pas été plus chanceux que ce malheureux lecteur. Et pourtant, moi, il y a une trentaine d'années à peu de choses près, j'ai failli percer le mystère. J'étais alors au cours préparatoire et j'avais une "maîtresse", laide et acariâtre, dont la punition favorite consistait à mettre les mauvais sujets de mon espèce à la niche sous son bureau où elle s'installait ensuite tranquillement, ouvrant ainsi un champ ténébreux à de terrifiantes investigations...*

## LA SIMCA CHAMBORD

*Au fond, c'est de l'altruisme d'acheter une voiture à effet ; tout est pour les autres.*

Christiane Rochefort, *Les Stances à Sophie*.

Dans le village, la camionnette tourna sur la droite, juste devant l'auberge, monta quelques dizaines de mètres entre les maisons, puis s'engagea sur la gauche en direction de la forêt qu'on apercevait là-bas.

Le conducteur, qui avait rétrogradé pour franchir la petite côte, relança son moteur fatigué.

Il recommença la manœuvre un peu plus loin dans un virage serré au lieu-dit La Bidonnerie, signalé par une simple pancarte en bois plantée dans l'herbe au bord de la route, juste à l'entrée de trois ou quatre bâtiments à demi écroulés et disposés autour d'une cour. En passant, il avait eu le temps de remarquer la présence d'une automobile. Pas une épave comme il serait parfaitement concevable en pareil lieu, non, un véhicule à l'évidence en bon état de marche et dont la carrosserie étincelante contrastait avec l'impression d'abandon que donnait l'environnement. Il se fit la remarque que ce devait être une Simca Chambord dans sa version bicolore, avec ses ailes et ses chromes à l'américaine.

De quoi le distraire pendant quelques instants.

La camionnette roulait à présent sur une longue

ligne droite. En face et sur sa gauche, la forêt était toute proche avec, sous le soleil de septembre encore vif, de belles couleurs automnales accrochées aux branches.

Le conducteur voulut abaisser la vitre de sa portière pour balancer son mégot et respirer une goulée d'air matinal. La manivelle résista. Il se tourna légèrement pour tenter de voir ce qui bloquait sans tout à fait quitter la route des yeux.

A ce moment précis, il perçut le bruit sec d'une détonation, la vitre toujours en position haute vola en éclats, et une douleur fulgurante aussitôt suivie d'un black-out total entra par son œil gauche.

La camionnette inclina sa trajectoire vers le fossé où elle rebondit, puis se coucha légèrement.

Sur cette route, le dimanche matin peu fréquentée, combien de temps s'écoula avant l'arrivée des secours ? Ils avaient été alertés par un couple d'automobilistes en Dauphine jaune qui avait rebroussé chemin jusqu'à l'auberge pour trouver un téléphone :

– Le chauffeur a l'air sonné. Qu'est-ce qu'on fait ?

– Vous êtes secouristes ? Non ? Alors, ne touchez à rien, on arrive !

Le blessé, qui avait glissé de son siège et se trouvait bizarrement coincé sous le volant, était en effet sans connaissance, et le médecin qui lui administra les premiers soins repéra immédiatement que son œil gauche n'était plus qu'un vertigineux trou noir.

– Qu'est-ce qui a bien pu se loger là-dedans, un éclat du verre sécurit ? se demandait le toubib en rabaissant ses manches.

Quant à la cause de l'accident, comme ça, sur une ligne droite... Le plus probable était que le conducteur de la camionnette, un homme pourtant jeune et qui paraissait solide dans son treillis de l'armée américaine, s'était brusquement endormi ou avait eu un malaise. En tout cas, les gendarmes n'avaient relevé aucune trace de

freinage sur le revêtement terreux de la route.

La carte d'identité au nom de Philippe Delanoux lui attribuait une bonne trentaine d'années avec une adresse à Paris. Le permis de conduire, en piteux état, présentait une photo peu convaincante. C'était lui, ça, avec ce visage en lame de couteau ?

Les gendarmes avaient aussitôt flairé l'embrouille. D'ailleurs, la carte grise du véhicule, trouvée dans un vide-poches, était au nom d'un antiquaire de Nevers. De quoi relancer les soupçons des gendarmes spontanément enclins à s'interroger sur les relations que ce Parisien pouvait bien entretenir avec une camionnette immatriculée dans le 58 et qu'ils s'efforçaient à présent de redresser.

Le portefeuille contenait pas mal d'argent et la photo d'une jeune femme souriante.

Tandis que l'ambulance évacuait le blessé, les gendarmes enregistrèrent le témoignage du jeune couple d'automobilistes qui s'étaient arrêtés pour les alerter. Des Parisiens qui regagnaient la capitale après avoir passé la fin de leurs vacances dans une localité voisine où ils avaient des amis. Comme les jeunes gens semblaient un peu choqués par le spectacle de cet accident sanglant, l'adjudant leur conseilla d'attendre un peu avant de reprendre la route.

– Vous êtes si impatients de retrouver les fumées de la capitale !

A ce moment, un gendarme parvint à débloquer la double porte au dos du véhicule utilitaire.

Tous s'avancèrent.

Ils se trouvèrent devant ce que tout le monde prit pour un simple bric-à-brac de brocanteur dans lequel l'accident avait introduit un furieux désordre. Puis les gendarmes avisèrent une lourde cantine militaire, qu'ils firent glisser en la tirant vers l'arrière de la camionnette et qu'ils dégagèrent avec l'intention évidente d'exami-

ner son contenu sur le champ.

Il n'y avait pas de cadenas sur le couvercle.

A l'intérieur, soigneusement calé sous une couche de paille et des chiffons gras, apparut un véritable arsenal : des cartouches, des grenades, des pains de plastic, un paquet de détonateurs, des armes de poing de différents calibres, et même un pistolet-mitrailleur en partie démonté.

– Remballez-moi ça, ordonna l'adjudant. On dressera l'inventaire à la gendarmerie !

Puis, il se tourna vers le jeune couple :

– Ce serait mieux de garder ça pour vous, hein !

Il accompagna sa recommandation d'un sourire entendu.

\*\*\*

Au deuxième étage, les deux hommes prévoyaient que les fenêtres de l'appartement, juste au-dessus des magasins, seraient éclairées pendant un bon moment encore. D'en face, malgré les arbres, il était possible de distinguer une mince silhouette qui allait et venait derrière les vitres.

Ils étaient bien renseignés : Philippe Delanoux avait quelque temps partagé l'appartement avec sa sœur Pascale depuis que les vieux, le colonel et son épouse, avaient pris leurs quartiers quelque part dans les pins, à Hossegor. C'était elle qu'ils apercevaient à travers les branches des maigres platanes

– Elle fabrique quoi, au juste ?

– Elle tient un magasin d'antiquités quelque part près du Luxembourg. Elle y passe ses journées, du mardi au samedi, avait confirmé la concierge.

– Et le frère ?

– Oh ! Celui-là, ça fait un moment qu'on ne l'a plus vu dans les parages.

La jeune femme quitta l'immeuble un peu après neuf heures et ils eurent tout le loisir de l'observer pen-

dant qu'elle attendait son taxi à l'angle de la rue. Grande et jolie dans son tailleur clair, classique, élégant. Comme l'attente se prolongeait, elle montra quelques signes évidents d'impatience.

Ils la virent ouvrir la portière d'un geste décidé puis rapidement s'installer quand le taxi s'arrêta à sa hauteur. Ils regardèrent la D.S. s'éloigner avant de traverser la rue et de regagner le boulevard pour atteindre l'entrée de l'immeuble.

Ils passèrent devant la loge encore éclairée de la gardienne et tournèrent à droite, dans un couloir sombre au bout duquel un ascenseur attendait dans sa cage grillagée.

Ils choisirent d'emprunter l'escalier.

Au premier, celui qui portait une mince mallette en skaï, un brun à l'étroit dans son costume, fit un geste pour montrer la plaque de cuivre qui indiquait le cabinet du médecin. L'appartement du dessus devait être conçu sur le même plan.

La porte, avec sa serrure de haute sécurité, ne fit aucune difficulté pour s'ouvrir : ce n'était pas pour rien que, depuis la forêt, ils avaient si patiemment attendu de voir les jeunes gens faire enfin demi-tour avec leur Dauphine jaune et reprendre la direction du village à la recherche des secours. Il avait fallu faire les poches du blessé pour récupérer les clefs. Et sans traîner ! Pas le temps de vérifier si le gars avait vraiment son compte. Mais, c'était tout comme !

Ils étaient maintenant dans une longue entrée qui distribuait toutes les pièces de l'appartement. Meubles anciens, bibelots précieux, tableaux. De quoi faire leurs courses. Mais ils n'étaient pas là pour ça !

Le plus grand dirigeait les opérations avec autorité. Il négligea le grand salon-salle à manger encombré de meubles, et désigna sur la droite un bureau tout en longueur avec un divan étroit poussé sous des rayonnages chargés de livres et d'objets de toutes sortes. Au chevet, sur un meuble bas, dans un cadre métallique, un jeune

homme en tenue de para souriait aux visiteurs.

A l'évidence, c'était ce bureau qui avait servi de chambre à Philippe Delanoux.

Les deux hommes avaient mis des gants. Ils prononçaient un minimum de mots et veillaient à se déplacer avec légèreté sur la moquette. Ils évitaient de trop s'approcher de la fenêtre.

De temps en temps, l'un d'eux s'arrêtait pour venir écouter, derrière la porte d'entrée, la rumeur feutrée de l'escalier. En principe, ils étaient sans appréhension particulière puisqu'ils savaient que la sœur ne rentrerait pas avant le soir.

A un moment donné pourtant, ils se figèrent en percevant soudain le bruit caractéristique de l'ascenseur qui s'arrêtait à l'étage. Des voix proches se répondirent tandis qu'on ouvrait la double porte de la cabine. Puis celle, lourde et métallique, du palier, claqua en se refermant.

Cette fois, les deux hommes se regardèrent avec, sur le visage et dans les yeux, la même expression de surprise. Ils se détendirent quand ils comprirent qu'on ouvrait la porte de l'appartement d'en face.

Ce fut la seule alerte véritable, et ils poursuivirent leurs recherches en s'appliquant à ne pas modifier le strict agencement de la pièce. Placards et tiroirs devaient garder leur apparence en dépit de la fouille méthodique. Chaque livre retrouver sa place exacte après avoir été rapidement feuilleté.

– C'est nickel! chuchota soudain le brun aux épaules de catcheur en tendant à son compagnon une forte enveloppe en papier kraft qu'il venait de dénicher dans le fond d'un tiroir et dont il avait rapidement examiné le contenu.

L'autre y jeta également un coup d'œil tout aussi rapide avant de faire signe à son tour que c'était O.K. L'enveloppe kraft disparut dans la mallette avec les gants. Ils avaient ce qu'ils étaient venus chercher.

Ils pouvaient remballer.

Ils profitèrent d'une plage de silence pour quitter l'appartement en fermant soigneusement la porte à clef derrière eux.

Ils affectèrent de bavarder de choses et d'autres en redescendant calmement l'escalier. A leur passage au premier, la porte du cabinet médical s'ouvrit sur une cliente qui remerciait le docteur d'une voix haut perchée. Aucune inquiétude à avoir, rassurait le médecin en la poussant sur le palier.

Dehors, une pluie fine collait maintenant aux trottoirs. Ils remontèrent la rue le long de l'immeuble jusqu'à la Simca Chambord qui les attendait.

Une jeune femme était au volant.

En s'installant, les deux hommes eurent un geste identique pour s'essuyer les épaules d'un revers de main.

La conductrice se tourna vers celui qui était monté à ses côtés :

– Sans problème? demanda-t-elle.

Puis elle démarra sans attendre la réponse qui se perdit dans les accélérations du moteur.

\*\*\*

Des problèmes, le chauffeur de la camionnette n'avait pas fini d'en poser à tout le monde.

– Un emmerdeur! commentaient les gendarmes, à commencer par l'adjudant Mansuy qui avait hérité de l'enquête.

On pouvait les comprendre.

Non seulement le véhicule trimballait un véritable arsenal, mais ce type-là, qui se cramponnait à la vie à travers un coma profond, avait encore trouvé le moyen de compliquer salement les choses en révélant finalement une blessure par arme à feu. Car l'hypothèse du verre sécurit n'avait pas résisté longtemps aux examens : les radios ne laissaient aucun doute sur la nature et le cheminement à travers son crâne du morceau de

métal entré par l'œil gauche et que le chirurgien hésitait à extraire en raison de complications prévisibles.

– Trop casse-gueule ! On verra plus tard ! disait froidement le toubib sans se soucier des états d'âme de la gendarmerie.

En attendant de pouvoir éventuellement interroger ce patient un peu particulier avant qu'il ne claquât entre les pattes des médecins, ou bien encore de récupérer la pièce à conviction que constituait le foutu projectile, il avait fallu prévoir pour lui une surveillance de tous les instants avec un gendarme en faction devant la porte de sa chambre, comme s'il allait brusquement se débrancher et sauter par la fenêtre.

Et puis surtout, il avait fallu se rendre à l'évidence : ce que tout le monde avait pris un peu rapidement pour un banal accident de la route avait maintenant toutes les apparences d'un règlement de comptes. Et là encore, pas mal de complications à prévoir !

Déjà, à la gendarmerie, on se disait qu'il faudrait peut-être revoir pour quelques questions supplémentaires ce couple de Parisiens qui avait donné l'alerte et qu'on avait laissé filer un peu vite.

Ils habitaient où, déjà, ces deux-là ?

On savait à présent que, pour une raison sans aucun doute en rapport avec le matériel qui se baladait à l'arrière du véhicule, on avait tiré un ou plusieurs coups de feu en direction de la camionnette, dont l'un avait atteint le chauffeur.

– Vous parlez de plusieurs coups de feu : d'autres impacts ont été relevés sur la carrosserie ? On a retrouvé des douilles ? Des témoins ?

– Non, rien du tout ! Mais l'hypothèse n'est pas à écarter pour autant. En lisière de forêt, les traces sont abondantes. Elles font carrément penser à une attaque de commando. Ils étaient indiscutablement plusieurs à guetter le véhicule de Delanoux. Deux, peut-être trois.

– L'OAS ?

– Comment ne pas y songer ?

L'attentat de Pont-sur-Seine<sup>1</sup> contre de Gaulle remontait à peine à une quinzaine. Il s'en était fallu d'un cheveu ! Sans le sang-froid du conducteur, soit dit en passant un gendarme qui n'avait pas hésité à foncer dans les flammes... Et puis il y avait tous ces vols d'armes, ces exécutions, surtout ces plasticages à répétition depuis le putsch d'avril à Alger... Sans parler des rivalités qui se réglèrent, ici et là, à coups de revolver ou même à l'arme blanche ! Ces gars-là, n'étaient pas des tendres !

Un règlement de comptes entre partisans de l'OAS, bon, d'accord, mais alors pourquoi, sur cette petite route tranquille de campagne, ne pas avoir cherché à récupérer les armes qui attendaient sagement dans le fourgon renversé ? Les tireurs de la forêt ignoraient la présence de la lourde cantine militaire avec son chargement stratégique ? Manque de sang-froid ? Arrivée intempestive des jeunes automobilistes avec leur Dauphine jaune ?

Ou autre chose encore ?

Cela laissait beaucoup de questions en suspens. D'autant que jusque-là, le matériel saisi refusait de parler. On n'avait pas pu établir la provenance des armes dont les numéros d'identification avaient été limés.

– A Paris, on dit quoi ?

L'adjudant tendit une feuille dactylographiée avec quelques mentions manuscrites griffonnées dans les marges.

*Philippe Delanoux, 31 ans, fils du colonel Delanoux aujourd'hui à la retraite dans les Landes. Plusieurs frères et une sœur plus âgée, spécialisée dans le commerce des antiquités. Adolescence agitée, plus ou moins en conflit avec la famille : exclusions de plusieurs lycées ou internats et finalement abandon des études*

---

<sup>1</sup>. 8 septembre 1961, sur la RN 19, à Pont-sur-Seine, attentat manqué contre le G<sup>al</sup> de Gaulle.

*après un échec à la première partie du bachot. Devancement d'appel et service militaire effectué en Allemagne, dans les paras.*

*Retour à la vie civile au début des années cinquante.*

*Delanoux monte alors avec un ami une petite maison d'édition spécialisée dans la reproduction en facsimilé de documents ou d'ouvrages anciens. Origine des fonds inconnue. Des amis ? La famille ? On pense en priorité à la sœur antiquaire avec laquelle Delanoux continue d'entretenir des relations privilégiées.*

*L'affaire connaît presque tout de suite de sérieuses difficultés. Lesquelles ? On ne sait pas très bien. Mais il y a des dettes. L'associé juge alors plus prudent de disparaître. Philippe Delanoux renonce à son tour.*

*Nouvel engagement dans l'armée, juste à temps pour participer à la bataille d'Alger. Fait partie des personnels plus spécialement chargés des missions de police et de renseignements auprès du général Massu, commandant de la 10<sup>e</sup> Division Parachutiste. L'affectation exacte n'a pas été communiquée.*

*Janvier 60 démission du sergent Philippe Delanoux. Motif inconnu.*

*Avec ça, on n'irait pas bien loin !*

*– Quand même ! Les dates signifient quelque chose. L'adjudant resta un moment songeur.*

*En janvier 60, Massu venait tout juste d'être destitué et on pouvait supposer que Delanoux avait désiré quitter Alger à la suite de son patron. Ils avaient été quelques-uns à réagir de cette façon. On savait pourquoi et ce qu'ils étaient devenus !*

*Chez les gendarmes personne ne risquait d'avoir oublié ce qui s'était passé. Massu avait livré en confiance à un journaliste de Munich ce qu'il pensait des dernières trouvailles du Général pour régler le conflit algérien. L'autodétermination et tout le bataclan ! Et l'autre, un ancien para pourtant, compagnon d'armes ou pas, n'avait pas hésité une seconde pour balancer le*

scoop à son canard.

Sans parachute, évidemment !

L'Allemand se foutait pas mal des retombées. Il faisait son boulot de journaliste et pour le reste ! D'autant qu'il ne risquait pas d'être sérieusement démenti. Il avait assuré ses arrières en enregistrant l'entretien. On dispose à présent d'un matériel très discret. Et puis s'il fallait se méfier de tout le monde !

D'ailleurs, Massu avait-il été tellement fâché de voir ses propos ainsi largement répandus dans la presse ? Ce n'était pas du tout certain !

En revanche, à la publication de l'article, l'Élysée avait réagi au quart de tour avec la destitution et le rappel immédiats du général. Du coup, c'était Alger qui avait pris la mouche. On lui confisquait son héros. Et pour quelle raison ? Parce qu'il avait tout bonnement déclaré au journaliste allemand ce que tout le monde ici pensait et répétait à tous les coins de rue, civils ou militaires !

La réponse de la ville blanche avait donc été cette "semaine des barricades" qui avait offert à Lagaillarde une nouvelle occasion de rouler les mécaniques en ressortant des placards sa panoplie de baroudeur du 13 mai, et aux activistes de tous poils celle de se défouler à coups de fusils mitrailleurs sur les "mobiles" chargés de rétablir l'ordre en douceur.

A la gendarmerie il revint de ramasser ses morts et ses blessés pendant que les amis paras de Delanoux fraternisaient gentiment avec les assassins.

– C'est vrai ! Mais pour autant, l'enquête...

Les gendarmes étaient quand même parvenus à établir que l'ancien sergent n'avait plus remis les pieds chez sa sœur depuis plusieurs mois. Depuis fin avril, pour être précis. Il avait pu lui écrire ou lui téléphoner. Il l'avait certainement fait, mais la jeune femme prétendit que non. Pourquoi se serait-elle inquiétée ? Il n'avait

pas de comptes à lui rendre et elle avait supposé qu'il restait en province pour ses affaires.

– Où ça, en province ?

Elle l'ignorait comme elle ignorait tout des relations de son frère.

– Une petite amie ?

Elle ne se mêlait pas de sa vie privée. Non, elle ne connaissait pas la jeune femme qui souriait bêtement sur la mauvaise photo trouvée dans le portefeuille du blessé.

Pouvait-on la croire ?

L'appartement avait été passé au peigne fin sans résultat important, à l'exception d'un agenda de l'année 60 qui faisait état de plusieurs voyages en Belgique ou en Espagne, et la gardienne avait confirmé la date approximative à partir de laquelle on n'avait plus jamais vu Philippe Delanoux traîner ses rangers dans l'immeuble si bien que l'idée s'imposait de rapprocher sa disparition soudaine du coup tordu des généraux. Salan et sa clique de retraités !

Alors, passage à la clandestinité de l'ancien para ?

C'était plus que probable, même si la sœur ne voulait pas entendre parler de l'OAS. Elle affirmait qu'il avait quitté l'armée dégoûté et bien décidé à prendre ses distances avec tout ce qui risquait de la lui rappeler. Dans cette logique, elle suggérerait même que la cantine militaire pouvait avoir été placée dans le véhicule à l'insu du jeune homme.

En revanche, elle ne songeait nullement à contester que Delanoux eût été un des hommes de Massu pendant toute la durée de son séjour en Algérie, trois années pleines de janvier 57 à janvier 60. Elle croyait même savoir qu'il avait partagé son temps entre la préfecture et une grande villa de la périphérie d'Alger.

– Ce qu'il y faisait ? La guerre, j'imagine, avait-elle dit avec un sourire désarmant.

Sans parler ouvertement de torture, les gendarmes, eux, savaient à quoi s'en tenir sur cette guerre-là, celle

que les services de renseignements de l'armée menaient de préférence dans des endroits discrets, voire insonorisés.

– Et à présent, il fait quoi ?

– Depuis son retour, c'est très simple, du courtage en province pour le compte d'antiquaires ou de brocanteurs. Il lui est aussi arrivé de travailler pour moi et de me rapporter quelques objets intéressants.

– Comment assure-t-il ses déplacements ?

– Je suppose qu'il se débrouille. Le plus souvent, il emprunte ou il loue les véhicules dont il a besoin.

– Antoine Jarlot, ça vous dit quelque chose ? Un antiquaire installé à Nevers ?

Elle avait encore secoué la tête avec un air apparemment désolé.

Justement, parlons-en de l'antiquaire de Nevers !

En voilà un qui ne risquait pas de répondre avec trop d'empressement aux questions indiscretes des gendarmes : son épouse venait tout juste de l'enterrer.

Crise cardiaque !

– Vous vous rendez compte, un infarctus au mois de septembre, alors que la bonne saison n'est pas terminée ! précisait-elle sur un ton de reproche.

Le médecin qui le suivait depuis des années y avait vu les effets prévisibles d'un sérieux surmenage. A entendre l'épouse, la vérité, c'était que les toubibs n'y connaissaient rien. Antoine Jarlot adorait son métier et on n'est pas surmené quand on aime ce qu'on fait. Vous n'êtes pas de cet avis ? Non, ce qui l'avait tué, c'était l'insupportable régime de tracasseries administratives auquel, de nos jours, on soumettait les commerçants. Tous les commerçants ! Pas seulement les antiquaires.

– Ils veulent notre peau, avait l'habitude de dire Antoine Jarlot qui n'abusait pas des nuances.

Évidemment, les gendarmes s'étaient alors souvenus des liens déjà anciens que l'antiquaire entretenait avec le

mouvement de Pierre Poujade, *Pour la Défense des Commerçants et Artisans*. Antoine Jarlot apparaissait dans de nombreux procès verbaux pour sa participation à des actions musclées contre les polyvalents et le trop fameux amendement Dorey qui prévoyait des poursuites contre ceux qui s'opposaient à un contrôle fiscal.

Un scandale, paraît-il !

Les événements de Mai 58 semblaient avoir calmé les ardeurs militantes de l'antiquaire, mais à l'époque des barricades d'Alger<sup>1</sup>, il avait à nouveau attiré l'attention des territoriaux en participant à la diffusion d'une lettre ouverte à de Gaulle par laquelle le papetier de Saint-Céré manifestait son soutien à ceux qu'il appelait les patriotes d'Alger et qui venaient de faire un carton sur les mobiles du service d'ordre. Pas de quoi faire vraiment plaisir aux gendarmes !

Mme Hélène Jarlot, elle, n'était au courant de rien de précis. Oui, d'une certaine façon, elle participait bien aux affaires de son mari, et on la voyait à ses côtés au magasin, mais cette belle femme d'une quarantaine d'années jurait ne pas s'intéresser, mais alors pas du tout, à la politique et pas davantage à ce qui, dans le noble négoce des objets d'art et des antiquités, relevait strictement du commercial.

Une esthète !

En conséquence de quoi, elle avait fermement renvoyé les gendarmes vers le notaire qui réglait la succession, Me Gaudry, un petit homme rond, au crâne luisant et au regard ironique, dont l'importante étude se trouvait sur la périphérie de Nevers, au milieu des arbres, dans un parc cerné de hauts murs.

– Vous ne pouvez pas vous tromper. La propriété se signale par une grande grille peinte en bleu. Vous verrez, l'étude est au bout de l'allée gravillonnée où stationnent toujours quelques voitures.

---

<sup>1</sup> Janvier 60, donc.

C'était bien vu. Le jour de son passage, l'adjudant Mansuy avait garé son véhicule de service à côté d'une Simca Chambord aux chromes étincelants.

Très coopératif, Me Gaudry avait aussitôt extrait d'un dossier le double d'un courrier par lequel M. Jarlot, antiquaire, demandait l'annulation du contrat d'assurance concernant une camionnette immatriculée etc. – c'est bien ça? – et cela quelques jours seulement avant son décès. Il était logique de penser que l'antiquaire venait de céder son véhicule.

– Voilà qui règle la question! avait prétendu le notaire sans se soucier d'expliquer pourquoi, sur la carte grise retrouvée dans le vide-poches du véhicule accidenté, la mention de cette cession n'était pas portée avec la date de la transaction, comme la loi en fait obligation au vendeur.

– Un oubli! avait dit M<sup>e</sup> Gaudry avec philosophie.

\*\*\*

Elle aurait dû le lui dire que tout ça allait mal finir puisqu'elle lisait l'avenir... dans quoi, au fait? Les cartes? La boule de cristal?

Car enfin, était-il raisonnable et surtout très prudent, même pour rendre service aux amis, de cacher des armes et des explosifs sous le plancher d'une sacristie? Et que dire des interminables conversations téléphoniques où l'Abbé étalait aussi bien sa haine des gaulistes que sa tendresse un peu trop poussée pour les petits mignons du patronage. On ne devait pas toujours s'ennuyer aux écoutes!

Bien sûr qu'elle aurait dû...

Au lieu de ça, elle s'était contentée de lui annoncer une mutation pour bientôt. Ni quoi ni qu'est-ce. Le brouillard habituel!

Mais c'était déjà très beau – un vrai miracle! – et il s'en souviendrait avec émerveillement quelques mois plus tard, quand arriverait la lettre de l'Archevêché l'in-

vitant effectivement à quitter la banlieue sud pour les hauteurs de Montmartre avec l'espoir que l'altitude et le changement d'air lui remettraient un peu les idées en place !

De toute façon, on n'en était pas encore là puisqu'il venait tout juste de consulter son extra-lucide avec la même bonne conscience qu'il apportait à fréquenter les putes, dans le but arrêté – disait-il – de parfaire ses connaissances sur la nature humaine. Et ça, depuis un séjour très enrichissant dans la mondaine, un peu avant de se faire engager en qualité d'interprète au 78 de l'avenue Foch.

Pas n'importe où, à la section IV de la Gestapo !

Comment expliquer ça ? On était en pleine Occupation, et si le flic de la mondaine et futur abbé ne s'était pas introduit dans ce haut lieu de l'humanisme afin de satisfaire un goût immodéré pour la culture germanique du moment, il faudrait absolument le croire quand il explique que c'était en tant qu'honorable correspondant d'un officier traitant dont il pouvait donner le nom – le pseudo, parfaitement ! – mais qui avait disparu à la Libération sans laisser de traces et en oubliant de lui signer un certificat de Résistance, ce qui aurait été pourtant la moindre des choses.

Ne souriez pas ! Les gens sont parfois bien décevants. Ou alors, c'est qu'on ne veut pas chercher à comprendre ou, pire, qu'on s'ingénie à lui faire du tort. L'Abbé ne se gênera pas, plus tard, pour écrire ça noir sur blanc dans un livre de mémoires que personne ou presque ne lira, mais qu'on peut s'offrir pour vingt balles au *Mona Lisait*, à deux pas de la rue Saint-Denis.

Toujours est-il que, déjà, il racontait sans rire, à qui voulait l'entendre, qu'il s'était remis de sa déception de la Libération en entrant au grand séminaire à peu près dans le même temps que son père – fonctionnaire de police et tout aussi résistant que lui, enfin c'est ce qu'il disait – se faisait boucler à Fresnes par les gens de l'Épuration. Un incompris lui aussi et sans doute une mau-

vaise conjonction d'astres !

C'était de ce temps-là, en tout cas, que datait son amitié pour l'inspecteur Delvaux, un ancien collègue à la mondaine, qui se pointait régulièrement au patronage, le plus souvent en fin d'après-midi, avant d'entreprendre ses virées nocturnes auxquelles il arrivait encore à l'Abbé de participer.

En civil, comme au bon vieux temps !

Cette fois, l'inspecteur venait lui annoncer qu'après plusieurs jours, il avait enfin retrouvé la trace de Philippe Delanoux.

Et les nouvelles n'étaient pas fameuses !

– Il est en réanimation à l'hôpital de Nevers avec une balle dans le crâne. Un truc incompréhensible !

L'inspecteur était furieux.

L'Abbé, lui, tombait des nues. Là, pour le coup, les cartes étaient restées muettes. Sans doute, un oubli !

– Les gendarmes ? demanda quand même l'Abbé qui savait d'où avait pu venir le coup.

– Ils disent qu'ils n'y sont pour rien. Mais je m'interroge... Ils ont placé un guignol à son chevet. Pas pour lui tenir la main ou enregistrer sa confession. Dans son état, il ne risque pas de leur apprendre grand-chose ! D'ailleurs, il ne doit pas avoir pour eux une tendresse excessive. Alors, pour les confidences ! En fait, pour l'instant, ils ne savent rien, ce qui n'empêche pas ces crétins de prétendre que Delanoux est la victime d'un règlement de comptes. OAS contre OAS. Tu vois le topo. N'importe quoi !

Il s'arrêta pour allumer une cigarette :

– Je sais aussi qu'ils sont passés chez la sœur de Philippe qu'ils ont cuisinée, sans résultat appréciable semble-t-il. Même chose avec la gardienne de l'immeuble. Chou blanc, ou à peu près !

– Les armes ? s'enquit l'Abbé.

Le policier fit la grimace :

– Ils sont évidemment tombés dessus du premier coup, et ils cherchent maintenant à savoir d'où elles sortent. Ce n'est pas gagné d'avance. En revanche, toujours selon mon informateur, la brocante ne semble pas passionner ces messieurs. Ils voient sans doute ça comme un paravent commode et négligeable.

– Qu'est-ce qu'on fait pour Delanoux ?

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

L'Abbé resta un moment songeur.

– Et si Delanoux refaisait surface et se mettait à parler ?

Le policier le regarda sans répondre.

– Eh bien ? insista l'Abbé.

Les deux hommes décidèrent de marcher un peu. Delvaux commenta le couvre-feu qui venait d'être décidé à l'encontre des Algériens pour toute la région parisienne. La mesure était attendue. A force de se faire canarder par les fellouzes des bidonvilles, on devenait nerveux sur le terrain et dans les commissariats.

– Tu vois ce que je veux dire !

L'Abbé voyait parfaitement, et sans trop s'émouvoir. Quand on a fait ses classes avenue Foch, il en faut davantage !

Delvaux rappelait qu'une trentaine de flics s'étaient fait allumer depuis le début du mois de septembre. Onze morts au bout du compte, ce n'était pas rien ! Et il n'était pas question de tendre la joue gauche ! Le Préfet Papon avait ouvert les vannes le jour des obsèques du brigadier Demoën : *“Pour un coup reçu, nous en porterons dix !”*

– Message enregistré cinq sur cinq !

L'Abbé se contenta de sourire.

Pour le couvre-feu, le communiqué de la Préfecture de Police était tombé la veille, dans l'après-midi. Il était encore tout chaud. Delvaux rigolait parce que Papon y conseillait de façon pressante aux Français dits musul-

mans, en fait à tous les bronzés, de rester dans leurs trous à rats de 20 heures 30 jusqu'au matin.

– Mais c'est parfaitement illégal ! commenta naïvement l'Abbé.

– Tout à fait ! approuva l'inspecteur en ricanant. Et pour la pression, on peut faire confiance aux collègues.

Mais sa gaieté s'éteignit presque aussitôt.

En réalité, pour l'inspecteur cette bonne nouvelle ne compensait pas, il s'en fallait de beaucoup, les coups sévères portés aux amis de l'OAS depuis Pont-sur-Seine, et cela en dépit de nombreuses complicités dans l'armée et dans la police.

Voilà qu'on parlait à présent d'une cellule spéciale qui se mettait en place rue Cambacérès avec un personnel trié sur le volet.

– Au ministère ?

C'était bien ça. Et il fallait aussi compter avec les gendarmes remontés à bloc depuis les barricades d'Alger si bien qu'il y avait déjà pas mal de grabuge !

– Tu penses à de Blignère ! dit l'Abbé qui avait lu les journaux, comme tout le monde.

Le policier acquiesça :

– Ils en font le chef d'état-major déclaré de l'OAS-méto et crient déjà victoire ! Moi, je veux bien. Mais pour les aveux du colonel, ils repasseront ! Ils ne nous feront pas avaler ça. Quand on connaît le client... Seulement...

Il soupira :

– Seulement, le colonel s'est foutu dans un merdier pas possible. Ils ont entre les mains une lettre accablante destinée à Salan, avec formule de politesse, et tout le bazar réglementaire : "*Mon général...*" et cætera. Manuscrive la lettre, et de sa plus belle encre, au colonel ! Tu penses comme ils se sont dépêchés d'analyser ça ! Pas besoin d'autre signature ! Et le porteur en route pour l'Espagne qui se fait "serrer" dans l'avion par un officier de gendarmerie et qui déballe tout ce qu'il sait, le salaud ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ?

L'Abbé admit qu'il n'y avait rien de plus à dire, en effet.

\*\*\*

Dans les journaux de la région Centre, le compte-rendu de la manifestation algérienne du 17 octobre à Paris, contre le couvre-feu institué pour toute la Seine par la Préfecture de Police, s'intéressait à une actualité trop lointaine pour prétendre concurrencer le fait divers local qui avait bouleversé la ville de Nevers.

Plus tard, certains reviendraient sur les événements de la nuit à Paris où les flics de Papon avaient tiré dans la foule, au moins à deux reprises, et avaient systématiquement tabassé une population sans armes, descendue des bidonvilles avec femmes et enfants.

Combien de morts dont les cadavres avaient été froidement balancés dans la Seine ?

En attendant, l'objet principal des commentaires et des indignations, ce fut l'odieuse exécution dont avait été victime, cette même nuit d'octobre, Philippe Delanoux que deux individus étaient venus achever sur son lit d'hôpital.

Tel quel !

On avait déjà vu ça dans les films, mais à Nevers, c'était une première d'autant plus sidérante que la chose s'était déroulée avec une incroyable facilité.

On évoquait avec assez de certitude deux assassins en tenue d'hôpital. Le gendarme en faction, qui devait somnoler sur sa chaise devant la chambre du blessé, faisait état d'un individu à la carrure de catcheur. Mais il était clair pour tout le monde que le militaire avait à peine eu le temps d'entrevoir ceux qui l'avaient neutralisé.

Par ailleurs, rien d'anormal n'avait été remarqué aux entrées. Le personnel de nuit du service n'avait rien vu, rien entendu. Seul, un chauffeur d'ambulance signalait, à tout hasard, une Simca Chambord aperçue devant

l'hôpital avec une femme au volant qui attendait, et cela à l'heure approximative de ce règlement de comptes que les journalistes ne savaient pas à qui attribuer, même si l'hypothèse de l'OAS était la plus fréquemment avancée.

A la gendarmerie de Nevers, on était mûr désormais pour radicaliser les opérations autour de cette affaire.

Mais dans quelle direction ?

L'entourage d'Antoine Jarlot ?

C'est à quoi songeait l'adjudant Mansuy de toute façon bien décidé à accélérer le mouvement pour répondre à l'impatience de sa hiérarchie.

Tout compte fait, l'engagement poujadiste d'Antoine Jarlot avait bien pu déboucher sur autre chose de plus sérieux qu'une distribution de tracts. Pourquoi pas une participation active à un de ces petits groupes très souvent concurrents et parfois même ennemis qui, sur le territoire de la métropole et un peu partout, s'étaient mis à jouer avec le plastic et les armes à feu au lendemain du putsch des généraux ?

Ce fut pour lui presque une conviction quand ses hommes finirent par établir que la lettre, par laquelle l'antiquaire était censé avoir dénoncé son contrat d'assurance pour la camionnette conduite par Philippe Delanoux, n'avait jamais atteint son destinataire.

Autant dire qu'elle n'avait jamais été postée.

A l'évidence, le double exhibé par le notaire était une aimable couverture, une lettre alibi pour le cas où. Jarlot s'était sans doute dit que les gendarmes ne pousseraient pas le zèle jusqu'à vérifier la validité du document.

Fatale erreur !

A partir de là tout s'enchaîna rapidement.

Les gendarmes s'avisèrent d'abord que la veuve de l'antiquaire, née Maury, avait une sœur plus jeune qui, elle aussi, tenait un magasin d'antiquités. Pas à Nevers, comme les Jarlot avec lesquels elle maintenait d'étroites relations, mais à Orléans.

Il parut utile d'aller fouiller de ce côté-là.

On découvrit que cette sœur d'Hélène Jarlot avait un temps travaillé pour Pascale Delanoux dans son magasin parisien et que, depuis Orléans, elle avait accompli récemment plusieurs voyages en Belgique et en Espagne.

Avec qui ?

Avec Philippe Delanoux ? Vu les dates, c'était possible. En tout cas, Christiane Maury connaissait le jeune homme qui passait souvent au magasin de la rue Vaugirard. Pas uniquement pour voir sa sœur. Également pour elle.

Bref, ils avaient sympathisé.

Elle voulait dire par là qu'ils avaient un peu couché ensemble, et même beaucoup, comme elle l'admit sans trop se faire prier quand on lui présenta la photo récupérée dans le portefeuille de Philippe. Celle que Pascale prétendait ne pas pouvoir identifier.

Christiane Maury se rappela que Philippe dirigeait alors une petite maison d'édition qui rencontrait pas mal de difficultés si bien qu'elle avait eu l'occasion de l'aider à éponger quelques dettes un peu voyantes, puis que, plus tard, à son retour d'Algérie, elle avait tout naturellement pensé à lui quand Antoine Jarlot était à la recherche d'un homme de confiance pour être son démarcheur.

Comme dans la chanson, cette demoiselle Maury semblait ne regretter rien, mais il y avait quelque chose d'étrange dans son regard quand elle parlait de Philippe.

Ainsi, en dépit des mensonges de Pascale Delanoux et d'Hélène Jarlot, les gendarmes voyaient enfin apparaître le lien qui rattachait l'antiquaire de Nevers aux Delanoux et plus spécialement à Philippe.

Lien ou complicité ? La question resta un moment en suspens. Et puis il y avait cette Simca Chambord dont on ne parvenait pas à identifier les propriétaires, mais que l'adjudant pouvait avoir rencontrée – il se le rappelait à présent – dans l'allée gravillonnée de M<sup>e</sup> Gaudry, le notaire des Jarlot.

Il fallait évidemment creuser de ce côté-là, aussi !

\*\*\*

La cantine militaire, avec son chargement d'armes et d'explosifs, cessa d'être au centre de l'enquête après les arrestations du notaire – rapidement mis hors de cause – et du trio d'antiquaires, Pascale Delanoux, Christiane Maury et sa sœur, Hélène Jarlot.

C'est qu'il apparut rapidement aux gendarmes que l'implication personnelle des trois femmes dans des menées de type OAS ne semblait pouvoir être retenue. Manifestement, toutes ignoraient la provenance du matériel transporté par Philippe ainsi que son point de chute dont on comprit plus tard qu'il pouvait se situer quelque part dans la banlieue sud de Paris, chez un prêtre qui stockait gaillardement armes et munitions sous le plancher de sa sacristie. Celui-là finirait de toute façon à la Santé, en jurant ses grands dieux qu'il était innocent.

Une habitude chez lui !

Toujours est-il que la mort de Philippe Delanoux se trouva soudain requalifiée en banal fait divers où le fric et le cul, à en croire l'adjudant Mansuy, se mêlaient dans des proportions tout à fait habituelles.

L'OAS, à présent, n'y jouait plus qu'un rôle accessoire ! Par exemple, c'était pour compenser le fric que les impôts leur bouffaient abusivement qu'Hélène Jarlot, dite *La belle Hélène* dans le milieu des brocs et des antiquaires, avait imaginé d'organiser avec son mari, sous couvert de leur enseigne officielle, une sorte de marché parallèle où se négociaient meubles et objets d'art volés un peu partout.

Très habilement, la "came chaude" évitait de passer par son magasin ou par celui de sa sœur, pour être stockée dans des lieux discrets où les acheteurs, collectionneurs et gens du métier, venaient tranquillement faire leurs courses. Ces amateurs de bonnes affaires se fai-

saient alors livrer à domicile par le “passeur” du réseau qui n’était autre que Philippe Delanoux. Une façon efficace de limiter les risques pour les acheteurs et donc d’entretenir la demande.

Pascale Delanoux, qui désirait se désolidariser d’une entreprise à laquelle elle affirmait être étrangère de A à Z, raconta avoir eu entre les mains une liste de ces clients très honorables. Elle lui avait été adressée par son frère dans une enveloppe kraft qui avait inexplicablement disparu. A croire, disait-elle, que quelqu’un avait disposé des clefs de son appartement. Celles qui auraient dû se trouver dans les poches de Philippe au moment de son admission à l’hôpital ? C’était bien possible ! Elle avançait également l’hypothèse que, par ce dépôt, son frère avait voulu se prémunir du danger qu’il présentait en se gardant une monnaie d’échange !

Ce qu’il était advenu de cette enveloppe ? On pouvait l’imaginer, le plus probable étant qu’elle avait été détruite aussitôt après sa récupération.

En revanche, il fut facilement établi que le réseau avait des ramifications à l’étranger. Notamment en Belgique et en Espagne, pays qui ont sur la France l’énorme avantage de prescrire le délit de recel au bout de quelques petites années, alors que la loi française a le mauvais goût d’en faire un délit permanent. Heureusement, rien n’interdit aux meubles et autres objets volés de faire du tourisme, d’autant que les fausses factures et les certificats bidouillés savent leur donner la physionomie avenante d’honnêtes voyageurs.

Les Jarlot avaient tout prévu.

Sauf que cette organisation bien huilée se trouverait soudain menacée par la brusque décision de Philippe Delanoux d’utiliser ses déplacements pour transporter autre chose que des œuvres d’art ou des meubles anciens. Il avait expliqué à *La belle Hélène* qu’il apercevait bien le danger qu’il faisait courir à leur confortable trafic, mais qu’il ne pouvait rien refuser à ses anciens amis de la villa d’Alger qui exigeaient sa parti-

cipation à ce qu'ils appelaient leurs "bonnes œuvres".

Hélène Jarlot ne put, du moins en apparence, que ravalier son amertume tandis qu'Antoine, son mari, guetté par l'infarctus qui allait l'emporter, vécut désormais dans l'angoisse des contrôles routiers qui se multipliaient sur le territoire.

Et sans doute ne savait-il pas que Philippe venait d'inaugurer une autre façon de jouer avec les explosifs en épinglant la belle Hélène à son tableau de chasse à côté de sa sœur Christiane !

Laquelle des deux sœurs parvint à la conclusion que l'élimination de Delanoux s'imposait ? Laquelle des deux femmes s'employa à recruter, sur place, parmi les casseurs du réseau, ou bien à l'étranger, les deux tueurs qui acceptèrent la délicate opération ? Laquelle des deux eut encore assez de cran ou assez de haine pour assister, au volant de cette Simca Chambord pourtant si peu discrète, les meurtriers de l'ancien para, venus terminer à l'hôpital de Nevers le travail commencé sur la route ?

Hélène Jarlot ? Pour sauver du désastre un système patiemment édifié, bien rodé, et qui assurait des revenus confortables auxquels il serait tellement désagréable de renoncer ?

Christiane Maury ? Pour se venger d'un amant qu'elle avait soutenu dans ses moments difficiles et qui la trompait à présent avec sa propre sœur ?

Histoire de fric ou histoire de fesses ?

Désormais, les deux sœurs s'accusaient mutuellement dans des confrontations où elles se déchiraient avec une violence incroyable, mais sans jamais fournir aux gendarmes l'élément vérifiable, l'indice décisif, qui permettrait enfin d'éclairer la culpabilité personnelle de l'une ou de l'autre. Des cris, des larmes, et au bout du compte, pour les enquêteurs, toujours le même brouillard !

Alors, se demandait l'adjudant Mansuy, comment les départager sans le témoignage des tueurs à la Simca

Chambord dont on n'avait pas tout à fait abandonné l'espoir de retrouver la trace mais qui, pour l'instant, couraient toujours ?

Laquelle des deux ?

Les données de l'enquête ne permettaient pas de trancher. Mais la question n'était peut-être pas à ce point cruciale. Car, après tout, pourquoi n'y aurait-il qu'une seule coupable alors que ces deux-là, et encore dans un passé récent, semblaient avoir toujours été d'accord sur tout ? Certes, chacune des deux sœurs accusait à présent l'autre d'être l'unique responsable du meurtre de Delanoux, et elles y mettaient, l'une comme l'autre, beaucoup de conviction.

Trop, justement !

Se sachant interchangeables dans un rôle de meurtrière comme elles l'avaient été dans les bras du jeune homme, s'accuser mutuellement de son exécution n'était-il pas le meilleur moyen de faire oublier leur solidarité absolument sans faille jusque-là ?

– Une ultime complicité ! se dit le juge qui conclut – sans état d'âme – à la culpabilité partagée des deux sœurs dans l'élimination violente de l'ex-para Philippe Delanoux, le passeur du réseau et l'amant des deux femmes.

Pour lui, le dossier était définitivement clos ! Les deux furies iraient ensemble aux assises, un point c'est tout !

\*\*\*

Depuis l'appel lancé par la gendarmerie nationale, on voyait la Simca Chambord partout.

Une vraie plaie !

Dans les tous premiers jours de novembre, une de plus, bicolore et le reste, est encore signalée quelque part vers la frontière belge. Celle-là, en stationnement interdit.

Presque de la provocation !

Poussés par un zèle rageur, les gendarmes ont l'heu-

reuse surprise de constater que ce véhicule aux chromes étincelants a fait l'objet, fin octobre, d'une déclaration de vol de la part de sa propriétaire, une certaine Pierrette Jeannin, sans profession, ayant depuis peu élu domicile dans un hôtel meublé de la région parisienne.

Et si c'était la Simca recherchée ?

A Vincennes, à deux pas du château, la logeuse ne peut fournir aucune information précise sur cette jeune femme peu causante, à la physionomie inquiète et nerveuse, qui s'absente fréquemment mais qui ne reçoit ni courrier ni visiteurs.

Les gendarmes l'invitent aussitôt à fournir quelques précisions sur son emploi du temps des deux derniers mois, ses déplacements en province, ses relations habituelles. Pierrette Jeannin, qui ne parvient pas à justifier de ses moyens d'existence, renonce vite à la thèse du vol pour prétendre avoir loué sa voiture à de vagues connaissances rencontrées à Bruxelles aux vacances précédentes.

Pour se faire un peu d'argent ! dit-elle.

Les gendarmes la bousculent un peu, et elle finit par craquer : c'est elle, elle le reconnaît, la jeune femme qui se tenait au volant d'une Simca Chambord, la nuit du 17 octobre, devant l'hôpital de Nevers, la nuit du meurtre de Delanoux.

De quoi remettre sérieusement en question les certitudes que l'adjudant Mansuy partage avec le juge d'instruction chargé de l'affaire !

D'autant que, sur leur lancée, les gendarmes n'ont ensuite aucune difficulté à faire avouer à la demoiselle que la déclaration de vol et l'abandon du véhicule à la frontière relevaient d'un plan concerté avec ses deux partenaires sur l'identité desquels elle gardera toutefois, et jusqu'au bout, un silence obstiné.

On dira prudent !

Quoi qu'il en soit, il devient maintenant moins évident pour tout le monde qu'Hélène Jarlot et sa sœur Christiane puissent être, ensemble ou séparément,

directement responsables de l'assassinat de Philippe Delanoux. La tendance s'inverse : on peut légitimement penser que c'est à tort que chacune soupçonne l'autre d'être la meurtrière, et la haine que chacune manifeste envers l'autre peut paraître excessive sans être pour autant simulée.

Alors qui ?

La fille Jeannin donne la réponse : Antoine Jarlot !

Mais il est mort au moment des faits !

Eh bien justement, dans la police comme chez les enquêteurs de la gendarmerie, on a la fâcheuse habitude de ne pas s'intéresser suffisamment aux morts sous prétexte qu'ils ont plus de facilité que d'autres à respecter la loi du silence.

Et on sait – en dépit de toutes les catastrophes juridiques et humaines que ça entraîne – à quel point les flics peuvent avoir le culte absurde des aveux !

Ils devront pourtant se contenter des déclarations de Pierrette Jeannin selon laquelle, peu de temps avant sa mort, l'antiquaire de Nevers avait bel et bien engagé une équipe de tueurs pour liquider un Philippe Delanoux devenu incontrôlable.

Qu'on se mette un peu à la place de Jarlot !

Il venait de découvrir, sans doute grâce aux bons offices de sa belle-sœur, tout à la fois la trahison de sa femme et celle de son passeur qui, sous la pression de ceux d'Alger, se préparait à faire courir des risques mortels à une entreprise florissante. Et Jarlot n'est pas assez naïf pour ignorer que l'ancien para avait mis à l'abri, certainement dans l'appartement parisien de sa sœur Pascale, quelques papiers qu'il serait dangereux de voir tomber dans des mains mal intentionnées.

C'était pour lui l'occasion d'un règlement global !

En attendant, et à tout hasard, Antoine Jarlot écrit une lettre – qui restera dans ses papiers et qu'on prendra d'abord pour un simple duplicata – afin de dénoncer

l'assurance de la camionnette qu'il met à la disposition de son passeur. Il se dit qu'il pourra toujours soutenir qu'il vient justement de céder son véhicule.

On est alors dans la première quinzaine de septembre, tout se met en place mais rien n'est encore fait, et l'antiquaire se prépare réellement à envoyer cette lettre quand il est terrassé par une crise cardiaque. Évidemment, Hélène et sa sœur Christiane ignorent tout de ses dispositions. Antoine Jarlot, mort et dûment enterré, les tueurs – qui n'ont pas eu droit au faire-part – entreprennent d'honorer leur contrat. Une balle suffit à ces spécialistes du fusil à lunette pour traiter le cas Delanoux laissé pour mort sur son volant après avoir été délesté des clefs de l'appartement qu'il partage avec sa sœur. Ils n'ont pas eu à se soucier de la cantine militaire. Elle servira à détourner les soupçons des enquêteurs.

A Paris, c'est une formalité pour eux que de récupérer l'enveloppe kraft qui devait s'échanger à l'étude de M<sup>e</sup> Gaudry, simple boîte aux lettres en l'occurrence, contre une autre, tout aussi précieuse, contenant le solde du contrat. Une jolie somme dont Pierrette Jeannin avoue avoir vu passer quelques billets.

Car il lui revient encore d'effectuer la transaction chez le notaire : le temps d'une signature illisible sur un registre. Mais le hasard a voulu que l'adjudant Mansuy se présente dans l'allée gravillonnée de l'étude au moment même où Pierrette venait d'y garer sa Simca Chambord. Il devait s'en souvenir au lendemain de l'exécution de Delanoux à l'hôpital de Nevers mais, sur l'instant, l'adjudant n'a aucune raison d'associer cette Simca un peu trop voyante à l'affaire de ce Delanoux toujours dans le coma et donc toujours vivant.

Les choses auraient pu en rester là.

C'était sans compter avec ce qu'il faut bien appeler la conscience professionnelle des surprénants amis de Pierrette Jeannin.

Car on a beau tourner et retourner la situation dans tous les sens. Rien d'autre ne peut avoir incité les hommes de la Simca Chambord à terminer, dans le cadre inconmode d'un hôpital, ce qu'ils avaient si bien commencé, et avec un minimum de risques, sur une route peu fréquentée. Travail de lui-même en cours d'achèvement, si on en juge par l'état critique de Delanoux, et travail pour lequel – soulignaient les gendarmes – il ne faisait aucun doute que les exécutants avaient reçu la totalité du règlement convenu.

Rien d'autre que la conscience professionnelle de deux tueurs ! Et en tout cas, pas les réclamations du dénommé Jarlot, le commanditaire.

Ou alors, à titre posthume !

## L'INCONNUE DU NORD-EXPRESS

*A la compagne de voyage  
Dont les yeux, charmant paysage,  
Font paraître court le chemin ;  
Qu'on est seul peut-être à comprendre,  
Et qu'on laisse pourtant descendre  
Sans avoir effleuré la main..*

Antoine Pol/Georges Brassens, *Les Passantes*.

Quand le train s'est immobilisé dans la petite gare de la Charité-sur-Loire, il était déjà bondé. L'arrêt s'est prolongé bien au-delà des trois minutes annoncées. Les voyageurs se sont tassés comme ils ont pu.

Je suis monté derrière la jeune femme que j'avais remarquée sur le quai et, quand le train a redémarré, nous étions au sein de la même presse à l'extrémité du wagon, cramponnés à la même barre, tout près de la porte.

Le métro aux heures d'affluence !

La jeune femme voyageait seule, tout comme moi, avec un sac en bandoulière et un manteau léger simplement posé sur les épaules. De temps à autre, d'une main fine et longue, elle s'évertuait à rattraper le vêtement qui glissait. Elle avait une alliance large et plate.

J'étais trop près d'elle pour oser la dévisager. Mes regards passaient sans s'attarder par-dessus son épaule,

le long de sa joue ou de son cou, jusqu'à la portière où le paysage défilait. Je m'efforçais de penser à ce qui m'avait occupé toute une journée en province ou encore à mes projets dans l'immédiat, mais tout cela en vain, car je n'arrivais pas à oublier – si près de moi – la présence de cette belle inconnue.

A un moment donné, le croisement brutal d'un autre convoi a provoqué une sorte de commotion qui nous a conduits à nous dévisager avec une certaine insistance, comme si une complicité venait soudain de s'établir entre nous.

Sans prononcer un mot, à mon tour, j'ai allongé la main pour rattraper le manteau qui avait à nouveau glissé de son épaule

Elle m'a remercié d'un sourire.

A Montargis, le train s'est arrêté quelques minutes. Un voyageur qui prétendait ouvrir la porte pour monter dans notre wagon bondé a dû y renoncer. On ne voyait pas bien ce qui se passait sur le quai, mais on entendait les gens courir ou bien s'interpeller avec des voix précipitées et inquiètes.

Coup de sifflet du départ.

A nouveau, j'ai regardé défiler le paysage en me laissant envahir par le grondement sourd et rythmé du convoi. Par moment, le décor extérieur se plaquait à la vitre où il s'inscrivait en lignes ondulantes et rapides. Il y avait aussi des éclipses soudaines de lumière qui nous rejetaient dans une semi-obscurité. Mais j'avais toujours devant les yeux l'image lumineuse d'un beau visage encadré par des cheveux souples et dorés.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre.

Quand j'ai relevé les yeux, j'ai vu que la jeune femme m'observait.

Je lui ai dit :

– Nous sommes à Paris dans vingt minutes.

Elle a murmuré :

– Je ne me sens pas très bien.

Son visage était un peu pâle, mais sans excès. Les

yeux d'un bleu mouillé d'aquarelle implorait quelque chose.

J'ai proposé :

– Appuyez-vous sur moi !

Elle s'est agrippée à mon bras et au revers de mon imper, et nous sommes restés ainsi serrés l'un contre l'autre, presque enlacés, jusqu'à ce que le train se soit complètement immobilisé sous la verrière de la gare de Lyon.

Je l'ai aidée à descendre les hautes marches du train et nous sommes restés quelques brefs instants sur le quai à nous regarder sans rien dire. Nous venions de passer près d'une demi-heure dans les bras l'un de l'autre et nous ne connaissions même pas nos prénoms !

Soudain, elle a ouvert fébrilement son sac et elle en a tiré un minuscule paquet qu'elle m'a glissé dans la main après un coup d'œil inquiet par-dessus son épaule.

– Vite, prenez ça ! m'a-t-elle dit. Dans trois jours, je vous attendrai à l'endroit indiqué. Je compte sur vous vers cinq heures. Samedi, on est bien d'accord ?

Évidemment, je me suis emparé de l'objet emballé dans une enveloppe aux bords repliés et maintenus par un élastique. Un nom et une adresse y figuraient, que je ne pouvais pas déchiffrer.

Mais ensuite ?

Qu'est-ce qui s'était passé exactement, ensuite ?

Nous avons été bousculés ? Elle m'aura soudain repoussé avec l'intention délibérée de me planter là en se laissant happer par la foule des voyageurs pressés de quitter la gare ?

Je suis certain que c'est elle que j'ai aperçue peu après, loin devant moi dans la foule, à côté d'un type qui avait dû l'attendre sur le quai et qui l'entraînait.

Puis je l'ai définitivement perdue de vue.

Je suis sorti de la gare de Lyon avec un sentiment partagé. Tout cela n'était-il pas un peu trop roma-

nesque? Et puis qu'est-ce que c'était que ce paquet, à peine plus gros qu'une boîte d'allumettes, confié en catastrophe, et dont je m'étais emparé sans beaucoup réfléchir?

Je suis passé devant la station de taxis en observant les gens qui faisaient la queue, lentement comme si je m'attendais à la retrouver là. Pour lui dire quoi, d'ailleurs? Que je la trouvais vraiment charmante, mais que tout compte fait son paquet, je ne savais pas si je pouvais... si c'était bien raisonnable de ma part... une inconnue rencontrée dans un train...

J'ai descendu les marches au bout de l'esplanade qui sert de parking et, sur le trottoir, je suis resté quelques instants immobile à hésiter sur ce que j'allais faire.

En face de la gare, il y avait beaucoup de monde à la terrasse des cafés et on avait sorti des parasols. L'air était vif et lumineux. Une atmosphère joyeuse, déjà printanière.

Alors, j'ai traversé le boulevard au milieu des voitures. Un type m'a klaxonné, rageusement. Je l'ai vu à travers son pare-brise, la bouche tordue, qui m'insultait.

Je me suis installé au café des Deux Savoie devant un demi. J'ai posé le petit paquet sur le guéridon et je l'ai examiné avec pas mal de perplexité. Puis je me suis décidé. J'ai libéré l'enveloppe qui servait d'emballage en enlevant l'élastique jaune que j'ai placé dans la soucoupe à côté de mon verre, et j'en ai tiré une microcassette, marque TDK, durée 60 minutes, insérée dans sa minuscule boîte en plastique transparent. J'ai vérifié qu'aucune indication manuscrite ne figurait ni sur la cassette ni sur le boîtier.

J'ai alors repris l'enveloppe toilée que je me suis efforcé de défroisser en la repassant sur le marbre avec le tranchant de la main. Elle portait la suscription suivante, parfaitement lisible, mais curieusement disposée, avec le nom d'une autre écriture et détaché de l'adresse :

Mathilde Lherm

*14, rue de La Brèche-aux-Loups 75012 Paris*

Mathilde, le prénom de mon inconnue, me plaisait assez, mais je ne savais pas trop où se trouvait la rue de la Brèche-aux-Loups. J'avais deux jours pour le découvrir. Deux jours aussi pour m'abandonner à l'irrésistible tentation d'écouter cette microcassette qu'une mystérieuse jeune femme, jolie de surcroît, venait de me confier de façon totalement incompréhensible.

\*\*\*

L'appareil s'est enclenché en émettant un indiscret feulement.

Et d'abord, rien d'autre.

Puis, sans générique ni présentation particulière, il s'est mis à restituer l'ambiance sonore d'un déménagement : bruits de meubles qu'on soulève et qu'on repose, de caisses qu'on traîne ou qu'on pousse, d'objets qu'on manipule et qu'on cogne, le tout accompagné par les propos décousus ou les exclamations diverses d'hommes à l'effort et ce qui ne pouvait être que de pesantes allées et venues sur un plancher qui geint. En tendant bien l'oreille, quand un peu plus tard je suis revenu sur cet enregistrement sans grand intérêt à première audition, il m'est apparu que le fond sonore s'enrichissait aussi d'un grondement sourd semblable à celui d'un orage lointain.

Et puis voilà que je me suis avisé d'une circonstance bien singulière : ce déménagement avait eu lieu la nuit. Oui, c'était bien ça, et de propos largement brouillés par des bruits parasites, j'ai réussi à extraire quelque chose d'éloquent qui ressemblait à "*Pas dans les yeux la lampe! Merde!*" tandis qu'à un autre moment, ce qui avait nettement les apparences du choc d'un objet métallique tombé au sol était salué par une réaction

d'indignation tout aussi indicative : *“Quel con ! Maintenant, j’y vois plus rien ! T’as gagné !”* Manifestement, mes déménageurs supposés travaillaient à la lueur des lampes de poches !

Une panne de courant provoquée par l’orage ?

Je suis parvenu à une conclusion autrement intéressante : j’ai réalisé que j’avais là, entre les mains, la bande-son d’un cambriolage exécuté par des casseurs professionnels, certainement spécialisés dans le vol de meubles et d’objets anciens. Des casseurs dont les activités nocturnes s’étaient transformées, sans doute à leur insu, en une carte postale sonore assez compromettante pour eux, comme le démontre amplement la fiche signalétique de l’événement que je me suis alors employé à établir :

*1° Le “casse” s’effectue par une nuit d’orage dans un édifice à plusieurs niveaux, maison de maîtres ou château isolé (un écart entouré d’un grand parc ?) pendant l’absence évidente des propriétaires. Pour une raison inconnue, les cambrioleurs n’ont accès qu’à deux pièces en étage sur un ensemble qui en possède manifestement plusieurs. Un grand salon bien meublé avec tapis au sol, tableaux aux murs, nombreux bibelots disposés dans des vitrines, et une chambre aux dimensions plus réduites et à l’ameublement plus modeste. Impossible de déterminer si les autres pièces, au même moment, sont vides ou inaccessibles.*

*2° Les cambrioleurs sont au nombre de quatre comme les trois mousquetaires (ou peut-être cinq, mais alors les références me manquent), chacun étant normalement caractérisé par un prénom ou un surnom en plus de sa voix :*

*Franck est indiscutablement le patron. Il donne ses ordres assez sèchement, mais sans élever le ton, et il intervient peu. C’est un connaisseur qui sait repérer la marchandise invendable – “Laisse tomber ce nanar !” –*

*et prendre sur le champ les décisions qui s'imposent : "Seulement les portes !" énonce-t-il calmement devant ce qui doit être une armoire ancienne difficilement transportable. Ses décisions ne sont jamais discutées.*

*Ricard est – à tous les points de vue – le poids lourd de la bande. Un costaud, à la voix forte, qui intervient dans les cas difficiles. La vivacité d'esprit ne semble pas être sa qualité première. Il ne doit peut-être pas son surnom à son seul accent méridional. Ricard pourrait être une altération plaisante et significative de Richard.*

*En revanche, Stef n'est certainement pas le diminutif de Stéphane, car ce casseur, assez facilement râleur, se distingue des autres par un fort accent d'Europe centrale. Il peut s'appeler Stefanovic ou quelque chose d'approchant, et être originaire de l'ancienne Yougoslavie.*

*Le dernier à être bien identifié est le boute-en-train de l'équipe. On l'entend siffloter et même fredonner. Il commente volontiers ce que font les uns ou les autres. Il se risque à des à-peu-près qui réjouissent ses compagnons de travail même s'ils n'arrêtent pas de l'inviter à la fermer ("Ta gueule, Gégé!") sur un ton affectueux et rigolard qui dément le caractère impérieux du propos. La logique voudrait que Gégé fût le diminutif de Gérard.*

*La probabilité d'un cinquième larron s'appuie de façon plus problématique sur une intervention de Gégé : "La sonnette est drôlement électrique aujourd'hui!" qui figure sur l'enregistrement sans qu'il soit possible de saisir le contexte dans lequel elle apparaît, mais où la "sonnette" – j'ai lu quelque part qu'il s'agit d'une forme argotique qu'on utilise aux Puces de Clignancourt – peut très bien désigner un guetteur resté à proximité des véhicules (deux ou peut-être trois) qui doivent assurer le transport.*

*3° L'évacuation des meubles et des autres objets s'effectue essentiellement par un escalier intérieur tout en pierre et assez étroit qui aboutit à une petite porte*

*sur le flanc du bâtiment. C'est par cette porte, dont il est souvent question entre eux, que les cambrioleurs se sont introduits dans la place; toutefois, quelques objets lourds, peut-être une commode, ont été sortis par une fenêtre à l'aide de sangles et de cordes. Il semble bien que les objets désignés par Franck soient descendus puis chargés au fur et à mesure dans les véhicules disposés au pied du bâtiment.*

*4° L'endroit du casse n'est indiqué directement ni par un nom de lieu ni par celui des propriétaires. Mais la bande-son livre l'enseigne d'un restaurant, "Au pot de fer" ou "Au Poids de fer", – la qualité de l'enregistrement ne permet pas de trancher – que les "déménageurs" semblent tous avoir fréquenté à une occasion ou à une autre. Ce restaurant serait réputé pour ses fritures de Loire que les casseurs disent accompagner volontiers d'un vin blanc de Sancerre ou d'un Pouilly fumé. Ils sont intarissables sur ce sujet. Enfin, si l'enregistrement n'est pas daté, il semble possible d'affirmer que le cambriolage s'est déroulé au cours de l'été, et même plus précisément au cours d'une nuit orageuse du mois d'août.*

\*\*\*

L'exercice de décryptage que je venais de réaliser m'a rappelé les versions de mon adolescence, quand mon imagination et aussi un certain goût pour l'écriture suppléaient les lacunes de mon vocabulaire anglais.

Il m'a semblé pourtant que, cette fois, je ne ramais pas tellement à contresens. Même si j'étais amené à me dire que ce n'était peut-être pas pour le plaisir de me revoir que Mathilde m'avait soudain confié cette bande enregistrée en me donnant rendez-vous rue de la Brèche-aux-Loups. Conclusion bien désagréable! Mais comment refuser d'admettre ce qui, désormais, crevait les yeux : à la gare de Lyon, les choses s'étaient passées

exactement comme si la jeune femme avait pris soudain conscience d'une menace immédiate, sans doute représentée par cet homme que j'avais ensuite aperçu en sa compagnie, au bout du quai !

Son mari ? Quelqu'un qui connaissait l'existence de la microcassette et qui entendait la récupérer ? Un des gros bras de la bande magnétique ?

Mon ami Hugo, auquel j'ai donné à écouter l'enregistrement et qui connaît assez bien le milieu des antiquaires et des brocanteurs, m'a aussitôt incité à laisser tomber.

– Je ne vois qu'une attitude susceptible de t'épargner de graves ennuis, m'a-t-il dit avec le sourire. Tu te débarrasses de l'objet en l'expédiant par la poste aux flics qui ne le laisseront peut-être pas dormir dans un tiroir pour peu qu'ils n'aient rien d'autre de plus important à faire ce jour-là. Ou bien tu te veux absolument chevaleresque, et tu choisis de le renvoyer à ton inconnue du Nord-Express en l'accrochant à la queue d'un bouquet d'Interflora. Mais entendons-nous bien, dans les deux cas, tu ne donnes ni ton nom ni ton adresse si tu ne désires pas te retrouver au milieu d'un joli règlement de comptes !

C'était net et sans bavure, mais j'ai quand même insisté :

– Parce qu'à ton avis, on peut faire quelque chose d'un enregistrement de cette sorte ?

La question semblait l'amuser :

– J'imagine que ça doit pouvoir se monnayer. Mais, attention, tout ce qui ressemble à du chantage est un sport difficile à pratiquer en amateur !

– Comment ça ?

– Eh bien, j'explique. La première difficulté est d'appâter correctement le poisson. Une bonne méthode peut consister à faire passer dans les journaux locaux à la rubrique *Antiquités & Brocante* ou dans les revues spécialisées – il en existe une armée – une offre pas tout à fait limpide, mais suffisamment quand même pour

avoir quelque chance d'attirer l'attention, et surtout bien ciblée pour ne pas égarer l'amorce vers du menu fretin, celui qui n'aurait pas les motivations recherchées. Tu saisis les données du problème ?

– Bon, d'accord, mais ensuite ?

– Ensuite, on attend.

– On attend quoi ?

– On attend que ça morde, c'est logique ! En ne perdant pas de vue toutefois qu'on s'expose à ferrer des poissons carnassiers trop grands pour une petite épui-sette. Le plus souvent, les intervenants sont des particuliers qui sont prêts à participer aux faux frais de leurs voleurs dans l'espoir de rentrer en possession de leurs biens, ou encore des assureurs qui espèrent racheter les objets volés à des prix inférieurs aux garanties sous-crites. En principe, des gens plutôt paisibles, avant tout soucieux de leurs intérêts, mais qui, au dernier moment, peuvent tout aussi bien repasser le témoin aux flics en leur donnant l'occasion de récupérer la mise et de coincer les voyous. C'est de bonne guerre ! Enfin, dans le cas présent, il est probable que les types du terrain, les casseurs que ton enregistrement dénonce, risquent de se sentir très concernés sans se croire obligés d'être trop regardants, eux, sur les moyens à utiliser dans les négociations. Des mecs à tirer sur tout ce qui bouge, si tu vois ce que je veux dire !

Je voyais surtout que mon ami Hugo m'invitait sans ambages à renoncer à mon Inconnue du Nord-Express comme il disait de façon un peu approximative pour un train en provenance de Nevers.

Et ça !

\*\*\*

Je me suis pointé rue de la Brèche-aux-Loups au milieu de l'après-midi.

Ce n'était pas un bon jour.

Un ciel bas et chargé crachait par rafales des embruns

qui collaient aux façades et aux trottoirs. De la grisaille qui dégoulinait de partout.

A Daumesnil, en sortant du métro, j'ai boutonné mon imper jusqu'au cou et j'ai assujéti ma casquette. Dans ma poche, j'avais la microcassette de Mathilde, à nouveau dans son enveloppe avec l'élastique jaune autour.

J'ai descendu la rue de la Brèche-aux-Loups en longeant de grands immeubles aux façades démesurées. J'ai fini par dénicher le 14 dans la partie la plus basse et la plus ancienne de la rue. Une grille noire à deux vantaux protégeait une petite cour avec de gros pavés dis-joints et des arbustes efflanqués dans des bacs en bois ou en plastique. Je ne me suis pas arrêté en passant devant, mais j'ai quand même eu le temps de constater que le nom griffonné sur la boîte aux lettres n'était pas celui de Mathilde.

J'étais en avance.

Alors, je suis entré dans le bar restaurant qui fait l'angle un peu plus bas du côté des numéros impairs. Une petite serveuse asiatique aux pommettes de faïence m'a apporté un café double dans la salle du fond.

De là, j'avais une vue légèrement en biais mais confortable sur la rue et la grille du 14 où Mathilde, en principe, m'attendait. Rue en sens unique, peu fréquentée à cette heure, sous la pluie tenace. Toutes les trois minutes, je regardais la grosse pendule ronde qui marchait au ralenti au-dessus de ma tête.

A moins le quart, j'ai payé mon café et je me disposais à quitter les lieux quand une 406 grise, immatriculée dans le 18, est venue se garer devant la grille, à cheval sur le bateau. Le chauffeur est resté au volant en laissant tourner son moteur. Je voyais nettement son profil de boxeur.

Deux hommes sont descendus, dont l'un, avec sa silhouette haute, pouvait être le type de la gare de Lyon. Ils ont pénétré en coup de vent dans la cour du 14 en laissant la grille ouverte. Je me suis dit qu'ils comp-

taient ressortir aussitôt. Je n'ai pas eu à attendre longtemps. Mais cette fois ils encadraient une jeune femme que j'ai immédiatement reconnue. Elle avait abandonné son manteau pour un imper blanc serré à la taille et elle n'avait plus son sac en bandoulière, comme dans le train. Ils l'ont poussée à l'arrière de la Peugeot où l'un des deux hommes s'est installé après avoir rangé dans le coffre le sac de voyage qu'il portait. Le grand type est monté à l'avant.

Je me suis précipité dehors.

J'ai vu le clignotant s'allumer juste quand je sortais du bar et la voiture s'est rapidement dégagée du bateau pour remonter à grande vitesse la rue de la Brèche-aux-Loups. Il m'a semblé que Mathilde se retournait sur sa banquette, comme si elle cherchait à apercevoir d'un côté ou de l'autre du trottoir quelqu'un sur qui elle avait compté.

Je suis resté scotché au trottoir, devant le bar. Je ne pouvais rien pour elle. M'avait-elle seulement reconnu sous ma casquette ?

Je suis allé sonner à la grille du 14. Une porte s'est ouverte dans la cour et une grosse femme en savates m'a répondu sur un ton hargneux.

– Mathilde Lherm ? On ne connaît personne ici de ce nom-là !

– Mais elle vient de sortir d'ici avec deux messieurs, une jeune femme qui porte un imper blanc, avec des cheveux dorés qui flottent sur ses épaules ?

– On vous dit que non ! Faut vous faire un dessin ?

\*\*\*

Aux vacances de Pâques, je disposais de quinze jours.

Cette fois, plus question du train !

J'ai pris la voiture pour me rendre dans le Cher, à une dizaine de kilomètres de la Charité : au *Poids de Fer* – mes recherches à partir du *Pot de Fer* n'avaient

rien donné – une charmante auberge dénichée dans le Guide Bleu. La microcassette était toujours du voyage mais avec, ce coup-ci, un 7,65 automatique qui était dans la famille depuis la dernière guerre. Malheureusement, je n’avais pu mettre la main que sur un chargeur avec trois cartouches. J’avais l’air fin ! Où étaient passées les autres ? Avec les souvenirs, c’est toujours la même chose, on s’y cramponne, et il n’en reste bientôt plus que des lambeaux !

Je n’ai rien laissé au hasard, car j’avais mon idée.

J’ai retenu une chambre pour la durée des vacances. Il est entendu que je suis enseignant et que je viens là, profiter du calme des bords de Loire, pour terminer un essai important. L’intitulé mérite d’ailleurs le respect : *Du fait divers en poésie à la poésie du fait divers*. Mes petites lunettes rondes et mon ordinateur portable pouvaient donner une certaine crédibilité à tout ça.

Naturellement, je n’ai rien dit à mon ami Hugo avant de partir.

Mais dès mon installation à l’auberge, d’une certaine façon, j’ai suivi ses conseils en faisant passer une annonce à la rubrique “*Antiquités & Brocante*”, dans chacun des deux grands quotidiens régionaux, *Le Journal du Centre* et *Le Berry Républicain*. Je suis parti du principe qu’à la chasse – le terme me paraissant plus approprié que celui de “pêche” pour définir mes intentions – les fusils ont toujours deux coups.

J’ai souffert pour trouver une formulation à peu près satisfaisante :

*Amateur d’objets curieux détient bande magnétique concernant déménagement meubles anciens et objets d’art été dernier – Offre de s’en défaire – Conditions à débattre – Répondre par le même canal.*

En attendant que ça morde, comme l’avait dit Hugo, je suis allé consulter la collection du *Journal du Centre* en ciblant mes recherches sur la météo et les faits divers

pour la période des dernières grandes vacances.

J'ai rapidement trouvé mon bonheur.

A la date du 16 août, le journal relatait, avec photos à l'appui, le cambriolage nocturne d'un petit manoir isolé de la vallée de l'Aubois. L'article, bien documenté, indiquait que les casseurs avaient facilement neutralisé le système de protection électronique et qu'ils étaient parvenus à introduire, dans le parc même du château, plusieurs véhicules qui s'étaient avancés jusqu'au pied des bâtiments. Deux pièces de la vieille demeure avaient été vidées de la totalité des objets de valeur qu'elles contenaient. L'inventaire fourni par la propriétaire, Mme L., était impressionnant. Un véritable déménagement ! concluait le journaliste.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire en pensant à la microcassette de Mathilde.

La photo de la petite porte fracturée par laquelle les cambrioleurs s'étaient introduits dans les lieux et le compte rendu de la perturbation orageuse parfois violente qui avait traversé la nuit du 11 au 12 achevèrent de me convaincre que j'avais parfaitement localisé l'événement dont l'enregistrement de Mathilde proposait une illustration sonore. J'étais même, à présent, en mesure de le dater avec précision alors que l'article le plaçait approximativement dans la semaine qui avait précédé le 15 août.

Je n'ai pas eu de difficulté pour obtenir les photocopies des articles que j'avais sélectionnés.

Sous les vieilles poutres de l'auberge, en milieu de semaine, la clientèle se limitait généralement aux voisins qui s'installaient au bar à l'heure de l'apéritif pour commenter l'actualité avec le patron. Mais je n'étais jamais seul, dans la salle à manger au moment des repas qui étaient servis par une jeune femme en jean plutôt sympa. Je m'efforçais de parler peu et d'écouter beaucoup. Je me disais que les questions seraient pour plus

tard quand j'aurai vraiment réussi mon intégration. Et puis tout dépendrait de la façon dont les choses allaient évoluer.

Au troisième jour, j'avais déjà ma réponse dans le *Journal du Centre*, ce qui montrait bien que la recette de Hugo était infaillible :

*A amateur d'objets curieux – Intéressé par bande magnétique si conditions raisonnables.*

*Appeler 06 17 90 13 77.*

J'ai pris la voiture pour aller téléphoner au village voisin. Sur la place, une cabine transparente, à deux pas du bureau de tabac.

Je suivais toujours mon idée :

– Allô, je suis prêt à me défaire de la microcassette, mais je veux que Mathilde assiste aux négociations.

– Ah ! Vous connaissez Mathilde ! dit une voix étonnée. C'est...

Je ne l'ai pas laissé poursuivre :

– A vous de réfléchir ! ai-je dit, sèchement. Je vous rappelle demain, dans la matinée.

Et vite, j'ai raccroché.

J'étais quand même un peu gonflé. En sortant de la cabine, je ne me suis d'ailleurs pas senti trop bien, comme si ce coup téléphone m'avait un peu refroidi.

Ou alors le vent aigre de cette deuxième semaine d'avril ?

– C'est d'accord pour Mathilde ! dit la voix le lendemain. Pour le rendez-vous, je propose le *Carrefour* de Nevers. La cafétéria du centre commercial. Samedi après-midi, 15 heures. Pas d'objections ?

Je n'ai fait aucun commentaire et j'ai raccroché.

\*\*\*

Le samedi, j'ai passé une bonne partie de la matinée à chercher dans ma chambre une cachette acceptable

pour la cassette de Mathilde.

Pas si évident !

Puis vers midi, j'ai garé ma Golf sur l'immense parking du centre commercial. Déjà, les places étaient chères et j'ai dû tourner pour ne pas me trouver à des kilomètres de l'entrée.

Au *Poids de Fer*, j'avais prévu que je ne serais pas là pour le déjeuner. Je crois bien que j'avais même dit que je devais retrouver quelqu'un à la cafétéria du centre commercial.

On est toujours trop bavard !

Je me suis installé avec des journaux devant un croque-monsieur et une bière. Les journaux, c'était surtout pour me donner une contenance, car j'avais le plus grand mal à me concentrer sur les caractères d'imprimerie. D'ailleurs, je n'arrêtais pas de lever le nez pour observer ce qui se passait à l'intérieur de l'établissement, mais aussi dans la galerie marchande où les gens défilaient, avec ou sans caddies.

Le temps passait très lentement.

Peu après 14 heures, j'ai vu entrer dans la cafèt' une jeune femme en imper blanc qui, de loin, ressemblait à Mathilde. Elle s'est assise à quelques tables de moi, et je l'ai observée en train de boire son café avec application. En réalité, seul l'imperméable clair pouvait suggérer une ressemblance. Les cheveux étaient plus sombres, elle devait être un peu plus grande que Mathilde, et son visage n'avait pas du tout la douceur dont je gardais l'inoubliable souvenir. Elle aussi attendait quelqu'un qui ne venait pas, car elle jetait des regards impatients sur son bracelet-montre. Puis brusquement, elle s'est levée et je l'ai suivie des yeux qui traversait la cafétéria d'une démarche décidée. Au moment de sortir cependant, elle s'est arrêtée pour se retourner et il m'a semblé qu'elle regardait dans ma direction.

Puis elle a disparu dans la galerie.

Il restait encore une demi-heure à tuer.

J'avais abandonné mes journaux et je me consacrais

désormais entièrement à l'observation des allées et venues dans la cafétéria. Ces mouvements divers tout comme l'allure parfois assez surprenante des gens parvenaient à tromper mon impatience.

Bref, il était 15 heures passées quand je me suis aperçu que mon rendez-vous était en train de me claquer dans les doigts. A 15heures 30, en me rappelant les mises en garde de mon ami Hugo, j'ai fini par me persuader qu'il se passait quelque chose qui me mettait peut-être en danger.

Alors, j'ai repris la Golf, et je suis rentré au *Poids de Fer* où je suis monté directement dans ma chambre.

Pour réfléchir posément et faire le point !

\*\*\*

Je me suis dit que le numéro de téléphone proposé dans l'annonce était finalement le seul moyen de renouer le fil. Après tout, mes interlocuteurs avaient très bien pu avoir un empêchement. Ce sont des choses qui arrivent. Il n'était peut-être pas indispensable de perdre du temps à attendre qu'ils se manifestent par le biais d'une autre annonce.

Mais je n'ai pas eu à retourner à la cabine téléphonique pour tenter de renouer les fils. Mes interlocuteurs – qui m'avaient suivi depuis le centre commercial – m'attendaient déjà dans la grande salle de l'auberge : une bonne demi-douzaine de gendarmes dont les véhicules stationnaient en face, sous les arbres !

J'ai dû décliner mon identité, présenter les papiers de la voiture, permis de conduire, assurance, puis assister en témoin à la fouille en règle de ma chambre. Inutile de préciser qu'ils se sont montrés très intéressés par mon 7,65 avec ses trois misérables cartouches logées dans le chargeur, les photocopies du *Journal du Centre* que j'avais glissées dans une poche de ma valise, et la microcassette toujours dans son enveloppe, avec son élastique jaune, attendrissant, que j'avais dissimu-

lée derrière un cadre en croyant avoir déniché la cachette idéale.

De toute façon, au point où j'en étais, il leur aurait suffi de demander gentiment, je leur aurais tout livré. Je ne me suis même pas insurgé quand ils ont emballé mon ordinateur portable. Et pas davantage quand ils m'ont invité à les suivre jusqu'à la gendarmerie qui se trouve dans le même patelin que la cabine téléphonique.

Au moins, je n'étais pas dépaysé !

On m'a fait entrer dans un bureau où un gradé m'a notifié ma garde à vue. Il paraît que je n'ai pas à me plaindre, car on m'a dispensé de la fouille à corps, mais je n'étais déjà plus tellement en mesure de me rendre compte de mon bonheur.

– Monsieur Courtal – vous m'arrêtez si je me trompe ! – vous exercez la profession d'enseignant à Paris, mais vous logez actuellement à l'auberge du *Poids de Fer* où vous avez retenu une chambre pour la durée des vacances de printemps. En principe, vous êtes ici à la recherche du calme et de la tranquillité pour écrire un ouvrage. Sur quoi déjà ?

– Les faits divers, ai-je dit mécaniquement.

– C'est ça ! Mais je constate que dès votre arrivée vous faites insérer dans deux journaux régionaux, à la rubrique "*Antiquités & Brocante*", une annonce par laquelle vous offrez de vous défaire d'une bande magnétique qui a aussitôt intéressé nos services. Car vous aurez compris à présent à qui vous étiez redevable de la réponse et du numéro de téléphone qui vous ont conduit jusqu'à ce bureau ! Alors, M. Courtal, cette cassette, d'où vient-elle ?

J'ai raconté mon histoire en toute simplicité. Ma rencontre avec l'Inconnue du Nord-Express, la remise de la cassette avec cette enveloppe sur laquelle j'ai découvert son nom et son adresse rue de la Brèche-aux-Loups à Paris. L'épisode de la 406 immatriculée dans le Cher. L'audition de l'enregistrement où le *Poids de Fer* était évoqué...

– Alors, je me suis dit que, par le biais de la cassette, je tenais peut-être un moyen de retrouver Mathilde Lherm, ai-je expliqué timidement.

L'adjudant ne s'est pas montré très emballé par mon histoire :

– L'ennui dans tout ça, M. Courtal, m'a-t-il expliqué avec un sourire navré, c'est que nous connaissons très bien Mathilde Lherm et qu'elle n'est pas tout à fait cette jeune femme touchante que vous nous dites avoir rencontrée dans le train Nevers-Paris. J'ajoute même qu'en aucun cas elle ne peut vous avoir confié la cassette en question sur le quai de la gare de Lyon !

Je l'ai regardé avec étonnement. Comment pouvait-il se montrer aussi affirmatif ?

Il a aussitôt répondu à mon interrogation silencieuse :

– M. Courtal, Mathilde Lherm ne peut pas être votre mystérieuse inconnue pour la bonne et simple raison que c'est elle la propriétaire du manoir cambriolé par les joyeux noctambules de votre cassette – vos amis peut-être – et qu'elle ne correspond pas tout à fait à la jeune et jolie personne que vous nous décrivez avec tant d'enthousiasme ! Voyez-vous, la Mathilde Lherm qu'on connaît ici, la seule jusqu'à preuve du contraire, est en droit de revendiquer une bonne soixantaine de bougies sur son gâteau d'anniversaire ! Je vous invite, en conséquence, à trouver autre chose de plus convaincant pour expliquer la microcassette bien sûr, mais aussi les annonces dans les journaux de la région, sans oublier le 7,65 et la documentation que vous avez réunie sur le cambriolage du château.

\*\*\*

J'ai été mis en examen et j'ai bénéficié de deux mois de préventive avant d'obtenir un non lieu pour le pillage du château. Deux mois pour solde de tout compte :

détention d'arme prohibée et recel de pièces pouvant intéresser la justice.

On m'a dit que je m'en tirais bien !

Enfin, presque bien, car on m'a quand même transféré dans une unité de soins psychiatriques réservée aux enseignants déprimés. Il paraît que c'est pour m'aider à oublier mon Inconnue du Nord-Express dont le charmant visage continuait de hanter mes jours et mes rêves.

Et d'elle, pourtant, je ne savais plus rien.

Même pas son prénom !

Aux collègues de l'unité de soins, j'ai bien dû raconter ma petite histoire vingt fois. Ça ne fait rien ! Ils en redemandent. Ils disent même qu'on devrait en faire une dramatique pour la télévision.

Ils sont amusants !

Et méritants, quand on pense à ce que chacun d'entre eux traîne pour son propre compte !

Moi, ça va mieux. Beaucoup mieux.

La preuve, c'est que le docteur a bien voulu me remettre la lettre que quelqu'un a déposée pour moi à l'accueil. Une jeune personne, m'a-t-on précisé. Un mot dans une enveloppe toilée dont j'ai immédiatement identifié le grain particulier, un mot qui n'expliquait rien mais qui m'en disait suffisamment :

*Cher Monsieur,*

*Quelle image garderez-vous de la jeune femme que vous avez rencontrée dans le train de Nevers et à laquelle vous avez, contre toute raison, tenté d'apporter une aide si généreuse ?*

*Car je sais que vous êtes venu au rendez-vous de la Brèche-aux-Loups. Ce jour-là, des "amis" très pressés ont, sous vos yeux, achevé ce qui avait été commencé à la gare de Lyon.*

*Oui, on peut appeler ça une sorte d'enlèvement !*

*Mais il serait trop long de vous donner les explications auxquelles vous pensez avoir droit.*

*Et puis à quoi bon ?*

*Sachez seulement qu'ils avaient des arguments à faire valoir pour me contraindre à retourner en province et m'inciter – comment dire ? – à ne plus “égarer” mes affaires.*

*Mes affaires, si on veut, mais les leurs assurément, car vous avez pu le constater, ce n'est pas moi que dénonçait l'enregistrement que le hasard d'une rencontre avait remis entre vos mains ! Alors, imaginez l'affolement provoqué par votre annonce qui faisait soudain resurgir cette menace, puis par l'annonce encore plus inquiétante qui y répondait et dont l'origine policière n'était guère douteuse pour des gens avertis*

*A ces amis-là, il ne restait plus qu'à changer d'air au plus vite en m'entraînant dans leur triste sillage !*

*Ne regrettez rien !*

*Il n'est pas du tout certain que les choses auraient pu s'arranger différemment.*

*Mais je tenais beaucoup à vous dire, avant de définitivement disparaître de votre vie, que je ne me pardonnerai jamais d'avoir été pour vous la cause de tellement d'ennuis et que je garderai votre souvenir au plus profond du cœur.*

*L'inconnue du Nevers-Paris.*

– Alors ? m'a demandé le toubib qui attendait ma réaction.

J'ai soupiré :

– Une passante, docteur. Rien d'autre qu'une jolie passante !



## JE M'APPELLE JULIETTE

*Nous sommes tous fous.*

Samuel Beckett, *En attendant Godot.*

Je m'appelle Juliette Autran. J'ai eu trente-quatre ans le trente juillet dernier. Juliette, c'est le prénom du calendrier ce jour-là. Il faut croire que mes parents manquaient d'imagination. Pour le calendrier, c'est facile à vérifier. Mes parents, eux, sont morts, dans un accident. Pas de chance ! J'habite dans l'immeuble depuis dix ans et je suis professeur d'histoire, dans un lycée.

Je suis brune et je porte les cheveux très courts. Je mesure un mètre soixante-cinq. Je sais, ce n'est pas si mal pour une femme. Je suis mince et finalement pas trop laide, même si je me désole d'avoir les seins trop petits. L'année dernière, les crétins de seconde ont placé en évidence sur mon bureau une pub découpée dans un journal féminin où on proposait un traitement miracle pour acquérir une belle poitrine.

J'étais furieuse !

J'ai mal réagi. Au lieu d'ignorer la provocation, j'ai exigé que celui ou celle qui s'était permis de mettre ça sur mon bureau se dénonce immédiatement.

Le piège !

J'ai encore aggravé mon cas en réclamant le soutien du proviseur. Je ne voulais plus faire cours dans cette classe tant que... etc.

Quelle idiote !

Comme ça, tout le lycée a été au courant et les petits mecs à l'affût, les autres aussi j'imagine, ont pu rigoler à mes dépens un peu plus longtemps !

J'ai quelques amis et j'ai eu quelques amants. Ça ne dure jamais très longtemps ni avec les uns ni avec les autres. J'ai failli me marier et ça a cassé quelques jours avant la cérémonie. Ne me demandez pas pourquoi ! Je n'en sais rien. C'est comme ça.

Peut-être bien que j'attire les ennuis.

Je dis ça, mais ce n'est pas une hypothèse en l'air !

La preuve, c'est que pour le téléphone, depuis des années je suis sur liste rouge afin d'éviter le harcèlement d'une armée d'obsédés qui, les uns après les autres, chaque soir, semblaient se donner le mot pour squatter ma ligne.

Et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres !

La femme qu'on attaque dans le métro pour lui voler son sac, ne cherchez pas, c'est moi. Et je sais de quoi je parle : j'en suis à ma troisième expérience dans ce domaine ! J'ai voulu renoncer au métro, mais dans la rue, c'est toujours ma voiture qu'on fracture ou dont on crève les pneus. Une fois, elle a même flambé. Cette année-là, j'avais acheté une *fuego* d'occasion. Ça ne s'invente pas ! J'ai même dû renoncer au cinéma, ma seule vraie passion en dehors de l'histoire, parce qu'il y avait toujours dans les salles où je mettais les pieds un type qui prétendait profiter de l'obscurité pour tenter de me peloter pendant le film.

Il me restait la télé.

Je me suis payé un équipement super-luxe : télé au format 16/9° et lecteur de D.V.D. Le cinéma à domicile, avec stéréo, effet surround etc. Le must !

Mais ça aussi, ça n'a pas duré.

Mes voisins de palier, un couple de retraités jusque-là très bonjour bonsoir et rien de plus, ont soudain pré-

tendu que ma télé les empêchait de respirer.

Que répondre à ça ?

Pour un oui, pour un non, ils se sont mis à taper comme des malades contre la cloison qui sépare nos deux séjours. J'ai dû baisser le son. C'est bien simple, à présent, il n'est même plus nécessaire que j'allume mon poste pour qu'ils râlent.

Un comble !

L'autre jour, j'avais des amis chez moi, et nous discutons de choses et d'autres, sans passion particulière, gentiment, pour parler, eh bien voilà soudain les deux vieux qui se déchaînent de l'autre côté du mur.

Un vrai tir de barrage !

– Ce n'est rien ! C'est à cause de ma télé ! ai-je dit en montrant mon poste tout à fait silencieux sur son support orientable.

– Ah bon ?

Mes amis croyaient que je plaisantais !

Lui, sa femme l'appelle l'Amiral. C'est un ancien officier de marine qui cultive le genre vieux loup de mer, avec gym et séances d'ultraviolets. Pour compenser ! Car il a depuis longtemps jeté l'ancre loin des côtes pour faire escale dans les eaux plus tranquilles des ministères.

Il continue de me saluer avec la même courtoisie un peu raide quand il me rencontre. On échange même quelques mots sur le temps. Apparemment, les embruns ne lui manquent pas trop, mais il reste imbattable quand il s'agit d'épiloguer sur les lointains alizés et d'annoncer la pluie ou les orages.

Il aurait dû faire la météo !

Quand je lui ai dit qu'en toute bonne foi, je ne voyais pas bien comment je pouvais les gêner, sa femme et lui, avec ma télé que je n'utilisais pas si souvent et sans jamais monter le son désormais, il m'a semblé plutôt mal à l'aise et j'ai bien compris que c'était surtout son épouse que ça perturbait.

Ça et pas seulement ça !

Il n'a pas voulu me dire qu'elle était cinglée, mais c'était tout comme. J'ai enregistré la chose avec résignation : il n'y en avait qu'une seule de cet acabit dans tout l'immeuble, et elle était pour moi !

Obligé !

Avec le vieux type, ce jour-là, nous nous sommes quittés en bons termes sur des considérations apaisantes quant à la nature subjective du bruit. Je ne sais pas trop si tout ça était très scientifique, mais j'en ai tiré la conclusion que la femme de l'Amiral devait avoir atteint la tolérance zéro en matière de décibels.

Peut-être même la tolérance zéro en matière de tout !

Dans le fond, avec sa moitié, l'Amiral naviguait sans boussole. Sans vouloir se l'avouer, il subissait tous les grains et il était plus à plaindre qu'autre chose. C'est si vrai que j'ai fini par l'inviter à venir boire un verre chez moi. Pour l'apprivoiser, je lui ai dit que j'avais un Pineau des Charentes au frigo.

Il est du coin.

D'abord, il a refusé. Pas à cause du Pineau mais à cause de son épouse, évidemment. Puis, il a fini par accepter à condition que ça ne traîne pas trop. Logique, la vieille ne supporte pas que son vieux bourlingueur soit trop longtemps en bordée loin de ses bases.

Elle se méfie !

Il s'est assis sur mon canapé et il a eu, en apercevant ma télé, un geste comme pour dire que tout ça le dépassait. Il tenait absolument à montrer qu'il était du genre conciliant. Mais on voyait bien qu'il se contraignait :

– C'est un très beau poste ! a-t-il fini par lâcher.

Je l'ai allumé pour qu'il se rende compte que mes haut-parleurs étaient réglés sur le minimum vital. Et aussitôt, à côté, la vieille s'est déchaînée. A croire qu'elle a en permanence l'oreille collée au papier peint !

Avec quoi s'est-elle mise à cogner ?

L'Amiral n'a même pas pris le temps d'achever son Pineau, et il a couru affronter ce nouveau coup de tabac avec une telle précipitation qu'il a embarqué mon sabre

d'abordage, une réduction assez réussie qui traîne en permanence sur ma table basse et dont il s'était emparé machinalement tout en parlant. J'en suis un peu contrariée. C'est un des rares cadeaux qu'on m'ait faits. Je m'en sers pour ouvrir les lettres et découper les livres.

Bref, j'y tiens, et je prévois déjà que j'aurai à le réclamer.

Deux jours après, pas un de plus, on sonne à ma porte.

Je me dis que c'est sûrement mon coupe-papier qui rapplique. J'ouvre sans méfiance. La vieille est sur mon paillason, le regard allumé. Cette fois, il n'est plus question de ma télé. Il paraît que je me débrouille pour lui piquer tout ce qu'elle possède, que je suis même allée trifouiller chez elle pendant son absence, et elle me somme de lui rendre ce que je lui ai pris.

Elle a la liste sur un bout de papier.

Je jette un œil : en tête, elle a inscrit "l'Amiral" d'une écriture haute et tremblée. Ça veut dire quoi ? Je n'arrive pas à déchiffrer ce qui vient ensuite. Mais ça me suffit.

La pauvre déraile complètement !

J'essaie de la raisonner.

Peine perdue ! Elle hurle qu'elle va prévenir les flics et le monde entier. Que dire ? Je la repousse et je réussis à refermer ma porte sur ses invectives. J'ai une joue en sang. La folle m'a griffée ! Je l'entends gueuler derrière ma porte pendant que je reprends mon souffle.

Qu'est-ce qu'elle va trouver à inventer, à présent ?

Le silence revient sur le palier.

J'imagine que la cinglée est rentrée chez elle. Ou bien partie faire ses courses. Dans ce cas-là, je la connais. Ni vu ni connu. Personne ne pourrait se douter de l'emmerdeuse que c'est. Souriante. Aimable. La petite vieille inoffensive ! Le modèle ordinaire ! Je suppose aussi que l'Amiral n'est pas dans les environs. Il

serait certainement intervenu pour l'encalminer en douceur dans sa chambre.

Je sais à présent que je ne me trompais qu'à moitié. Il était là et il n'était pas là. Absent, en effet, mais pas tout à fait comme je l'entendais.

Toujours est-il qu'une demi heure ou trois quarts d'heure plus tard, on sonne à nouveau :

– Mlle Autran, c'est votre gardien. Vous pouvez ouvrir. Nous... enfin... je voudrais vous parler.

Je n'ai guère envie d'ouvrir ni même de me manifester. J'ai eu ma dose, aujourd'hui. Je vais faire la morte.

Il insiste.

Il est brave. Toujours prêt à rendre service. Mais, surtout, il est costaud. Si la cinglée est avec lui, elle ne pourra pas m'agresser en sa présence et j'arriverai peut-être à placer quelques mots pour lui enlever ses idées absurdes.

Il dit :

– Ne vous inquiétez pas, Mlle Autran, je suis là. Vous pouvez ouvrir sans crainte.

Alors je me décide.

La porte s'ouvre, autant de mon fait que sous la poussée brutale exercée de l'autre côté par les flics de Police Secours qui me sautent dessus, m'emballent, me sortent de l'immeuble sans ménagement, et me hissent dans leur véhicule qui m'emporte vers le commissariat, menottes aux poignets.

C'est à peine si j'ai eu le temps de me demander à qui est destinée l'ambulance qui stationne pas loin, dans la cour.

Les gens sont tous des malades !

Au commissariat, je suis aussitôt entourée par plusieurs officiers de police qui me font asseoir pour m'annoncer que je fais l'objet d'une procédure de flagrant délit.

– Ah bon ! C'est quoi, ça ?

Ça veut dire tout simplement que la timbrée, avec son air de sainte nitouche, aura produit ses ravages habituels. Je peux lui faire confiance : elle va m'avoir gentiment arrangée.

Elle m'accuse de quoi, cette fois ?

Quelque chose de totalement inédit, j'espère !

Je souris à cette idée tandis que les flics me débarrassent des menottes et m'offrent généreusement un verre d'eau. Je les observe tout en frottant mes poignets. Ils ont l'air contents d'eux. Avec moi, au moins, ils n'ont pas besoin de gilet pare-balles !

Je leur fais part de ma réflexion.

Ça été plus fort que moi. Et tout de suite je sens que l'audition ne va pas commencer sous les meilleurs auspices !

Un petit inspecteur mal rasé, avec un air teigneux, sort d'un sac en plastique un objet qu'il place devant mon nez et que je reconnais aussitôt.

Il demande sur un ton agressif :

– C'est bien à vous ?

Je n'ai aucune raison de dire le contraire.

Alors il dégage de son fourreau la lame fine, très coupante, dont l'extrémité se relève en pointe. J'observe sans comprendre les taches brunâtres qui s'y trouvent.

Il se penche vers moi et il me glisse à l'oreille, comme une confidence :

– On a retrouvé ce joujou qui vous appartient dans la gorge de votre voisin de palier. Ça vous étonne ou vous avez une explication valable ?

Cette fois, j'ai compris.

Je me dresse d'un bond et je hurle que je n'y suis absolument pour rien, qu'il faut voir du côté de la vieille folle, mais des mains vigoureuses me plaquent à nouveau sur mon siège.

J'entends :

– Nom, âge, qualité, domicile...

Je récite :

– Je m'appelle Juliette Autran, j'ai eu trente-quatre ans le trente juillet dernier, j'habite dans mon immeuble depuis dix ans, et je suis professeur d'histoire. Juliette, c'est le prénom du calendrier ce jour-là...

## TABLE

L'ALLÉE DU VINGT .....	9
LES CHARANÇONS .....	21
LE PETIT CERCUEIL .....	33
LA FILLE DU QUATRIÈME .....	49
BEL CANTO .....	57
LE CANARD DE SUSE .....	67
LE "SESQUE" DES ANGES .....	91
LA SIMCA CHAMBORD .....	99
L'INCONNUE DU NORD-EXPRESS .....	129
JE M'APPELLE JULIETTE .....	151





